BABIOLES
LITTERAIRES
ET
CRITIQUES
EN PROSE ET EN VERS.

Et parvis quoque rebus ineſt ſua ſæpe voluptas.

TOME V.



à HAMBOURG
CHEZ JEAN CHARLES BOHN.
1764.



INSTRUCTIONS
POUR
MES YEUX,
AVEC
DES REMARQUES DIDACTIQUES,
A
L'USAGE DE LA JEUNESSE.

Primi — oculi vincuntur.
Tac. de Mor. Germ. 43.

Lisez, mes Yeux ! lisez, plus d'une fois, ces Vers,
D'abord pour vous si doux, ensuite assez amers.
J'aime à vous loüer fort, & sans qu'on m'interroge,
Babillard veteran, je chante votre Eloge;
J'imite, en mes propos, ces Grands, petits Esprits,
Qui, pour être parleurs, vantent leurs Favoris.
Tout laids, tout mal fendus, tout éteints que vous êtes.
Je pourrois fier Lorgneur, me passer de Lorgnettes,
Si je n'eusse, à quinze ans, appris à m'en servir,
Pour plaire aux Damoiseaux, dont je me fis régir.

REMARQUES.

V. 6. — *leurs Favoris*] Un Lettré de la Chine doit avoir écrit un Traité, pour prouver que les Souverains ne devroient avoir, pour Favoris, que leurs propres yeux.

A quatre fois quinze ans, je lis, à la bougie,
Des Bouquins, qu'on prendroit pour Livres de Magie;
Et je ſçai déchiffrer, ſuis-je en ma belle humeur,
Le Griffonnage exquis de deux Amis de cœur.
Oui, loin d'être Eſpagnols, nos Cavaliers honnêtes
Me font des compliments ſur mon Nez ſans Lunettes;
On me prette à credit l'honneur injurieux
D'avoir ſçû m'encoffrer, ſans fatiguer mes yeux.

Qui vante ma prudence, eſt peuple ou ſatyrique.
Pour m'en eſtomaquer, je ſuis trop flégmatique.
Mais étant juſte auſſi, l'Amour de l'Equité
Exige que je venge un Organe inſulté.
Je declare, en Griſon, venérable Squelette,
Que j'ai la vüe encore & bonne, aigüe & nette,
Sans avoir jamais pris aucun ſoin ennuyant
De vivre & de mourir en Ruſtre clairvoyant.

Vous faudroit-il, mes Yeux, un meilleur temoignage?
Aujourd'huy devenu, malgré moi, triſte & ſage,
Je

REMARQUES.

V. 15. *Oui loin d'être Eſpagnols* &c.] Pour augmenter leur gravité nationale, en Eſpagne tous les gens de qualité portoient autrefois des Lunettes. Ils vouloient prouver par là, qu'ils ſe fatiguoient les yeux, à force de lire. Les Lunettes les plus grandes étoient les plus belles; bien des gens ne les quittoient, que pour ſe coucher. v. *Relation d'un Voyage d'Eſpagne* en III. T. in 12. *à la Haye* 1691.

V. 23. — *venerable Squelette*] *Jul. Céſar* diſoit, qu'il ne craignoit point la corpulence rubiconde d'Antoine & de Dolabella; mais la maigreur & la paleur de *Caſſius* & de *Brutus*. J. Céſar auroit-il peur de moi, s'il revenoit au Monde?

Je hais le Monde enfin, pour l'avoir trop bien vû,
Pour avoir trop appris, & pour avoir trop lû.
Le Cœur ainsi me dit, sur la foi de la Fable,
Que la Taupe est heureuse, & le Linx miserable.
Pour bien déveloper tous mes Griefs divers,
Que ne suis-je à mon aise, au bout de l'Univers!
Que ne puis-je aujourd' huy transplanter ma personne
Dans l'Isle, ô *Gulliver!* où tout Cheval raisonne!

Tais toi, Cœur effronté! sçache qu'en notre Tems,
Les Sages, non müets, sont sages non prudents.
Qu'on abîme le Peuple & ravage la Terre,
Qu'importe? c'est le Droit... non... c'est Raison de Guerre.

Raison de Guerre! Soit. Ainsi, mes Yeux, voyez,
D'un maintien fier & sèc, ces Palais foudroyez,
Dont on vous fit jadis admirer la structure.
Contemplez ces Cités, où Minerve & Mercure...
Mais non, mes Yeux! mais non. Pour des Raisons de Paix,
Pour des Raisons d'Honneur, ne revoyez jamais

REMARQUES.

V. 32. *Que la Taupe* &c.] Le Phèdre françois eut bien raison de dire:

Nous sommes
Linx envers nos pareils, & Taupes envers nous.

V. 36. *Dans l'Isle* &c.] Pais des HOUYHNHNMS, decouvert A. D. 1711. Voyez *les Voyages du Capitaine Lemuel Gulliver, Partie IV.*

Les Murs incendiés de ces ſuperbes Villes,
Terribles Monuments de nos Fureurs civiles
Vous verſeriez des pleurs, & prouveriez ſoudain,
Que loin d'être un Stoïque, ancien Gréc ou Romain,
Aujourd'huy je reſſemble au Pontife de Rome,
Qui pleure en fulminant, & n'agit qu'en Fantôme.
Pour voir l'horreur du ſiécle, & ne point s'affliger,
En Thamas Kouli-Kan, il faudroit s'ériger,
Au lieu d'un cœur de chair avoir un cœur de marbre,
Et bien ſe figurer, qu'un Trône n'eſt qu'un Arbre.

Ces ſentiments ſont grands. J'ignore s'ils ſont beaux.
Ils ſont tous établis: ſeroient-ils tous nouveaux?
Ah! tout ce que j'en ſçai, c'eſt qu'ils ſeront durables,
Horribles pour les uns, pour d'autres honorables.
N'en parlons plus, ſongeons à nous tranquiliſer.
Il faut ſçavoir . . . & quoi? ſe métamorphoſer,
Tantôt devenir Linx, tantôt devenir Taupe;
Il n'eſt plus que cet art, pour ſe plaire en Europe.

Soyez des yeux de Taupe, ô mes Yeux! quand le ſort
Nous condamne à revoir le Toit d'un Ami mort.

A l'af-

REMARQUES.

V. 52. *Qui pleure en fulminant* &c.] Ce Vers ne regarde point les trois derniers Saints Peres. Avant eux *fulminer* étoit un Terme d'Egliſe. On *fulminoit* des Sentences, des Excommunications & des Monitoires, où les S. S. P. P. pleuroient toujours, & n'effectuoient rien, pour le Bien du Monde.

V. 56. — *Qu'un Trône n'eſt qu'un Arbre*] C'eſt ce que *Thamas Kouli-Kan* prêchoit aux Grands du Mogol.

A l'aspect de ce Toit, que vois-je? un Cenotaphe.
Je deviens du Deffunt le tendre Biographe;
A ma memoire alors rien n'echappe, & mon cœur,
Pour bien se dechirer, court d'horreur en horreur.
Envain du triste *Young* les chants melancoliques
Voudroient me convier d'adorer les reliques
Des Saintes & des Saints, qu'il suffit de pleurer.
Pourquoi passer, ô Ciel! des nuits, à soupirer
Sur des Tombeaux touchans, qui me feroient peut-être
A jamais detester le jour qu'on me vit naitre!
Un propre jour des Rois, sur le soir, je suis né,
Et j'ai vû mon Parain triplement couronné;

REMARQUES.

V. 67. — *un Cenotaphe*] Quand on n'apprend point de bonne heure à voir, sans souffrir, les Maisons, où l'on a fait quelque perte sensible: on est bien a plaindre dans la vieillesse. Il n'est presque plus de rue considerable, dans la grande Ville de . . . où mes yeux ne decouvrent quelque Cenotaphe attristant.

Quo desiderio veteres revocamus amores,
Atque olim amissas flemus amicitias!
Catull. ad Calv. 96.

V. 71. *Envain du triste Young* &c.] Il faudroit être d'un goût bien singulier, pour ne point se plaire aux sublimes Poësies de l'illustre *Edouard Joung*. Avertissons pourtant, qu'en se delectant trop, en ses *Complaintes*, en ses *Nuits* si touchantes, on risque de tomber dans une noire Melancolie. Pour le prouver, je pourrois citer un exemple effrayant, si l'amitié me permettoit d'en instruire le Public. Il me semble qu'on commence à s'appercevoir, que la Muse du Dr. *Joung* a été excessivement encensée.

V. 77. *Un propre jour des Rois*] *Epicure*, au rapport de *Ciceron*, ordonna qu'on celebreroit annuëllement, après sa mort même, le jour de sa naissance. En quoi le bon Epicure n'est guere plus obeï. Je puis me flatter,

Cependant à propos n'êtes vous point myopes,
Mes Yeux! je suis soudain le Roi des Misantropes.
Qui tous les jours s'attriste, est bien tôt un Timon,
Et devient pas à pas, vieillit-il, un Démon;
Par habitude il hait, souvent même il offence
Ceux qu'il daigne honorer de son indifference.
Tous les Soucis rongeants, tous les Chagrins amers,
Renfermés dans le sein, se changent en Cancers,
Dont l'homme, quel qu'il soit, jamais ne se delivre,
Si son cœur ne s'égaye, & ne cherche à revivre.

Pour revivre en effect, il faut sçavoir non voir
Ceux qu'on doit, malgré soi, frequenter par devoir.
En s'aveuglant ainsi, le Sage invulnerable
Supporte, sans degoût, son Monde insupportable;
Pour bien philosopher, pour rire d'autant mieux,
Democrite, dit-on, se creva les deux yeux.
C'est un Conte, il est vrai; mais il prouve, je pense,
Que l'Aveugle jouït d'un avantage immense,

Et

REMARQUES.

que mon jour de naissance sera toujours un jour de joye & de rejouissance, prèsque dans toute l'Europe, pour les gens, qui aiment à bien vivre: *ils feront les Rois.*

Hunc cecinere diem Parcæ fatalia nentes
Stamina, non ulli dissoluenda Deo.

Tibull. El. VIII. L. 1.

V. 89. *Pour revivre en effect*] Seneque appelloit cela: *Seniles annos meliori vita reficere.* C'est le Devoir des Vieillards sensés. * Le Devoir de la Jeunesse est de conserver sa gaieté innée. Les anciens Grècs ne se demandoient point: comment vous portez vous? Ils se demandoient l'un à l'autre: êtes-vous joyeux?

Et que le Clair-voyant voit, en depit de lui,
Mille objets, créateurs de Chagrin & d'Ennui.

Soyons Taupe, à l'aspect de la fine Femelle,
Qui prouve, que pour nous, elle envain n'est pas belle.
Tant qu'on est jeune & fou, sans doute quelquefois
On peut s'amouracher de quelque beau Minois,
Et cette douce erreur, cette tendre folie
Même à certains Barbons s'accorde en Italie.
Ailleurs on est plus dur: on interdit l'Amour,
Quelqu'innocent qu'il soit, aux gens sur le retour,
Et sur ce grand Article, est-on à tort sevère?
Il faut cesser d'aimer, dès qu'on cesse de plaire.
Excuse, ô *Scipion*! la rigueur de ma Loi,
Je dis ce qu'il faut dire, & non ce que je croi.
Tes Charmes, ô *Launay*! rendirent miserables
Quatre Vieillards fameux, quatre Auteurs estimables.

Soyons Taupe, à l'instant qu'un *Sejan* seducteur
Devant nous se panade, en futur Protecteur,
Et nous montre de loin ce Temple, où le vulgaire,
Adorant la Fortune, adore une Chimère.

A 5 Laif-

REMARQUES.

V. 109. *Excuse, ô Scipion*] c'est le Marq. *Scipion Maffei*, ce Poëte Italien si celebre, qu'on apostrophe ici. Il est parlé de son cœur dans le Tome IV. des Bab. p. 63.

V. 111. *Tes Charmes, ô Launay* &c.] Le Lecteur, non instruit des Miracles de ces Charmes, s'en peut instruire, en consultant le Tome II. des Bab. p. 93.

V. 117. — *aux Courtisans* &c.] Que les jeunes gens lisent à ce

Laissons aux Fils de Mars, laissons aux Courtisans,
Attrapper des Bâtons, attrapper des Rubans;
Pour les brimborions, dont l'orgueil s'infatuë,
Ayons modestement la paisible Berluë;
Et tâchons de briller en Socrate, en Caton,
Sans porter un Ruban, sans avoir un Bâton.

Par tout où la Justice, imbecille Matrône,
Cede à la Politique & son Glaive & son Trône,
Soyons constamment Taupe, & n'écoutons jamais
Le Juge colorant son manque ou ses forfaits.
Si Thémis régne encor dans la Mythologie,
J'ai vû pendre cent fois Thémis en effigie,
Servante du plus fort, la Déesse aujourd'huy
Est femme d'Harpocrate, & se tait comme lui.

Soyons & Taupe & Linx envers tout Etre aimable,
Et cependant toujours, par quelque endroit, blamable,
Songeons que des mortels, qui seroient sans deffauts,
Ne seroient pas des Dieux, mais des monstres nouveaux.
Quand l'Oiseau de Junon devant nous se présente,
Voyons, sans voir ses piés, sa queüe interressante;
Ce superbe Eventail s'attirant mes regards,
J'abandonne le reste aux Critiqueurs hagards.

Au

REMARQUES.

à ce sujet un *Sermon sur la vie des Courtisans*, prêché par le Bourdaloue des Protestants. Serm. V. T. III. *Serm. de Saurin.*

V. 130. *Est femme d'Harpocrate*] Harpocrate est le Dieu du Silence. On le représente toujours, tenant un doit sur la bouche, pour marquer qu'il n'est pas muet, mais qu'il veut, ou qu'il doit, se taire.

Au Pape on dit un jour, que ſa Mule étoit bonne,
Mais fantaſque à l'excès: Ah! je le lui pardonne,
Dit le Chef de l'Egliſe, &, dès le lendemain,
Il remonta ſa Mule, en Pontife Romain.
Imitez, ô Chrêtiens! imitez ce ſaint Pere,
Faites plus: que toujours la Bête, vous ſoit chere,
Dont vous ſçûtes tirer un ſervice important,
De crainte d'être injuſte, ingrat ou malfaiſant.
Rozinante, la fleur des Courſiers d'Iberie,
Ne galoppa jamais qu'une fois en ſa vie;
Mais trottant jour & nuit & par monts & par vaux,
Son Maitre le nomma le Roi des bons chevaux;
Imitez Cavaliers! l'Amant de Dulcinée,
Faites plus: réglez vous ſur ma Morale innée.

Soyons Linx, au moment qu'un Eſprit genereux
Cherche à nous detourner de nos chemins ſcabreux,
Et de peur de choquer notre delicateſſe,
Nous marque aſſez de zéle, & trop de politeſſe;
Il faut alors un œil, perçant autant que net,
Pour lire dans le Cœur de l'Ami trop diſcret.

Soyons

REMARQUES.

V. 139. *Au Pape, on dit un jour, que ſa Mule &c.*] J'ignore par quelle raiſon les Pontifes montent toujours des Mules. Elles ſont ordinairement fantaſques, têtües, quinteuſes, & ſe plaiſent à rüer. Avertiſſons ainſi, que les Mules & les Mulets ne rüent plus, quand on leur donne du vin à boire. C'eſt au moins *Jonſton* qui l'aſſeure, dans ſon hiſtoire des animaux.

V. 147 -- 150. Sont tirez d'une Epigramme de *Deſpréaux*, ſur un portrait de Rocinante, Cheval de Don Quichotte.

V. 152. *Sur ma Morale innée*] La Jeuneſſe pourra la lire dans *les leçons de la Sageſſe, ſur les deffauts des hommes* en III. T. à la Haye 1744. in 8. Ouvrage precieux de M. *de Bonnaire.*

Soyons de même Linx envers ces Etres rares,
Qui de leurs entretiens solidement avares,
Sont vrais amis de l'homme, & prouveroient le fait,
Si le Ciel étoit beau, pour eux, comme il est laid.
Tachons de decouvrir, en leurs sombres Bicoques,
Ces Mortels, qui vaudroient des *Newtons* ou des *Lockes*,
S'il plaisoit au Destin, pour ne pas dire aux Grands,
De faire repeupler le monde des Savants.
Rendons justice au Ciel, croyons qu'en nos Villages,
Ainsi qu'en nos Cités, le Ciel place des Sages,
Dont le Merite obscur devient delicieux,
Dès qu'il vient à paroitre, où l'homme a de bons yeux.

Soyez en avertis, Mécénes Trismegistes!
Fournissez de l'Etoffe à vos Panégyristes;

Qui

REMARQUES.

V. 164. *Ces Mortels, qui vaudroient* &c.] Nous pouvons nous plaindre comme les Anciens se plaignoient, en s'écriant.

Ut sæpe summa ingenia in occulto latent! *Plaut.*

Les grands Genies croupissent dans l'obscurité. Pour nous en convaincre, le hazard tire, de tems en tems, quelque grand Genie d'une sombre Bicoque, & le produit de façon, qu'il faut deplorer les tristes circonstances, ou ce Genie a vû le jour. Citons pour exemple, *George Purbach*, né le 13. de Mai 1423. dans un village de ce nom, aux confins de l'Autriche & de la Baviere. A la lecture de *Ptolemée* en grec, il s'instruisit si bien dans l'Astronomie, qu'il contribua le plus à la retablir. Il travailla à un abregé de l'Almageste de Ptolemée, & mourût subitement à Vienne, le 8 d'Avril 1462. Quelle perte pour l'Astronomie! On ne citera point, pour cause, des Exemples recents. On se contentera de citer ici M. l'Abbé *Trublet*. Il nous asseure, qu'il y a des *Descartes* qui menent la charuë, & des *Corneilles* qui gar-

Qui tire du Néant un Génie à propos.
Enrichit mieux son Roi qu'un inventeur d'impôts.

J'aime à voir le Manant, sur son petit Théatre,
Tantôt Bourgeois aisé, tantôt bon Gentillâtre,
Souvent en digne Prince, & quelquefois en Roi,
Agir selon son cœur, Chrétien de bonne foi!
Que j'aime encore à voir la fraiche Païsanne,
Sans être *parvenüe*, être pourtant Suzanne,
Et fille, & femme, & mere, accorder ses devoirs,
Et les remplir ensemble, & rire tous les soirs!
Sur des objets si beaux, (abjects & vils peut-être
Pour notre Siècle d'or, d'argent & de salpêtre)
O mes Yeux! fixez vous. Il est honteux d'avoir
Un Voisin vertüeux, & ne pas le sçavoir.

Que

REMARQUES.

gardent les Cochons. *Ess. de litt. & de Mor.* T. III. *Suite sur l'Esprit* XXXV.

V. 173. & 174. *Qui tire du Néant* &c.] *Colbert*, le grand *Colbert*, Controlleur Général des Finances, Surintendant des Bâtimens, Secretaire & Ministre d'Etat, enrichit Louis XIV. & son Royaume, en retablissant les Finances, la Marine & le Commerce. Il enrichit encore mieux son Roi, en appellant en France des Peintres, des Sculpteurs, des Mathématiciens & d'autres personnes habiles. Il fit fleurir les arts & les sciences; il recompensa le merite des Savants, jusques dans les Païs étrangers. Auroit-on pû mieux enrichir Louis XIV?

V. 180. *Sans être parvenüe*] Allusion à *la Païsanne parvenüe*, Roman de M. le Chev. de *Mouhy*, & espece de imitation du *Païsan parvenu*, Roman de feu M. de *Marivaux*. Ces ouvrages sont jolis, & meritent d'être lûs, par les gens de la premiere qualité. Un Païsan, non parvenu & digne de parvenir: une Païsanne, non parvenue & digne de parvenir, offrent des Tableaux réels, qui meritent d'être vûs de tous les gens, capables de faire de bonnes reflexions.

Que je deterre donc le Merite solide,
Sous le Chaume caché, de nature timide.
Candidat d'un Tombeau, Campagnard désœuvré,
Habitant d'un Châtel de Hameaux entourré,
Que j'aye, en mon hyver, la joye inesperée,
De voir, que la Vertu régne en notre Contrée;
Et que nos Villageois, si peu savants que saints,
Sont gens à s'attirer l'estime des *Toussaints*.
Pour retrouver nos Mœurs, puis qu'on les dit perduës,
Visitons noblement ces Terres peu connuës,
Où les bons Laboureurs sont mal civilisés;
Les Vertus n'y sont point des Vices deguisés;
La Probité s'y montre en sa belle innocence,
Et les Pechez, sans fard, tout haut font penitence.

D'un

REMARQUES.

V. 189. — *Campagnard désœuvré*] *On feroit aisement un Calepin complet*, en compilant les Eloges donnés à la Campagne. *On feroit aisement un Calepin complet*, en compilant les Eloges donnés aux grandes villes. On ne feroit qu'une Brochure assez mince, en compilant les Eloges donnez aux petites villes. *Erasme*, le sage *Erasme*, ne les aimoit guere.* Fuyez, *dit-il quelque part*, les petites Bicoques, où l'on ne sçauroit eternüer, que le peuple ne le sache. *Oppidula minuta fuge, in quibus ne p . . .. quidem licet, ni populus sciat.*

V. 194. — *l'estime des Toussaints*] On sçait aujourdhui, que sous le faux nom de *Panage*, M. *Toussaint* publia le livre si connu, intitulé *les Mœurs*. Cet ouvrage, ainsi que le Soleil, a ses taches. A ces taches près, il faut le mettre à la tête de tous les livres modernes de Morale, quelque mal qu'il ait été traité en France. En d'autres Climats, il a été reçu selon son merite. Il a été traduit en Allemand, & cette bonne traduction fait un honneur réel, à quiconque a eu le goût judicieux de fournir à sa Patrie, un pareil trésor de morale.

V. 198 -- 200. On conjure la Jeunesse sensée, de vouloir bien

D'un Monde faux & vain Spectateur degoûté,
Ami de la Candeur & de l'Humilité,
Puis-je ne point chérir la grossiere Droiture
D'un Rustre, possedant le Droit de la Nature,
D'un Rustre, qui ne lit que dans son Almanac,
Et confondroit son Maitre, instruit par *Barbeyrac* ?
Puis-je ne point chérir ce Metayer qui pense,
Et travaille au bonheur de ma chétive Cense,
Avec tant de succès, que plus d'un Noble altier
Devroit, sous ce Laban, apprendre son metier ?
Peut-on . . . Ah! coupons court, en Vieillard politique,
Est-on trop instructif: on paroit satyrique.

REMARQUES.

bien honorer de quelques reflexions morales ces trois Vers, dont le premier s'oppose au livre des Maximes du Duc *de la Rochefoucault*. Il prit les vertus pour des vices deguisés.

V. 206. — *Par Barbeyrac*] Traducteur célébre de *Grotius* & de *Puffendorff*, & Professeur à Groningue, mort en 1744.



SUR

SUR
LA PAPESSE JEANNE.

La Papesse JEANNE, malgré sa non-existence réelle, a fait bien du bruit en des Livres d'histoire, à la honte d'un grand nombre d'Ecrivains sensés *. Indubitablement quelque Poëte s'erigera en Chantre de cette Heroïne Ecclesiastique. Elle meriteroit bien d'être chantée, ainsi que la JEANNE, la Pucelle d'Orleans, a été chantée. Comme en attendant, malgré bien de recherches, j'ignore si l'Angleterre a été regalée de quelque bon Ouvrage, capable de passer pour une *Histoire de* JANE *la Papesse:* je pense qu'il me sera permis de parler d'elle, en mes Fanfreluches litteraires.

Dans les Catacombes du Temple de l'Oubli, on deterre quelquefois des cadavres dignes de revivre. Par malheur, ceux qui sont à portée de fureter en ces Catacombes, n'en ont pas la moindre envie. Ceux qui ont cette envie, sont privés du moyen de la satisfaire.

Je me trouve dans le cas de ces derniers. Ma memoire m'asseure, qu'en Angleterre, sous le Regne de la Reine *Elisabeth*, le Public vit naitre vingt Pamphlets curieux, où la JANE, decorée de la Thiare & assise sur le Siege papal, prouvoit clairement, & quoi? Qu'une *Elisabeth* pouvoit être Papesse de l'Eglise Angli-

* Plusieurs Auteurs, même Catholiques, ont placé cette Papesse entre *Léon* IV. & *Benoit* III. Léon IV. mourût le 17. Juillet 855. Benoit III. lui succeda le 1. Sept. 855. ainsi le siége ne vaqua qu'un mois & 14. jours. Par consequent Madame la Papesse n'a guere joui de la Thiare sacrée.

Anglicane*, puisqu'une *Jane* avoit été Papesse de l'Eglise Romaine, & Angloise de nation.

Je n'éxige point que le Lecteur s'en fie à ma Memoire, puisque je m'en defie moi même. On m'avouera cependant, que si, sur cet Article, ma Memoire me joue un vilain tour, la Coquine ne peche point contre la Vraisemblance. Plus j'examine la chose, & plus je me persuade, que là-dessus je ne suis point la dupe de cette belle faculté de mon ame.

Ce que je sçai de plus certain, c'est ce qu'une aimable *Suedoise* m'apprit, il n'y a qu'un petit nombre d'années, au sujet de la Papesse, dont il s'agit. Lutherienne adorable de tous les cotés, la Suedoise m'assura que l'Elévation, vraye & verifiée de la Papesse *Jeanne* determina la Reine *Christine*, à quitter le Trône Suedois, dans la vuë de se mettre sur le Siége Papal. Je suis d'une credulité exemplaire, dès qu'une Belle me fait la grace de m'apprendre, quelque Anecdote qui régarde son Séxe. J'eu cependant de la peine à m'imaginer, que la Reine Christine, Reine si sensée, à l'âge de 28. ans, s'arracha la Couronne Suedoise, pour se coëffer de la Thiâre Romaine. M'étant ouvert là-dessus assez clairement, voici ce qu'on me repliqua :

„ Vous ne connoissez pas notre bon Séxe. Une Rei„ ne, Fille bien resoluë de garder le Celibat, se moc„ que bien de la simple Couronne d'un Royaume dans le

* Cette Reine se fit declarer *Chef de l'Eglise*, & prit le nom de *Protectrice de la Religion*. Outre sa langue maternelle, l'Italien, le François & l'Allemand, elle possédoit le grec & le latin. A l'age de quatre ans elle écrivit une lettre à la Reine d'Angleterre, & à l'age de 17. ans, elle traduisit, du grec en latin, deux Oraisons d'*Isocrate*.

„le Nord, au moment qu'elle peut esperer de régner „à Rome en Papesse, sur tous les Princes Cathol. Ro„mains & sur toute la Catholicité sans exception mê„me. La Reine avoit lieu de se promettre, que les „Cardinaux Italiens, Espagnols, Portugais & François „recompenseroient de la Thiâre papale l'abdication „de sa Couronne, & l'abjuration de son Luthéranis„me *. A Rome, on ne connoit point les maudites „*Loix Saliques*. Ainsi le Saint Siége pouvoit tom„ber en quenouille, comme il tomba en quenouille, „au milieu du neuvieme Siecle, en faveur d'une An„gloise, d'une *Jeanne*, qui n'avoit pas le merite de „notre *Christine*, Reine de Suede, & gouverna néant„moins l'Eglise Romaine, sous le nom de *Jean* VIII.“

Cette Réplique, comme on peut croire, me ferma la bouche sur l'article de la Papesse. Je fis, en recompense, de belles & de longues Réflexions, sur tout ce qui seroit peut être arrivé à l'Eglise & dans l'Eglise, si l'Ex-Reine Christine n'eut pas manqué son coup **.

Je supplie ici le Lecteur, (s'il est désœuvré) de faire, à mon exemple, quelques Réflexions sur ce sujet, si propre à occuper un Esprit politique. On connoit le beau caractère de cette Princesse, Protectrice de tous les Savants. On sçait son Histoire, aujourd'huy prèsque à fond. Capable de descendre d'un Trône dû à sa naissance; capable d'abjurer une Religion

* Selon le cel. *Nani*, Christine s'apperçut bien tôt après son abdication, qu'une Reine sans Etats étoit une Divinité sans Temple, dont le culte est promptement abandonné.

** Sans ce coup manqué, vraisemblablement toutes les Religieuses de l'Europe ne seroient plus que de simples Chanoinesses, toujours en droit de jetter le Voile aux orties. On sçait que *Benoit* XIV. de glor. mem. inclinoit beaucoup à cette Reforme.

gion dans laquelle elle nâcquit; capable de renoncer au froid natal de la Suede, pour se jetter dans les chaleurs de l'Italie; de quoi n'auroit-elle point été capable? si, de Reine Luthérienne, elle seroit devenuë, non la Servante de tous les Serviteurs; mais la Souveraine de tous les Souverains de sa nouvelle Religion: Elle (la Christine) à l'Eglise Romaine auroit sçû donner toute une autre face*. Christine, pour la seconde fois, vint à Rome en 1658. Elle** n'y fixa point son sejour; mais elle y mourut le 19 d'Avr. 1689. Par consequent elle reçut trois affronts assommants. On sçait qu'à sa barbe, les Cardinaux successivement, élurent, pour Papes trois vieux Cardinaux, qui prirent les noms de *Clement* IX. de *Clement* X. & d'*Innocent* XI.

Je suis persuadé, que si Christine, par une Election legitime seroit parvenue à la Papauté: elle s'en seroit tenuë à son nom de baptême, quoique baptisée par un Ministre Luthérien. Pardon de cet écart, plus politique que critique. De la Papesse manquée, je retourne à la Papesse *factice****. Dans le tems que tous les Chrêtiens, à la reserve de quelques Pyrrhoniens, consentoient à souffrir la Dame Jeanne au nombre des Papes du neuvieme Siecle: un Mortel clair-voyant s'inscrivit en faux contre cette Herésie historique. Qu'on ne pense point que ce fut quelque Prince, quelque Evêque, quelque gros Prélat de l'Eglise. A l'honneur de cette Eglise, un Protéstant, Ministre d'une

* On n'auroit pas manqué de comparer l'Eglise à une Ruche d'Abeilles, puisqu'on sçait que la Mouche à miel, que *Virgile* appelle *Roi*, n'est qu'une Femelle, & que chaque Essain n'a que cette femelle, Reine d'Abeilles; les autres sont tous des Mâles.

** Quoiqu'en dise M. *Ladvocat* en son Dict. port. c'est une erreur.

*** Que les Puristes me pardonnent ce mot. *Descartes* nomme Idée *factice*, celle qui n'est ni naturelle, ni acquise.

Eglise françoise, *David Blondel*, raïa le nom de JEANNE du Catalogue des Saints Péres. *Blondel*, Théologien versé dans l'Histoire Ecclesiastique & Civile, au beau milieu du XVII. Siècle, dans un Traité contre la Fable de la Papesse Jeanne, fit voir évidemment la fausseté de cette belle Histoire *. On ne sçait si la Cour de Rome recompensa ce grand Service. Il auroit dû valoir un Chapeau rouge au bon Blondel, qui fut bien vilainement payé de ses penibles Recherches; Voyons comment.

Toutes les Femelles Catholiques Romaines, aux quelles on apprit, qu'un Calviniste, qu'un Huguenot, osoit prouver, que la Ste. Eglise n'eut jamais de Pape femelle, ne se possedérent plus. Elles entrérent dans une rage inexprimable, contre le maudit Herétique, qui osoit nier, qu'une Jeanne eut jadis l'honneur d'être un Saint Pere, un Chef de l'Eglise. On prétend, qu'un nombre considerable de Dames du premier rang, jurerent leur grand Dieu, qu'elles se feroient Huguenottes, si, par quelque Bulle suffisante, le Pape ne sauvoit point l'honneur de la Papesse. Les Evêques *in partibus*, les Moines & les Prêtres seculiers se virent reduits à prendre hautement le parti du Ministre Protestant, & de condamner les Chroniqueurs orthodoxes, Partisans du Pape feminin.

Le Clergé seroit-il parvenu à calmer la Sedition du Beau-Séxe, sans le secours du Tems & des Modes nouvelles? J'en doute. Toujours le Clergé n'empecha point

* Voici ce que *Guy Patin* écrivit en 1658. „Je feray venir „de Hollande le livre de *Maresius*, touchant la Papesse „Jeanne: les habiles gens croient ici, qu'il n'y a jamais „eu de Papesse. *David Blondel*, *Scaliger*, *Calvin*, *Chamier*, *Du Moulin*, & plusieurs autres grands Personnages, ont été de cet avis, qui fait plus tôt une controverse en histoire qu'en Religion. Ce Maresius est un „Picard bilieux, fort échauffé contre *Voëtius* & Mr. de „*Courcelles*." Lettr. choif. de *G. Patin* T. I. Lett. CXXV.

point le Beau-Séxe de reprendre la Revolte, lors qu'on apprit que l'heretique Ennemi de la Papesse, David Blondel *, étoit devenu entierement aveugle. Ce fut alors que certaines Heroïnes, & principalement les Devotes, reprirent leurs criailleries. A les entendre, „la Justice divine vengeoit pleinement leur Séxe insul- „té. A l'honneur éternel de la *Jeanne*, Pape ou Pa- „pesse, le Ciel priva de la lumiere du jour l'Héréti- „que scandaleux, le prophane David Blondel. Il se „crût Linx, dans l'Histoire de l'Eglise: le voila Tau- „pe, dans un trou de son noir Cabinet!"

Blondel, Théologien, Philosophe, & très-galant Homme, se consola, comme on doit se consoler, lorsque, Defenseur de la Verité, on n'irrite qu'une partie du Beau-Séxe. Blondel, quoique Théologien, Philosophe & très-galant Homme, manqua de perdre patience, lorsqu'il apprit que mille Huguenots se dechainoient contre lui & contre son Ouvrage. „Est-il per- „mis, crïerent ces Huguenots, qu'un Ministre de la Re- „ligion Reformée demontre la fausseté d'une opinion, „importante aux Protestants de faire passer pour vraie**? „Quelle honte de nettoyer le Papisme de ses ordu- „res***! On soutint, que des gens (les Cathol. Rom.) „qui ne cessoient d'accabler de calomnies la Memoire „des Reformateurs, ne meritoient pas qu'un Prote- „stant les traitât avec tant de justice & de charité."

* *Blondel*, en 1650. accepta une chaire d'Histoire à *Amsterdam*. L'air de cette ville, dit-on, disons mieux, son travail perpetuël & ses veilles immoderées, lui causerent tant de fluxions sur les yeux, qu'il en perdit la vué. Il mourut le 6 Avr. 1655. âgé de 64. ans, au grand regret du Monde savant, & equitable. On vit alors paroitre: *Traité contre l' Eclaircissement donné par M. Blondel, en la question, si une Femme a été assise au Siege Papal de Rome, entre Leon IV. & Benoit III? par Congnard*, 8. *Saumur* 1655.

** *Præfat. Apologetica apud Maresium.*

*** *Curcellæus in Refut. Samuel. Maresii.*

C'étoit-là seulement le langage des plus moderés. D'autres, plus échauffés crierent contre le pauvre Blondel, comme contre un homme, qui s'étoit laissé corrompre par les ennemis de la Religion, pour trahir la Cause protestante*.

Voilà ce qu'on gagne, quand on s'érige en Avocat de la Verité, contre les Defenseurs d'une Fable divertissante! Non seulement le docte *Samuel des Marêts* Ministre protestant & Professeur de Théologie, mais encore, & long tems après lui, un *Spanheim* **, Savant Professeur de Theologie à Leide, devint le Protecteur d'un Fantôme historique, qu'on voulut ramener sur le Théatre. Le grand *Saumaise* s'en feroit fait un devoir glorieux, s'il n'eut été tout occupé, par ses fameuses querelles avec le grand *Milton*. Le celebre *Jean le Clerc*, qui ne decidoit point legerement, se declara de même pour la réelle existence de Madame la Papesse. La Discution historique de Spanheim reçut donc d'abord de grands eloges, & vivra à jamais, au moins dans la Bibliotheque universelle***. Je pourrois citer encore bien d'autres ouvrages très respéctables, où, sur la foi de *Martin de Pologne*†, le Pape *Jean* VIII, Anglois de nation, a dû changer de Séxe, & devenir *Jane*. Sur la fois des Opuscules du Savant *Colomies*, on assure, que dans la Cathe-

* *Sarravius Epist.* CLXXVIII.

** *Friderici Spanhemii* F. *de Papa Fœmina inter Leonem* IV. *& Benedictum* III. *Disquisitio historica, qua ut Onuphrii, sic præcipue Allatii, Labbei, Blondelli, Launoji, Mabilloni, adversus Papissam præsidia excutiuntur. Lugd. Bat.* 1691. in 8. De cette Dissertation feu M. *Lenfant* tira son *Hist. de la Papesse Jeanne*, dont M. de *Vignoles* donna une nouv. Edit. en 2 Vol. 1690.

*** Tome XXI. Mois d'Août 1761.

† *Martinus Polonus* sav. Dominicain, & Auteur d'une Chronique, qu'il finit au Pape Jean XXI. inclusivement, où il rapporte la Fable en question.

Cathedrale de *Sienne*, on voit toujours la Statuë de la Papesse Jane, & on peut être asseuré, qu'on ne voit point cette Statuë, dans cette Cathédrale gothique, d'ailleurs très-digne d'être bien vuë.

Un Docteur Anglois* soutient que cet Esprit de partialité & de fourberie, si familier autrefois à l'Eglise, n'a pas été chassé entierement du zéle des Chrêtiens par la Réformation. „Les Protestants, *dit-il* „*par exemple*, se sont divertis, pendant un tems con„sidérable, de l'Histoire de la Papesse Jeanne; & les „Catholiques-Romains, faute de pousser assez loin „leurs recherches sur cette matiere, ont été obligés de „nous laisser jouir de cette satisfaction. A la fin, Blon„del, Protestant François, a fait voir evidemment que „ce sujet de joie & de triomphe n'est qu'une fable; & „Spanheim, aussi bien que des Marêts, a fait envain „une grande parade d'erudition, pour retablir le cre„dit de ce fait." Le Docteur Anglois ne les en blâme point; mais il ne sçauroit pardonner à ceux qui sont convaincus que Blondel a raison de lui sçavoir mauvais gré de sa decouverte.

Convaincu que Blondel a raison, je le felicite sur sa decouverte. Je m'en vais l'appuyer de toutes les forces de mon Jugement, en qualité de Canoniste.

S'il étoit vrai, comme on le prétend, qu'après la mort de *Leon* IV. arrivée le 17 Juillet 855. le Conclave eut jugé à propos de faire un Pape femelle: le Conclave se feroit acquis le Droit d'elire des Femelles. Les Cardinaux auroient ainsi furieusement étendu leur Droit Actif, en fait d'Election Papale. Mais n'auroient-ils point, en même tems, appellé tout le Beau-Séxe au Droit Passif de l'Election Papale? Sans contredit ce Séxe auroit acquis ce Droit Passif, dont les

B 4 Car-

* Le Docteur B. M. Son ouvrage a été traduit par *Van Effen*, sous le titre de *Pensées libres sur la Religion, l'Eglise & le Bonheur de la Nation.* 2 T. Amst. 1738.

Cardinaux furent toujours trop jaloux, pour le partager avec des Non-Eminences*.

J'infére de tout cela, que si, dans le neuvieme Siecle, les Cardinaux eussent acquis le Droit d'elever à la Papauté une Femme, par l'Election, de la Dame Jeanne: les Cardinaux auroient sçû se maintenir, en ce Droit d'Election, de sa nature indisputable, par de frequentes Elections pareilles. Pour en douter un moment, il ne faut pas connoitre l'Eglise. Que les Avocats de la Papesse nous prouvent, par quelque exemple, que le Sacré Collége ait jamais perdu le moindre Droit, faute d'exercice.

J'infére de tout cela, que si le Sacré Collége, par l'election d'une Papesse, eût accordé au Beau-Séxe le Droit passif d'Election, en latin: *Jus Electionis passivum:* le Sacré Collége n'auroit jamais depouillé le Séxe d'un Droit spirituël, acquis dès le neuvieme Siecle de l'Eglise Romaine, dans un Conclave!

Les Présomptions d'une criante Injustice, selon toutes les Loix humaines, ne doivent point tomber sur un Collége laïque. Comment pourroit-on faire tomber, sur le Sacré Collége, le soupçon d'avoir enlevé tyranniquement au Séxe son Droit Passif, dans les Elections papales?

Concluons, que si la fameuse JEANNE I. en 855. eut été canoniquement eluë, Pape ou Papesse: bien d'autres Vierges, & sur tout la Vierge Reine Christine, auroient

* L'Empereur *Maximilien*, Gr. Pere de *Charles-quint*, brigua vainement la Thiare. Il prétendit, que la dignité Patriarchale étoit renfermée dans la dignité imperiale. Il prit là-dessus le titre de Souverain Pontife & dans une Lettre à sa fille *Marguerite*, Duch. Douair. de Savoye & Gouvern. des Païs bas, il se souscrivit: *Maximilianus futur Papa.* Lettr. de *Louis* XII. T. IV. *Bruxell. chez Foppens* 1712.

auroient été coëffées de la Thiare. Mais que dis-je? C'eſt une conſolation pour les Particuliers, que jamais Prince s'eſt mis ſur le St. Siege.

On me dira que je radotte. Que le Conclave de l'an 855. par une erreur humaine, croyant de mettre un Mâle ſur le St. Siege, y mit à ſon inſçû, une Femelle.

Ad populum Phaleras! C'eſt à dire, en François ... A d'autres. Je ſçai qu'un Officier, au lieu d'enrôler un Grivois, enrôle quelquefois une Grivoiſe. Je defie tous les *Jeanniſtes* de me nommer un Corps eccleſiaſtique, qui, dans l'election d'un Chef, ſe ſoit trompé ſi lourdement. Suppoſons le fait poſſible, qu'à Paris les Cordeliers, dans leur grand Couvent, euſſent eu le malheur, ou pour mieux dire, le bonheur de recevoir, ſur le pié de Novice, la celebre *Ninon de l'Enclos**, ſans connoiſſance de ſon Séxe. Suppoſons, qu'au bout d'un petit nombre d'années, les Cordeliers, dans une ſainte ignorance, euſſent fait par une election unanime, de l'aimable Pere *Ninon*, leur ſuperieur, leur Pere Gardien. Suppoſons, que par hazard, ou par quelque événement naturel, le Séxe du Pere Gardien ſe feroit manifeſté, dans le Couvent des grands Cordeliers: le Public en auroit-il appris le moindre mot? Il faut être Archi-Calviniſte, mal inſtruit de la Diſcipline & Police Eccleſiaſtique, pour s'imaginer que des Avantures pareilles parviennent à la connoiſſance du Public, du prophane Vulgaire.

B 5 Selon

* Anne d'Autriche envoya à Ninon un Exempt de ſes Gardes, pour lui donner ordre de ſe retirer dans un Couvent, dont elle lui laiſſoit cependant le choix. Ninon, ſenſible à cette bonté, ſe decida ſans peine pour le Couvent des grands Cordeliers. *Memoires ſur la Vie de l'Enclos* T. I. p. 41.

Selon moi, cette Babiole doit donner un grand poids au *Traité* du bon *Blondel*, *contre la Fable de la Papesse Jeanne.* Si le Beau-Séxe s'en scandalise, & m'excommunie: Patience! Je ne suis plus en âge, de nuire à la Verité, dans l'espoir d'être payé de cette bassesse, par des Belles qui pensent mal. En faveur des Femmes qui pensent bien, je ferai dans l'Histoire prophane une Decouverte glorieuse, & bien plus importante que celle de Blondel, dans l'Histoire Ecclesiastique. Ma Decouverte doit me valoir, dans la République des Dames, le Titre de *Defenseur du Beau-Séxe.* Pour satisfaire les Belles, dont la curiosité ne souffre aucun délai, je dirai ici, que je suis en état de publier un *Traité contre la Fable de la Matrone d'Ephese.* Les vieux Celibataires, & mêmes des Maris mauvais plaisants, pendant le Cours de XVIII. Siécles, se sont divertis de l'Histoire de la Matrone d'Ephese; & les Femmes, hors d'état de faire des recherches dans l'Antiquité, ont été obligées de souffrir les impertinences des Railleurs. Il ne tient maintenant qu'à moi, d'enlever à notre Séxe ce grand sujet de joye & de triomphe. En publiant mon Traité, je mets les Femmes & les Veuves hors de toutes insultes sur cet Article. Mon Traité, decouvrant l'imposture, sans doute engagera à se marier tous ceux que l'Histoire de la Matrone retient dans les fers du Celibat.

Mais est-il écrit au Livre du Destin, que sans la moindre recompense, je dois publier brochures sur brochures, à l'honneur & à la gloire du Beau-Séxe? Je le crois trop genereux, pour être éternellement ingrat envers moi. D'un autre coté, je suis trop galant homme, pour vendre à des Dames un Manuscrit, dont elles ne connoitroient que le titre. Faisons ainsi l'analise de notre Ouvrage.

Le Traité contre la Fable de la Matrone d'Ephese, avec des Remarques critiques & historiques, offre d'abord

bord au Lecteur le Conte satyrique, qu'on debitoit dans l'Antiquité, aux depens d'une Ephesienne, Veuve de qualité. Faute de Narrations grecques, on en donne les Narrations Latines de *Petrone* & d'*Apulée*. En de petites Notes grammaticales & critiques, on fait sentir l'enorme difference de ces deux Recits, & combien Apulée est au dessous de Petrone, sur lequel il auroit dû rencherir. On avouë pourtant, que cela n'est pas possible. Ces Recits sont suivis d'une Traduction françoise, en Vers Gaulois. Comme cette Traduction a plus de 566 ans, & par consequent n'est guere plus intelligible; on s'offre de la supprimer. On fournit la Matrone d'*Ephese* sur le pié d'un *Conte* en Vers, tiré des Contes de *la Fontaine*, qui sans avoir jamais été flatteur outré des Femmes, traite de *Conte usé*, *commun*, & *rebatu*, celui de *la Matrone*. On fournit ensuite les Traductions, en prose françoise, par *St. Evremond*, *Bussy Rabutin*, *Nodot* & *Houdard de la Motte*. De crainte de trop grossir l'Ouvrage, on ne fait qu'une mention legére des Traducteurs Espagnols, Italiens, Anglois, Allemands, &c. en vers & en prose.

Ce n'est que dans la seconde Partie du Traité, qu'en Critique, Chevalier errant à l'honneur du Beau-Sexe, je tombe sur les Partisans de la Matrone. Pour donner ici un échantillon de ma bravoure, disons, que je fais pic & repic & capot un celebre Evêque* de *Chartres*, Anglois de nation, Homme savant, & un des plus polis Ecrivains de son Siécle. Dans un Traité en latin, des Vanités de la Cour, ce Prélat asseure que l'Histoire de la Matrone d'Ephese est une Histoire

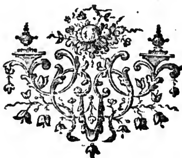
* *Jean de Sarisberi*, né en Angleterre vers l'an 1110. & mort Evêque à Chartres en 1182. Son Traité des Vanités de la Cour est intitulé: *Polycraticus; sive de Nugis Curialium & Vestigiis Philosophorum*, & doit être traduit en françois.

ſtoire veritable, & que cette veuve fut punie de ſon parricide & de ſon adultere, à la vuë du peuple d'Epheſe. L'évêque de Chartres ajoute, que St. *Jerôme* dit, que Petrone n'eſt pas le ſeul qui a decrit ainſi le vrai caractere des Femmes, & montré leurs foibleſſes, *ridendis*, qui meritent de ſervir de riſée à tout le monde *.

Je refute cet Evêque d'une façon ſi rude, que j'en rougis lorsque j'y penſe. Je n'en dirai pas d'avantage, de peur de trahir les Secrets de mon MSCRT. Souhaittez vous, Belles! qu'il ſoit imprimé?

Deputez vers moi trois jeunes Veuves, belles comme le jour & vetuës comme la Nuit. Contre le Reçu de trois Baiſers innocents, elles recevront le Traité contre la Fable de la Matrone d'Epheſe!

* *Tract. de Nugis Curialium* &c. Libr. VIII, C. II. p. 586 v. le *Petrone* de *Nodot* T. II. p. 184.



SUR

SUR
LE NOMBRE DE NEUF.

Mr. de Fontenelle a remarqué une singularité du „nombre de neuf; c'est que ses multiples re„donnent toujours neuf, lorsque vous faites une ad„dition des nombres exprimés par les figures, dont „ces multiples sont composés; ainsi deux fois neuf „sont 18 & les Chiffres 1 & 8 font 9 trois fois neuf „sont 27 & les Chiffres 2 & 7 font 9. Cette proprie„té ne se borne pas au dessous de cent, & elle s'étend „à tous les multiples de neuf possibles. Bien plus, en „renversant l'ordre des figures, dont le Chiffre est „composé, en sorte que vous fassiez d'autres nombres, „pourvû que ce soient toujours les mêmes figures, „vous trouverez aussi toujours ou neuf, ou des mul„tiples de neuf. Et la difference de ces Chiffres ainsi „renversés, sera toujours pareillement ou neuf, ou „des multiples de neuf. Mr. de Mairan a découvert „une autre proprieté singuliere du nombre de neuf „&c." *

Il faut l'avouër, la Remarque est curieuse; & peut être toute propre à frapper des Esprits superstitieux où foibles. On ne sçait que trop, à quel point, même en nos jours encore, on se plait à trouver du merveilleux en certains nombres impairs. Les Amateurs des Lotteries**, en Italie sur tout, attachent volontiers des vertus *occultes* à leurs nombres favoris; & se ruïnent souvent sur la foi d'une prédilection si ridicule.

Les

* V. le Traité de l'Opinion par le Gendre Marq. de S. Aubin. Tome sec. p. 421. Edit. 1735. Tome IX. p. 231. Edit. 1758.

** Un Seigneur Anglois achetta cherement le Numero 999. d'une Lotterie, & s'en repentit plus de 999. fois, tant les Railleurs le tourmenterent.

Les Joueurs s'entêtent egalement tantôt d'un trois, tantôt d'un cinq, tantôt d'un sept, où d'un neuf, sans pouvoir s'expliquer à eux mêmes la raison d'un entêtement si puëril. On a vû des Joueurs se jetter à corps perdû dans les abîmes de l'Algébre. Pourquoi? par ce qu'on debitoit, que le fameux *I. Law*, heureux en tous les jeux de hazard, connoissoit par l'Algebre les nombres heureux & malheureux du jour. C'est pourtant l'Algébre, qui précisement demontre que la chose est impossible.

On ne condamnera donc point la liberté que je prends, d'examiner la curieuse Remarque du celébre Fontenelle. J'avouë decréchef, qu'elle est frappante, & pour tout dire, qu'elle est digne de son Auteur. Pour amuser mon Lecteur, je rendrai la chose plus sensible, en l'exposant à ses yeux, plus tôt que de le renvoyer aux Nouvelles de la République des Lettres *. Ceux qui desireront d'approfondir la Decouverte de M. de *Mairan*, d'une autre proprieté encore bien plus singuliere, du nombre de neuf; en trouveront des Exemples, dans l'Histoire de l'Academie des Sciences, ann. 1726. p. 36.

SINGULARITE' DU
NOMBRE DE NEUF.

2	fois	9	font	18	& 1	&	8	font	9
3	fois	9	font	27	& 2	&	7	font	9
4	fois	9	font	36	& 3	&	6	font	9
5	fois	9	font	45	& 4	&	5	font	9
6	fois	9	font	54	& 5	&	4	font	9
7	fois	9	font	63	& 6	&	3	font	9
8	fois	9	font	72	& 7	&	2	font	9
9	fois	9	font	81	& 8	&	1	font	9

10

* Sept. 1685. art. 2. p. 944.

10 fois	9 font	90	&	9 / 0 / 9	- -	9
11 fois	9 font	99	&	voilà un double 9		
12 fois	9 font	108	&	1 / 0 / 8 / 9	-	font 9

De peur d'ennuyer, finissons, puisqu'on a averti que cette singularité ne se borne pas, mais s'étend à tous les multiples possibles. Les Incrédules pourront se donner la peine, ou se procurer le plaisir de vérifier cette proprieté surprennante. Elle se présente à quiconque est tant soit peu chiffreur. C'est une Verité, dont toutes les Religions doivent confesser l'évidence. L'Esprit de Parti le plus opiniâtre ne sçauroit s'inscrire en faux, contre ce Phénoméne arithmétique.

Un Professeur en Mathematiques*, consulté là-dessus en Hollande, repondit de la façon suivante à son ami: „Je viendrai dabord à la question, que vous me „faites, savoir pourquoi c'est que la Somme des Caractères provenant de la multiplication d'un neuf par „quelque nombre que ce soit, est de même toujours „une ou plusieurs fois neuf. Premierement je pourrois vous dire qu'*il y a des choses, où il se rencontre de certaines proprietés, au dessus des quelles „il est impossible de remonter*. Par exemple, un „Géometre, qui sera tant soit peu versé dans son art, „vous dira que la diagonale d'un quarré est incommensurable à l'un de ses côtez: il passera outre, il „vous démontrera cette proprieté aussi aisement qu'il „vous fera voir que tout angle au demi Cercle est „droit

* Feu Mr. *Tyssot de Patot*, Prof. ord. en Mathem. à Deventer, v. ses Lettres choisies T. I. Lettre LXVI. p. 348-350. imprim. à la Haye en 2 Vol. in 8. 1717.

„droit, ou que les trois angles d'un triangle font „égaux à deux droits; mais qu'il vous montre la cau„se de cette proprieté, c'est ce qu'il ne fera jamais „d'une maniere, qui se puisse concevoir; je nie mê„me qu'il soit en sa puissance d'en avoir aucune Idée.“ Là-dessus le Professeur se jette dans l'Algébre, & dit après, *pour plus grand éclaircissement*, des choses que je n'entends point, & qui, je crois, n'oseroient entrer dans une Faribole.

Par consequent je me contenterai de dire, que la Remarque de feu M. de Fontenelle, sur le nombre de neuf, a fait faire des Speculations aux Mathematiciens & aux Algébristes. Au moins le savant Professeur, que je viens de citer, a été reduit à confesser, qu'*il y a* des *choses. où il se rencontre* de *certaines proprietés, au dessus des quelles il est impossible de remonter.* Cet aveu imprimé ne sçauroit que faire honneur aux Manes de l'illustre Fontenelle.

Avant que de m'expliquer sur le Phénoméne en question, je ferai, en faveur des Partisans du nombre de neuf, quelques remarques en *Babioliste.*

Fontenelle, premier Faiseur de la Remarque sur le nombre de 9 fut le Cajoleur perpetuël de toutes les 9 Muses ensemble. L'observateur poussa sa vie au de là de 99 ans, & au de là de 9 mois.

On sçait de le nombre de neuf, comme le premier quarré, produit par le premier des nombres impairs, eut l'honneur d'être consacré aux 9 Muses *.

A l'honneur du cher Fontenelle, on devroit donc prouver poëtiquement, qu'en recompense de sa remarque, touchant le nombre de neuf, les neuf Muses engagérent les trois Parques, à filer les jours du Poëte, au

* *Cæl. Rhodius.* L. 22. C. 8.

au delà de 99 années, au delà de 9 mois, & de 9 semaines sans lui permettre d'achever le Siècle de sa vie. Il mourût, notez, le 9 de Janvier, 1757, étant né le 24. de Janvier 1657. Pour la rareté & singularité du fait, que ne nacquit-il un neuf de Novembre? Que ne mourût il un neuf de Novembre! Il a prononcé soixante & neuf Eloges d'Academiciens morts, ses Confreres.

Il faut esperer, que les neuf Filles du Ciel ne seront pas moins reconnoissantes, envers l'illustre Mr. de *Mairan*. Sa seconde decouverte surpasse infiniment la premiere. Cellecy, comme bien d'autres, ne doit peut-être qu'au simple hazard sa tardive existence. La decouverte de Mr. de Mairan, est sans contredit un fruit de Reflexion. Il se peut, que sans la remarque de Fontenelle, celle de Mr. de Mairan nous seroit encore inconnue. Mais qu'importe? Ce dernier a toujours decouvert une nouvelle proprieté du nombre de neuf, sçavoir, que si l'on change l'ordre des Chifres, qui expriment un nombre quelconque, par exemple, de ceux qui expriment vingt-un, ce qui fera douze; de ceux qui expriment cinquante-deux, ce qui fera vingt-cinq; Il se trouvera toujours que la difference est neuf, ou un multiple de neuf: Comme dans ces deux Exemples, où la difference de 12 & de 21 est neuf; & la difference de 25 & de 52 est 27 c'est à dire, trois fois neuf, qui est un multiple de neuf. La même Proprieté subsiste, quoiqu'on prenne de plus grands nombres, susceptibles par consequent d'un bien plus grand nombre de changements, dans l'Ordre de leurs Chiffres, & elles subsistent dans tous ses changements. Cette proprieté, qui se trouve entre deux nombres, subsiste aussi entre leurs puissances quelconques, c'est à dire, que les differences de leurs Quarrés & de leurs Cubes sont toujours neuf, ou des multiples de neuf.

Selon mon devoir, & suivant mon panchant, je respecte tous les grands Génies. Leurs Découvertes, en apparence absolument inutiles, ne laissent pas d'être respectables. Le Tems developpe quelquefois l'utilité secrete d'une Observation d'abord sterile. Par cette raison, je n'ai pû m'empecher de faire des Remarques sur la Remarque de Fontenelle.

J'avouë, que je suis surpris, de ce que feu Mr. le *Gendre, Marquis de St. Aubin*, en revoyant son Traité de l'Opinion, ne se soit point apperçu d'une espéce d'illusion, dont je m'apperçois très-bien, à ce que je m'imagine.

La merveilleuse Proprieté, decouverte par feu M. de Fontenelle, n'est point dans le nombre de *Neuf*. Elle ne résulte que des Chiffres *Arabes*, à l'occasion du 9. arabe ou indien.

Prouvons le fait, sans le secours de la Géometrie, ou de l'Algébre. Servons nous du Chiffre Romain & de la Langue françoise.

II fois IX font XVIII	font dix & huit.
III fois IX font XXVII	font vingt & sept.
IV fois IX font XXXVI	font trente & six.
V fois IX font XLV	font quarante & cinq.
VI fois IX font LIV	font cinquante & quatre.
VII fois IX font LXIII	font soixante & trois.
VIII fois IX font LXXII	font soixante & douze.
IX fois IX font LXXXI	font quatre vingt & un.
X fois IX font XC	font quatre vingt dix.
XI fois IX font XCIX	font quatre vingt dix & neuf.
XII fois IX font CVIII	font cent & huit.

On m'avouera que les multiples du 9 arabe ou barbare, ne conservent point leur singuliere proprieté, ni

ni dans les Chiffres Romains, ni dans les Lettres de l'Alphabet quelconque.

Si les Anciens eussent eu des Chiffres, aussi propres pour les grands Calculs, que le sont les Chiffres arabes: selon toutes les apparences, les Anciens se seroient servis de l'Algébre, en leurs Problémes de Géométrie. Sans les Chiffres arabes, Alphonse X. Roi de Castille, n'auroit pû, en 1270. faire rediger ses Tables nommées *Alphonsines;* les Tables *Rodolphines* * n'existeroient point, sans les Chiffres susdits. Quel bonheur pour l'Europe de les posseder!

Ici je me sens tenté d'enrichir ma Babiole d'un Episode arithmétique. Ma tentation est d'autant plus forte, que je n'ignore point l'accueil qu'on fait aux Digressions les plus étranges. Il ne tiendroit ainsi qu'à moi d'amener adroitement ici la belle *Arithmétique Binaire*, que l'illustre *Leibnitz* présenta en 1702. à l'Academie Royale de *Berlin*. Mais je n'ose me livrer à ce plaisir, par ce que je dois supposer, qu'on connoit assez la Pièce amusante, que là dessus Mr. *Dangicourt* a fait insérer dans les *Melanges de Berlin; voyez la vie de Leibnitz.* Il ne feroit pas difficile de glaner sur un chemin si bien préparé & applani avec tant d'elegance.

Contentons nous d'avertir la jeunesse, & bien de Vieillards mêmes, qu'on abuse de l'Arithmetique, ainsi que de bien d'autres Sciences. On se moque, il est vrai, des Vertus, que *Pythagore* attribuoit aux Nombres. Des Fourbes ne laissent point cependant de trouver des dupes, qui se plaisent à trouver du *Merveilleux*, en ces Nombres si simples, si naturels, & par consequent incapables de contenir la moindre *Merveille.*

* Commencées par *Tycho-Brahe*, & achevées par *Kepler* dans le XVII. Siècle.

veille. J'agirois contre mon propre Principe, ſi je rapportois les Puérilités qu'on tire de la combinaiſon des Nombres & d'autres operations pareilles. On ne doit point en être ſurpris, puis que les anciens Medecins, & *Hippocrate* même, reſpectoient ſur cet article la doctrine de Pythagore. Il ne s'agit pas de ces *jours de Criſe*, que l'Experience rend de jour en jour plus reſpectables que jamais. Je dois croire, comme un Article de foi en Medecine, que dans une infinité de maladies, le neuviéme jour eſt très-dangereux pour les Malades. Cette verité ne m'empeche point de trouver *Auguſte* aſſez mal fondé, lorsqu'il ſe felicita d'avoir paſſé ſa ſoixante & troiſieme année, qu'il regardoit comme très-dangereuſe, parce qu'elle eſt le produit de neuf par ſept. Je trouve, on devinera bien pourquoi, extremement plus perilleuſe la grande année. Non parce qu'elle eſt préciſement le * Quarré du Neuf; mais parce qu'elle eſt ſi favorable aux Chêſnes, & ſi peu aux Créatures vivantes. Je confeſſe que le divin *Platon* mourut en cette année, redoutable pour tout être qui reſpire, pour les Corbeaux, pour les Cerfs mêmes, quand il ſeroit vrai, que ces animaux vivent plus long tems que nous, choſe dont je doute. Oui, le divin Platon mourut dans la premiere année de le 108eme Olympiade **, en ſa quatre vingt & unieme année. En reſulte-t-il que ce fut le Quarré du Neuf, qui ſuffoqua le divin Platon? On oſe s'imaginer, que bien de Trembleurs pour les années climactériques, ne ſeroient pas fachés de mourir comme Platon. Il ne perdit pas la vie dans une Bataille,

* Le quarré eſt un terme d'Algèbre, le produit d'une quantité multipliée par elle même. Neuf fois neuf ſont quatre vingt & un.

** Comptez les Olympiades, 1 o 8 font neuf: quelle Remarque!

taille, dans une Efcarmoûche, à quelque Siége de longue durée. A l'âge de quatre vingt & un an, il mourut fubitement, dans un Feftin, le propre jour de fa naiffance! Auroit-il pû celebrer plus heureufement fa Fête?

Le nombre de neuf, certes en lui même, n'a rien de malfaifant, ni de bienfaifant, que ce que la Superftition à credit lui prette. Veut-on abfolument lui attribuër quelque influence? J'y donne les mains de tout mon cœur. Que cette influence foit néanmoins heureufe, & fondée fur la Sageffe impenétrable de la divine Providence.

Difons qu'il a plû à la Providence divine de fixer, comme Terme ordinaire, le Terme de neuf mois, pour la refidence des Enfants dans le fein de leurs Meres. Encore pourroit-on prouver fans peine, que la pluspart des Enfants ne voyent le jour, qu'après les neuf mois, & dans la quarantieme femaine de leur exiftence.

Pour finir par une autre pauvreté, difons ici, qu'on a vû des hommes d'efprit admirer réellement le miférable Triangle, par lequel un plaifant prétendoit démontrer la parfaite égalité de trois Religions bien differentes. Pofez, difoit-il gravement, pofez un Triangle. Marquez chaque Angle d'un Nombre quelconque. Additionnez ces nombres. Enfuite à ces nombres mêmes, ajoutez, en croix, leurs propres produits. Additionnez enfin le nombre d'en haut & le nombre d'embas: vous trouverez, en chaque Religion, la même valeur & une production toute égale. Donnez, par exemple, dix au Chrêtien, cinq au Juif, & trois au Turc. Vous ferez étonné de la diverfité des Chiffres & des Figures, qui pourtant enfemble produifent toujours le même nombre, fçavoir dix huit. Gatons un peu de papier, pour rendre la chofe plus touchante.

CHR.
10

15. . 13

JUIF. 5. · . ·3 TURC.

8

18

Le Chrêtien 10 & le Juif 5 font 15.
Le Chrêtien 10 & le Turc 3 font 13.
Le Juif 5 & le Turc trois font 8.
Tous trois ensemble 10, 5 & 3 f. 18.
additionnez en croix 5 & 13 font 18.
de même 15 & 3 font 18.
le haut 10 l'embas 8 font 18.

Le Chiffre arabe n'entre pour rien en ce beau compte; c'est le Triangle, qui, très naturellement, produit cet effect.

CHR.
X

XV XIII

JUIF. V. .III. TURC.

VIII

XVIII

Voilà,

Voilà, dira-t-on, une insigne Babiole! certes, on ne la liroit point ici, si l'on ne sçavoit, à la honte du Siècle, qu'on se sert de bien d'autres miséres arithmetiques, pour en imposer au crédule Vulgaire*. On ne touchera pas cette corde, sans quoi il faudroit parler de certain jeu de la Trigonométrie sphérique. Retournons à notre nombre de neuf. Felicitons les Anciens de n'avoir pû remarquer en lui, sa proprieté Arabesque. Felicitons en de même certains Siècles Chrêtiens, où le nombre de neuf n'étoit point indifferent à l'Eglise; & finissons ici la Babiole, de crainte d'en faire une Pièce serieuse, dans la perilleuse Année climactérique de ce dix huitieme Siècle, dix & huit, Double du Neuf!

Nescio quod mihi,
Nescio quod animus grande præsagit malum.
Senec. Herc. fur. Act. V.

* Voyez par exemple Bodin L. IV. Ch. II. de la Republique; lisez encore p. 561. jusqu'à la fin du Chapitre. On sera surpris des Miséres qu'il debite au sujet des Nombres quarrés & solides de sept & de neuf &c. &c. Cependant des Fourbes s'en servent encore pour duper des Sots.



SUR
L' ALBUM AMICORUM
DU
VOYAGEUR ALLEMAND.

C'eſt une coutûme generale en *Allemagne* que de „voyager: nous voyageons de Père en Fils, „ſans qu'aucune affaire nous en empêche jamais. Si-„tôt que nous avons appris la Langue Latine, nous „nous préparons au Voyage. La premiere choſe don: „on ſe fournit, c'eſt d'un *Itineraire*, qui enſeigne „les Voyes; la ſeconde, d'un petit Livre qui apprend „ce qu'il y a de curieux en chaque Pays. Lorsque „nos Voyageurs ſont Gens de Lettres; ils ſe muniſſent, „en partant de chez eux, d'un Livre blanc, bien re-„lié, qu'on nomme *Album Amicorum*, & ne man-„quent pas d'aller viſiter les Sçavans de tous les Lieux „où ils paſſent, & de le leur préſenter afin qu'ils y „mettent leur Nom; ce qu'ils font ordinairement en „y joignant quelques propos ſententieux, & quelque „temoignage de bienveillance en toutes ſortes de „Langues. Il n'y a rien que nous ne faſſions, pour „nous procurer cet honneur; eſtimant que c'eſt une „choſe autant curieuſe qu'inſtructive, d'avoir connu „de vuë ces gens doctes, qui font tant de bruit dans „le Monde, & d'avoir un *Specimen* de leur écriture. „Il (l'*Alb. Amic.*) nous eſt auſſi d'un très-grand ſe-„cours dans nos debauches: car lorsque toutes les ſan-„tés ordinaires ont été buës, on prend l'*Album* „*Amicorum*, & faiſant la revûë de ces grands Hom-„mes, qui ont eu la bonté d'y mettre leurs Noms, „on boit leur ſanté copieuſement *."

Nom-

* V. *Saint Evremond.* T. I. *Sir Politick Would-be* Act. III. Sc. II. où un Voyageur Allemand s'exprime de la ſorte.

Nombre d'Allemands conviennent, que leurs Pères voyagerent si sagement, chaqu'un pourvû d'un gros & long *Album Amicorum*, proprement relié. N'oseroit-on point demander à la Nation germanique, par quelle raison cet ancien usage s'est prèsque entierement aboli? J'ai rencontré, j'ose le dire, plus de cent Allemands, auxquels j'ai demandé l'*Album*, pour y mettre une Sentence grécque ou latine, avec mon nom & mes qualités. Ces jeunes gens me protestérent en honnêtes gens, de n'avoir point d'*Album;* ils ne sçavoient que confusement ce que c'étoit, sur un oui-dire.

Les Allemands, si je ne me trompe, ont eu grand tort d'abolir un usage si sensé. Selon moi, tout Voyageur, homme de lettres, devroit être muni d'un ample *Album*, & à son honneur, & pour la satisfaction de sa Posterité.

Prouvons la chose, par un Fait encore recent à ma memoire. Un Gentilhomme . . . (je supprime son nom par pure modestie, parce que nous eumes l'honneur reciproque de nous complimenter de loin,) un Gentilhomme, qui avoit beaucoup voyagé, & n'avoit jamais parlé de ses voyages, mourût par malheur, sans penser au dernier Voyage involontaire & très-précipité. L'Orateur sacré, qui devoit en chaire prononcer l'Eloge funebre du Defunct, fut prié de vanter beaucoup ses Voyages, faute d'autres matieres. L'Orateur, par malheur homme trop consciencieux, refusa impoliment de *louanger* sur de simples Recits sans preuves. Il avoit connu parfaitement le Mort; & ne l'avoit jamais soupçonné d'être sorti de sa Patrie. Les Heritiers, par un coup de bonheur, parmi les Papiers du Trepassé, trouverent son *Album Amicorum*. Il étoit scandaleux. C'étoit positivement ce que les jeunes Libertins appellent entre eux un *Sottisier*, un Recueil d'Obscenités en vers & en prose. Pour l'hon-

neur du defunct, on auroit dû brûler ces fales Archives. Comme elles prouverent que leur Collecteur avoit prèsque fait le tour de l'Europe; elles furent produites à la gloire du Voyageur, & citées en chaire, par le Harangueur facré.

On ne rapporte ce Fait, que pour demontrer l'utilité d'un *Album*. Celui, dont je viens de parler, déshonoroit fon Poffeffeur, & ne laiffa pas de contribuër à fa gloire. Au moyen de fon *Album*, & de fon Arbre genéalogique, le Gentilhomme fut traité d'*Ulyffe teutonique,* en fon Oraifon funebre. Le fameux Comte de *Peterborough*, connu dans toutes les Cours de l'Europe, fe vantoit d'être l'homme de l'Univers, qui avoit vû le plus de Poftillons & le plus de Rois. Si ce Comte, en partant de chez lui, s'étoit muni de trois Livres blancs & bien reliés; s'il en eût fait un *Album Regum & Reginarum;* un *Album Amicorum & Amicarum;* un *Album Antecurforum veredariorum;* l'illuftre Famille de cet illuftre Voyageur, pofféderoit, en ces trois Livres, un Tréfor, qui unique en fon efpéce, feroit plus curieux à voir, que tous les Manufcripts d'Oxford & de Cambridge.

Pouvoir fe vanter d'avoir vû toutes les Têtes couronnées de l'Europe, c'eft peu de chofe, à mon avis. J'ai cent foit vû certain Courier de Cabinet, qui fe vantoit du même honneur, fans me rendre jaloux de fa haute fortune.

Prouver, l'*Album* fur table, d'avoir *connu* toutes ces Têtes Royales; c'eft quelque chofe à mon avis. Prouver de plus, qu'on en a reçu des Eloges & des Temoignages d'eftime; montrer des *Specimina* de leurs Ecritures; c'eft à mon avis, le *Non plus ultra* des Voyageurs & des Voyagiftes.

Je prévois que certains Efprits Philofophes, en lifant cecy, haufferont les epaules. Ils diront que des Eloges,

Eloges, très-humblement mendiez, ne decident de rien. Qu'en toutes les Cours, & même en des Cours très Protéstantes, on prodigue de l'Eau benite, qui n'est que de l'Eau toute claire; & qu'à Londres on se seroit moqué du Comte de Peterborough, si, pour tout merite, il n'eut produit que son *Album Regum & Reginarum*, rempli d'Eloges quêtés.

Cette Objection seroit si impertinente, que je ne l'honorerois pas d'une refutation. Voici une Objection, à laquelle je ne sçai que repondre.

Les Grands de la Terre, & sur tout leurs Ministres, ne souffriront point, *dit-on*, que l'on fasse revivre l'ancien usage de présenter des Livres blancs. Un Ministre d'Etat, accablé d'affaires, seroit bien bon d'écrire quelque Sentence & son nom respectable, dans le miserable *Album Amicorum* d'un jeune Inconnu, qui fait le Juif errant.

A celà que répondre? Quand on auroit l'Esprit le plus vif & le plus prompt, seroit-on pour cela toujours en humeur de *mettre quelques propos sententieux & quelque temoignage de bienveillance* dans le livre blanc de chaque Avanturier, qui court le Monde, n'ayant que son livre blanc? Quiconque écrit deux Mots, dans un livre pareil, doit songer à son propre honneur.

Ajoutons à cette difficulté, la consideration que des Gens, d'un certain caractére, ne signent jamais leurs noms, sans un certain Profit.

Je serois un Auteur bien infame, si je conseillois à qui que ce soit de vuider sa bourse, pour remplir son Livre blanc de propos sententieux, & de noms respectés, quoique en secret peu respectables. Un *Album*, qui auroit coûté de l'argent comptant, ne seroit pas d'un grand secours dans les debauches, lorsqu'a-

près

après les santés ordinaires bien bûes, on boiroit à la santé de ceux dont on auroit achetté des propos sententieux & soussignés. Dans la Debauche du vin, on releveroit ce secret, & l'on donneroit bientôt à tous les Diables, les *Mecenas* prétendus, qui, petits Merciers, vendirent des louanges. Pour en douter un instant, il ne faut pas connoitre la Jeunesse allemande.

Comme ceux qui sont aux timons des Affaires, ne liront point des Babioles: je conjure les Ecrivains, qui sont lûs par tout, de prendre à cœur le retablissement de l'*Album Amicorum*. Il sera rétabli sans faute, dès qu'on entreverra l'avantage infini, qui resulteroit de sa résurrection.

Il est connu, avec quelle impudence certains Voyageurs se vantent de leurs bonnes Fortunes, souvent aux depens de l'un & l'autre Séxe. Tel qui n'entra de sa vie dans le Louvre: prétend y avoir reçu l'accueil le plus gracieux de la Cour entière*. Doit-on tolerer de telles Fanfaronnades? Certain Fat osa les pousser plus loin encore. Il osa se glorifier d'avoir fait l'admiration de tous les Savants de Paris. Cent fois il avoit souppé chez *Fontenelle*; il s'étoit promené, aux Thuilleries, avec *Houdard de la Motte*. Il ignoroit que Fontenelle, octogénaire, ne souppoit plus; que la Motte, aveugle ne se promenoit plus aux Thuilleries.

Je demande, si ce Voyageur auroit eu le front de conter aussi grossierement, si l'on eut été en droit de lui demander son *Album*, pour voir ce que l'aveugle Houdard de la Motte y auroit écrit de main propre?

Cette Reflexion m'engage naturellement à présumer, que les Allemands du XV. ou du XVI. Siécle obli-

* Dans le même goût un Gentilhomme se vanta d'avoir été en Angleterre, à la Chasse du Sanglier, avec les Lords Ch * * * & B *.

obligérent leurs Fils, Voyageurs lettrés, à se munir de Livres blancs, pour voir:

Primo: Si leurs Galopins, obeïssants aux Ordres paternels, avoient eu le soin de *visiter les grands Hommes?* (c'est à dire les Savants)

Secundo: Si ces grands Hommes avoient eu la bonté d'examiner le merite interieur de ces Galopins?

Tertio: Comment les grands Hommes s'étoient expliqués par rapport à ces jeunes gens, futurs grands Hommes? . . .

On m'avouëra que ces présomptions au moins pourroient être fondées, & font honneur à l'Allemagne.

Ce simple aveu me suffit, pour prouver ma bonne Thése. Les Péres de famille, par consequent, doivent tous concourrir au rétablissement de l'*Album Amicorum.* Que ce Livre soit ridicule, pourvû qu'il soit salutaire. Un Livre blanc, qui ne coute qu'un Ecu ou deux; qui fait un honneur permanant à quiconque sçait se le procurer; qui console les Parents du Possesseur; qui peut lui devenir utile & honorable après sa mort même: doit être un Mnscrt. précieux, ou je ne me connois plus en Mnscrts. utiles.

Qu'on me compare (j'y consens de grand cœur) au brave Abbé de *Saint Pierre.* Qu'on me reproche, qu'à son exemple, j'exhorte mon Siécle à exécuter des Projets *inexécutables:* La Posterité déclarera, que l'Abbé de St. Pierre étoit un noble Citoyen de l'Europe; & que j'étois un noble Babioliste, dans la basse Région de la Litterature gothique. Pensez, cher Lecteur! si tel est votre bon plaisir, pensez librement que malgré mon ton modeste, la vanité de rétablir un usage aboli, gouverne ici ma plume. J'ai neantmoins lieu de me flatter de l'heureux succès de mon entreprise.

Dés

Dès que l'Europe sera instruite, que les Voyageurs Allemands feront le grand tour, leurs Livres blancs en poche: Les principaux habitants des Capitales & d'autres Villes considérables, s'allarmeront sans doute. Ces habitants, sous peine d'être pris pour des sots, necessités de fournir des Sentences aux Allemands, feront des Provisions de Sentences. Or on n'en fait point, que les Belles-Lettres n'en profitent. Je me promets ainsi de lire un jour, en quelque coin de l'Histoire Litteraire, comme quoi:

„Par la vertu d'une seule Babiole, un Ecrivain „anonyme ressuscita l'*Album Amicorum* en Alle- „magne; & que cette Résurrection heureuse fit re- „vivre l'Amour des Belles-Lettres, presque en tou- „tes les grandes Villes de l'Europe, parmi tous les „gens de façon".

En ma confiance raisonnée, j'ose exhorter les Savants désœuvrés, de passer en revuë les *Chréstomathies*. Les plus maigres & les plus mal tirées, livreront de quoi former des Magazins de Propos sententieux, propres à figurer dans un ALBUM. Ces Magazins ne doivent point être imprimés, (comme tant d'autres, pour les Gentils hommes pour . . &c.) mais proprement, & *correctement*, écrits, & vendus entre quatre yeux, *In usum non eruditorum:* C'est à dire en françois: *A l'Usage des Savants commodes.* Je dois avertir encore, que les Magazins, dont il s'agit, doivent être pourvûs de Propos hébreux, grécs & latins. Le Voyageur, en présentant son *Album*, suivant l'usage, est en droit de choisir la Langue savante, dans laquelle, Cher Lecteur! vous devez vous exprimer. C'est un Inconvenient, qui a mortifié plus d'un galant homme, obligé par son état de posseder les Langues mortes, qu'on appelle savantes, tout comme si les Langues, que nous parlons, étoient des

Lan-

Langues ignorantes, & méprisables en conséquence.

Le docte *Richard Simon*, celébre Prêtre de l'Oratoire, dont il sortit deux fois, non sans cause, sur ses vieux jours s'établit à Paris. Connu de tous les honnêtes gens, pour homme très-versé dans les Langues Orientales: Il eut sans cesse à ses trousses quelque Allemand. De quoi s'agissoit-il? D'écrire dans le Livre blanc du Peregrinateur Germanique, un bel *Apophthégme* en quelque langue orientale!

La docte Epouse du docte *Dacier* * ne passoit point de jour, sans recevoir visite de quelque Seigneur Allemand. De quoi s'agissoit-il? D'écrire danc le Livre blanc du Seigneur-Etranger, seulement un seul Vers sententieux du divin *Homére!*

J'avoue à ma honte, qu'en ce moment, je serois honteusement embarassé, si quelque Etranger suffisant me surprennoit, &, son Livre blanc en main, me demandoit un Apophthégme hebreu ou chaldaïque, sans m'accorder le tems de le deterrer en quelque Bouquin de ressource. Qu'on me permette de rapporter à ce sujet une Anecdote & litteraire & critique, &, sans ma faute, tant soit peu *orduriere*. Que les Dames ne s'en effrayent point. On sçait trop le respect qu'on leur doit. L'ordure en question ne paroitra qu'en Langue savante, & la Traduction (de ma façon) sera decente, & pourtant très-intelligible, c'est à dire propre à être devinée.

Chrêtien Thomasius, Professeur à *Halle* en *Saxe*, Jurisconsulte d'un esprit superieur, & d'un merite infini,

* A l'honneur de cette Savante, fille du cel. *le Fevre*, on a fait ce bon Distique:

Docto nupta viro, docto prognata Parente,
Non minor Anna Patre, non minor Anna Viro.

fini, n'étoit point un *Caritides*. Il possédoit parfaitement l'Anglois, & ne s'en vantoit point, pour cause. Il ne sçavoit pas trop le Grèc, & affectoit de le posseder, pour cause.

Comme nos Ennemis ne s'apperçoivent que bien tard de nos connoissances, & toujours trop tôt d'un manque de sçavoir: on decouvrit d'abord que Chrêtien Thomasius n'étoit point *grand Grèc*. Sur cette decouverte, ses Collegues, *grecs*, ce qu'on peut dire *grècs*, lui jouèrent un tour Allemand-Grèc. Ils engagerent un jeune Seigneur, disciple de Thomasius, de lui présenter, en quittant l'Université, son *Album Amicorum*, avec la très-humble prière, d'honorer cet *Album* d'un *Inscrit* favorable. Thomasius prit soudain la plume, & le jeune Seigneur allemand soudain la liberté de demander quelque sentence grecque ou quelques vers grècs.

Chrêtien Thomasius, devinant de la bétise de son Disciple, la malignité de ses Instigateurs, se tira d'affaire en habile Homme. Au beau milieu de l'*Album*, superbement relié, Thomasius écrivit en Peintre:

Το καλκατον ȣκ ἐςι πικτον.
Ce qui n'est que calqué, n'est point encore peint.

Ce mauvais grec, étant du grec, pour le jeune Seigneur, il fit une profonde reverence*, & partit très satisfait de sa docte visite de congé, pour lui si honorable.

Que cette visite nous prouve encore l'utilité des Livres blancs, dont je plaide ici la Cause. Un fameux Professeur, grace à la jalousie de ses Rivaux, passe dans le Monde savant, pour un Homme qui ne sçait point le

* De memoire je rapporte le Fait. Il a été tiré d'un Livre allemand, écrit en partie dans le goût des *Ana*. J'ai copié scrupuleusement le Grec de Thomasius; je ne l'ai point traduit de même. En recompense, j'ai sû donner, à ma traduction, la Pompe d'un Vers Alexandrin.

le Grec. Arrive un Allemand, qui présente son *Album*, & quête une Sentence grecque: Crac, la voilà inscrite dans l'*Album* de cet Allemand, où le Professeur prouve en grec, qu'il sçait le Grec. Ce n'est pas tout: notre Allemand fait ses voyages, visite tous les Savants, & les oblige à feuilleter l'*Album Amicorum*. Par cette voye ingenieuse, tous les Savants visités apprennent, que le fameux Professeur, Jurisconsulte, sçait le Grec!

Finalement avertissons ceux qui ne sont pas doués d'une heureuse Memoire, qu'on peut parvenir au but de Thomasius, à peu de frais. C'est un secret de litterature, que certes je ne divulguerois point, si je ne sçavois, que déjà il a été trahi par un Faux-Frére. Comme le Traître cependant n'a pas tout dit, disons tout:

Pour primer, en quelque *Album* que ce soit, sans s'abîmer la memoire, il faut se choisir quelque Sentence, en guise de Devise *banale*; & la déclarer hautement pour telle. Pour peu qu'on sçache manier la plume, on accoutume sa main à dessiner cette Devise mechaniquement, soit en Lettres Chaldaïques, Syriaques, Arabesques, Hébraïques, Armeniennes &c. Après quoi, on ne rougit plus à la présentation du Livre blanc. On y griffonne sa Devise, &, en langue maternelle, on la date, on la souscrit.

Un Homme d'esprit, Allemand, si je ne me trompe, de cette façon instruisit toute l'Europe, de l'honneur qu'il avoit de sçavoir l'Arabe. Il écrivoit constamment en Arabe, sur la derniere page de tous les *Album*, la fin du Verset 8. du Chap. X. de l'Evangile de St. Jean: *Tous ceux, qui sont venus avant moi, sont des Larrons & des Voleurs**.

* V. la Charlatanerie des Scavants, p. 138. *in notis.*



ODIEUSES PREVENTIONS, SOUVENT AVANTAGEUSES.

Tant que le Monde ſubſiſtera, des Préjugés & des Préventions y regneront en Rois & en Reines. La République des Lettres, toujours ſans Dictateur, ſans Doge & ſans *Stadhouder*, ſera toujours en état de reſiſter vigoureuſement, aux caprices des Rois & des Reines, qu'on vient de nommer. Il ne s'agira ici, que de certaines odieuſes Préventions, qui, à force d'être injuſtes, deviennent ſouvent avantageuſes à quiconque a le bonheur de prouver la fauſſeté de ces Préventions, au moins par rapport à ſa perſonne.

Les Gens, verſés dans l'Hiſtoire litteraire, n'ignorent point combien toute l'Europe éclairée ſe trouva agréablement ſurpriſe, lorsque *Copernic* publia ſon Syſtême du Monde *. Eſt-il poſſible, s'écrioit-on par tout, qu' un homme né à *Thorn*, un Chanoine de *Warmie*, aye vû notre Monde, & tant d'autres Globes, rouler autour du Soleil *immobile*? Lorsque *Tycho-Brahé* produiſit ſon Syſtême; on s'écria par tout: eſt-il poſſible, qu'un Danois, un Gentilhomme, ſoit meilleur Aſtronome que Copernic! Le petit Peuple de la République des Lettres (qu'on me pardonne cette expreſſion, en faveur de ſa juſteſſe) ne pouvoit revenir de ſon étonnement. Il ne s'embaraſſa point de l'énorme difference des deux Syſtêmes. Il les favoriſa tous les

* Ce Syſtême eſt pourtant tout emprunté des Anciens, que Copernic étudioit ſans ceſſe.

les deux. Les uns furent pour Copernic, uniquement par ce qu'il étoit Chanoine Polonois. Les autres furent pour Tycho-Brahé, par ce qu'il étoit Gentilhomme Danois. La Prévention de l'Europe entière, contre la Nation Polonoise, & contre la Nation Danoise, devint toute avantageuse au Chanoine Polonois, & au Gentilhomme du Dannemarc. La Curiosité de voir ce que des gens, nés en des Païs si obscurs, osoient apprendre à des Nations remplies de lumieres, contraignit les Esprits les plus paresseux à feuilleter les Ouvrages de ces Etrangers hardis. La rareté des faits rend presque toujours ces faits à moitié miraculeux. La chose est si vraye, que de bonnes gens (de la Républiques des lettres) ont bien voulu s'imaginer, que Dieu daigna se servir d'un Polonois *, pour humilier les Astronomes civilisés. Mr. de *Voltaire*, avec beaucoup de justice, appelle Copernic *le Colomb de l'Astronomie.* Quelqu'un a dit que Copernic étoit le *Luther* ou le *Calvin* de l'Astronomie.

Vingt fois j'ai entendu de la bouche même de l'illustre *Leibnitz*, que voyageant en Italie, & fréquentant les Savants de ces Païs, ils lui voulurent du bien, en apprennant qu'il étoit allemand: *Come! Lei è Tedesco, un Sassone!* lui dit un Noble Venitien, lorsqu'après une vive dispute, Leibnitz parla de sa Bibliotheque à *Leipsic*, sa ville natale. Le Savant italien l'ayant pris pour un jeune Voyageur Anglois, parut ravi & tout charmé de la méprise, & lui déclarà son étonnement, de ce qu'un Saxon, *un Sassone*, avoit tant de lumieres!

* D'autres, avec *Juste Lipse & Ziegler*, déclarerent l'ame de *Copernic* éternellement damnée. Le *Ziegler* dont on parle ici, se nommoit *Henricus Anshelmus à Ziegler*. vid. *Theatr. Temp.*

Que la Saxe ne se scandalise point de cette Anecdote. Lorsque Leibnitz, né en 1646. vint en Italie, il n'eut peut-être qu'une vingtaine d'années. Or en 1666. on n'avoit point encore en Italie une haute idée du grand sçavoir des Allemands. Le Père *Bouhours*, né en 1627. mourut à Paris en 1702. sans être parfaitement convaincu, qu'un Allemand pouvoit être Bel-Esprit. La Nation allemande s'est fait connoitre pour une Nation riche en grands Hommes & en tout genre. C'est un fait, qui fait honneur à la Nation, & du tort à bien de Particuliers, sans doute.

Depuis que tous les Peuples sçavent, que l'Allemagne fourmille de Beaux-Genies, de Beaux-Esprits, de Savants, de Gens de lettres, l'Allemand, dans les Païs étrangers, ne s'attire plus l'accueil que Leibnitz s'attiroit en ses voyages. Les anciennes & injustes Préventions, contre les Allemands, étoient avantageuses aux Allemands, qui détrompoient les Etrangers, en prouvant un Merite, auquel on ne s'attendoit guere. La bonne opinion qu'on a maintenant de la Nation entière, est entièrement désavantageuse au Particulier, en faveur duquel on est déjà prevenu. Que n'exige-t-on point de lui? A moins qu'il n'ayé un merite extrêmement rare, on le croit national, on ne lui en tient pas compte. Les Parisiens ne s'empressent plus de voir & de connoître un Allemand homme d'esprit, de sçavoir & de goût, parce que ce n'est plus un Animal rare*.

Ce que je viens de dire de la Nation allemande, se peut dire encore de la Nation Helvetique. Par bonheur pour bien de particuliers, on est resté dans la Prévention

* L'Auteur des *Lettres Parisiennes* fait cependant, cette question: *Un Allemand sçait-il prévoir le dégout qu'il peut inspirer à une Femme à prétentions?* Seconde part. Lettre XI.

vention avantageuse, que les Suisses, braves Républicains, sont géneralement encore assez grossiers, assez tudesques. Chez eux ils n'ont ni Cours, ni Princes, ni Princesses. On s'imagine là dessus, que les treize Cantons sont toujours inaccessibles au sçavoir vivre, à la Civilité, à la Politesse, aux belles Manières.

Que le Ciel, au grand avantage de sa chére Suisse*, conserve ce Préjugé si favorable! Qu'il est heureux pour le Suisse, lorsqu'en sortant de son Canton, il se présente en homme qui sçait vivre, qui, civil & poli même, a de belles manières & de bonnes façons! On ne se lasse point de l'admirer. On se repent de la mauvaise opinion qu'on a eu de lui. On l'en dédommage, en lui supposant plus de merite qu'il n'a, de crainte d'être encore injuste envers lui. J'ose demander après cela, si la Prévention contre la personne du Suisse n'est point avantageuse au Suisse? Un Suisse, en effect grossier & tudesque en profite encore. On lui pardonne sa grossiereté, grace à la prévention odieuse, qui prend un deffaut personnel, pour un deffaut national, & ainsi pardonnable.

Ce que je viens de dire de la Nation Helvetique, se peut dire encore de nos bons Bataves**.

J'ai vû un Seigneur Espagnol, d'un merite non trop rare, faire l'admiration generale d'une Cour très-éclairée. Parce que le Seigneur espagnol n'étoit point grave

D 3 à l'ex-

* Un Suisse, en Allemagne soudoyé, parla beaucoup dans un tems critique, de *secularifer les Evêchés*. Une Dame allemande proposa là-dessus de *princepiser les treize Cantons*. Quelle Nation plus fortunée que la Nation Suisse? demande M. *Helvetius*, *de l'Esprit* Disc. IV. Ch. XIII.

** Aujourd'huy *Rousseau* ne diroit pas:

C'est la politesse d'un Suisse,
En Hollande civilisé.

à l'excès; n'étoit ni hautain ni fier de sa naissance; n'étoit ni superstitieux ni bigot: chaqu'un lui prodiguoit des Eloges. Sans le Préjugé regnant contre toute la Nation Espagnole, le Seigneur en question n'auroit fait que l'admiration de ses Amis & de ses Amies.

L'Italien, connu pour homme intégre, candide, ouvert, ennemi d'intrigues & de cabales, pour peu qu'il soit homme d'esprit, meritera l'approbation génerale, parce qu'il n'a point les deffauts que la Prévention prette aux bons Italiens. Cette Prévention est donc réellement avantageuse à l'Italien, qui se montre exempt des deffauts, qu'on suppose innés aux petites gens de son Païs.

Peut-on ne point se prévenir en faveur d'un jeune Russe, sortant de sa patrie, bien élevé & bien instruit? On se prévient en sa faveur, précisement par ce qu'on est prévenu contre sa Patrie*. Sans cette prévention si avantageuse, le jeune Russe, peut-être, ne seroit pas seulement remarqué.

Nous vient-il quelque Envoyé Turc ou Persan; il suffit qu'il aye le sens commun, pour le combler de louanges. Nous en serions bien avares, si nous sçavions, qu'en Turquie comme en Perse le Bon-Sens n'est pas ce qu'il y a de plus rare. Les François sur tout se rendent ridicules, s'ils s'imaginent encore, que les Turcs ne sçauroient être gens d'esprit & de sentiments. Les François soutiennent que P. *Corneille* représenta les Hommes tels qu'ils devoient être, & que *Racine* les représenta tels qu'ils sont en effect. Voyons donc quelle idée le sage Racine avoit de la Nation

* Sous le portrait du Prince *Menzikoff* on mit ces vers:
Hæc Minski facies, cujus prudentia monstrat,
Magnos posse viros, & clara exempla daturos,
Russorum in patria, gelidoque sub aëre nasci.

Nation Musulmanne. Voyons comment, en son *Bajazet*, il a peint les Turcs & les Turques. Voyons comment Mr. de *Voltaire*, en sa *Zaïre*, a peint les Turcs. On ne me dira point, à ce que j'espére, que ces deux grands Maitres pécherent contre la vraisemblance, & contre les mœurs des Nations, dont ils firent des Portraits. S'ils eussent commis réellement ces fautes, l'Europe entière n'admireroit point les Tragédies mentionnées. Voyons enfin comment M. de Voltaire a sçû peindre, en son *Alzire*, les Américains & les Americaines. Je ne suis point assez insensé, pour en inferer, que tout Américain est un *Zamore*, & toute Américaine une *Alzire*. J'ose seulement avancer, qu'une Nation, qui se plait aux représentations de Bajazet, de Zaïre & d'Alzire, ne doit plus nourrir des préjugés déshonorants, pour le Genre humain.

Qu'on ne me reproche point que je bats ici la Campagne: j'ai mes petites raisons pour cela. Elles sont, selon moi, si fortes, que j'ose mépriser hautement une petite Pièce théâtrale, fort applaudie sur les Théatres françois.

Toujours avec indignation, j'ai lû & j'ai vû représenter *le François à Londres*. Si l'Auteur de la Pièce a voulu divertir, n'importe à quel prix, il faut avouër qu'il n'a point manqué son coup. Mais qu'il nous dise, en quel Cabaret de bierre, il a vû à Londres des Anglois assez nombreux, pour l'authoriser à pretter aux Anglois le caractère de son *Jacques Rostbeef?* Quand l'Auteur auroit peint, d'après nature, quelque Buffle original, l'auteur n'étoit pas pour cela en droit de le mettre au Théatre; & d'insinuër par là subtilement, que l'Angleterre produit autant de *Jacques Rostbeefs*, que la France produit de petits Maitres. Je sçai que selon la licence du Théatre anglois, on n'y épargne point la Nation françoise. J'avouë

que les Farçeurs anglois sont mille fois plus repréhensibles, que l'auteur françois que je reprends ici. Mais comme en France on veut que le Théatre soit une Ecole de mœurs; pourquoi y fomenter des haines nationales? seroit-ce par droit de représailles?

Saint-Evremond, qui n'étoit pas mauvais Peintre en prose, sçavoit donnër des coups de dents aux caractères ridicules & particuliers à une Nation, sans choquer cette Nation, pour tout honnête homme respectacle. *Sir Politick Would-be**, Comédie, *à la manière des Anglois*, sera toujours une Pièce ingenieuse & divertissante, pour tout Lecteur juge compétant de la Pièce, dont voici les Acteurs principaux:

Sir Politick Would-be. Il auroit dû être mieux nommé, son nom trahissant d'abord son caractère, & privant ainsi le Lecteur du plaisir de le deviner. Sir Politick est donc un Politique ridicule, Chevalier *Anglois*.

Mr. *de Riche-Source*, *François* de nation, est un homme d'affaires, fecond en Projets chimeriques, qui l'occupent éternellement.

La Femme de Sir Politick, mal nómmée ainsi que son digne Epoux, est une *Angloise* toujours grave & sottement capable.

Me. de *Riche-Source*, digne Epouse du François, homme d'affaires, est une *Bourgeoise françoise & coquette*, si bien dépeinte, que son Portrait auroit fait honneur à *Moliere* même.

Le

* Le dernier Duc de *Buckingham* & M. d'*Aubigny*, connus par les Oeuvr. de St. *Evremond*, eurent beaucoup de part à la composition de la Pièce. Le Duc de Buckingham avoit fait un long séjour à Venise. La Scéne de la pièce est à Venise.

Le Marquis de Boufignac, *Gafcon* brillant, avec un faux air de la Cour de France. J'ai le front de foutenir, que le Marquis de Boufignac efface tous les Gafcons, jusqu'ici mis fur des Théatres publics, ou dépeints en des Satyres imprimées.

Un Voyageur Allemand. Dans toute la pièce, il n'a point d'autre nom que celui d'Allemand. On a trouvé cela fingulier. J'ai toujours trouvé cela admirable. L'Allemand, „qui voit le *Louvre* l'Eté, quand „le Roi eft à *Fontainebleau;* qui voit *Fontenebleau* „l'Hyver, quand la Cour eft à *Paris;* qui foigneufe-„ment évite la connoiffance des Naturels du Païs, où „il voyage; l'Allemand, qui voit les *François* en *An-„gleterre;* les *Anglois* en *France;* les *Flamands* en „*Italie*, & les *Italiens* à *Bruxelles*, ou ailleurs," ne fait guere connoitre fon nom étranger. Pour le défigner, on l'appelle l'*Allemand.* Le Satirique Saint-Evremond, très-inftruit du fait, n'eut garde d'honorer d'un autre nom le Voyageur, Compilateur exact d'Infcriptions & d'Epitaphes.

Mylord Tancrede, homme d'efprit, fait un beau Perfonnage, très-neceffaire, puisqu'il reconnoit le ridicule des autres.

Une Entremetteufe, qui fait la *Dogeffe*, & fes Demoifelles, qui font les *Femmes des Senateurs de Venife.* Ce font des Perfonnages, indignes de tout Théatre. On peut les fupporter dans une Comédie, écrite *à la manière des Anglois*, pour n'être que luë dans le Cabinet.

Dominico, Venitien miftérieux, faifant l'Efpion; le *Signor Antonio*, Difeur de *Concetti*; le Senateur *Agoftino faux Caton*; le Senateur *Azaro*, beau Difcoureur; le Senateur *Amelino* du même efprit, & le Senateur *Pamfilino*, homme de bon fens; font un

Groupe ſuperbement ſatyrique, aux dépens des Venitiens. Ces ſages Républicains, nullement ennemis de la Satyre *didactique*, (qu'on me pardonne l'épithéte non encore uſitée) ſouffrent volontiers, que *loin de leur Golphe*, on parle d'eux, chaqu'un ſuivant ſes Préventions inſtructives. On prétend que celles d'*Amelot de la Houſſaye*, & de tant d'autres Raiſonneurs, ne furent point infructuëuſes.

Tant il eſt vrai, que des Préventions, injurieuſes mêmes à toute une Nation, tournent ſouvent à l'avantage des Particuliers de cette Nation.

Ne diroit-on point, que les François, ſur cette grande Verité, travaillent à l'envi à fortifier des Préoccupations nullement honorables à la Nation françoiſe? Je pourrois citer un millier de Livres, où des Auteurs françois prouvent, non en Géometres, mais en Ecrivains habiles, comme quoi les François ne ſont que des Papillons, des Bagatelliers, des Babioliſtes, des *Frivolites* &c. &c. A quelle fin ſe dénigrent-ils de la ſorte*? Seroit-ce par l'unique plaiſir de médire? Oſons n'en rien croire. Croyons que la malice, la vanité, la fureur de briller, ne guident point des Plumes ſenſées. Soyons pluſtôt perſuadés, que l'Amour de la Patrie enfante tant de Satyres françoiſes, contre le gros de la Nation. Si quelque Fou ſe plait à lui reprocher des deffauts & des vices, afin de s'en déclarer tacitement exempt, en les reprochant à ſes Compatriotes**: qu'en reſulte-t-il? Les Etrangers ſe confirment

* Hé mon Dieu, nos François, ſi ſouvent redreſſez,
Ne prendront-ils jamais un air de gens ſenſez?
Ai-je dit, & faut-il ſur nos deffauts extrêmes
Qu'en Théatre public nous nous jouyions nous mêmes?
Et confirmions ainſi, par des éclats de fous,
Ce que chez nos voiſins on dit par tout de nous?
Mol. Facheux Act. 1. Sc. 1.

** Qu'il me ſoit permis de faire ici l'Eloge des *Bagatelles Morales* de l'eſtimable Abbé *Coyer*. Il prouve qu'on aime

firment en leurs Préjugés. Dès qu'ils voyent un François, non papillon, non bagatellier, non babioliste, non *frivolite*; ces Etrangers surpris le reçoivent à bras ouverts, & s'en font une Idole.

Les Préventions contre la Nation Angloise, sont si connuës, que j'aurois tort de les rapporter. Ces Préventions sont si avantageuses à tout Mortel Anglois, que sans montrer d'autre mérite que celui de n'avoir point les deffauts, qu'on reproche à sa Nation, l'Anglois Voyageur se rend par tout estimable. On admire peu la Politesse d'un jeune François; on se dit qu'elle lui est naturelle. On s'étonne de la Politesse d'un jeune Anglois; on se dit qu'elle est distinctive & raisonnée. On s'asseure que l'Amour de la Patrie ne l'empêche point de reconnoitre, qu'en d'autres Païs, Dieu daigna aussi créer des Hommes. Voit-on à Paris une Dame Angloise, tant soit peu gracieuse, affable, enjouée: on s'en fait une Déesse.

Quelle ne fut point la surprise génerale de tous les gens de lettres & de Lecture, à l'aspect du charmant Poëme anglois intitulé: *The Rape* of the lock*! Comment est-il possible, disoit-on par tout, que *Pope*, jeune Anglois, malgré tout le serieux de sa froide Nation, aye pû engendrer un Poëme, dans le genre badin? La fine Plaisanterie, la Satyre delicate, un Badinage galant & élégant, brillent tour à tour en ce morceau enjoué: on jureroit, dit-on, que c'est l'Ouvrage d'un jeune Seigneur François, élevé parmi des Dames de sa Cour.

Je

aime sa Patrie, quand on ose lui reprocher publiquement les désordres, où elle se trouve, par la faute de ses Pères.

* Les deux Traducteurs françois de ce Poëme ont crû devoir l'affoiblir, jusques en son titre. Du *Rapt de la Boucle de cheveux* ils ont fait *une Boucle de cheveux enlevée*. La Traductrice Allemande, l'estimable Md. *Gottsched*, a sçû mieux faire.

Je jurerois bien, mais je ne parierois pas, * que le Rapt de la Boucle, malgré tout son mérite, perdroit beaucoup de son prix, aux yeux d'un Connoisseur, auquel on feroit accroire, que Pope étoit de Paris, & possedoit parfaitement la Langue angloise.

Faites accroire à un Juge compétant, que l'*Esprit des Loix* est un Ouvrage, composé par un vieux Seigneur Anglois, loin de la Cour, retiré en sa Province, le Juge compétant ne fera qu'à peine l'éloge du vieux Seigneur Anglois & de son bon Ouvrage. Détrompez là dessus votre Homme. Apprennez lui que l'Esprit des Loix est un Ouvrage composé à Paris, par un Président françois, nommé *Montesquieu*, Auteur du *Temple de Gnide*, & des *lettres Persannes:* Vous verrez alors, avec quelle surprise votre Homme, juge compétant, rencherira sur son premier Eloge. Est-il possible, dira-t-il, qu'un *Président françois* ait écrit, *à Paris même*, un Ouvrage si glorieux pour toutes les Républiques, & si humiliant pour toutes les Monarchies? Votre homme se remettra à la Lecture de *l'Esprit des Loix*, & ne manquera point d'y découvrir de nouvelles Beautés.

Si cette Dissertation ne prouve point encore, ce que j'ai voulu prouver: on n'aura qu'à parler hardiment. J'ai en main de quoi convainere le plus incrédule, que certaines mauvaises Préventions sont avantageuses à certains Hommes, & à certains Livres.

* Plaisanterie satirique, contre les Anglois, grands Parieurs. On lit ce joli trait dans l'*Ecossoise*, Comédie de Mr. *Hume*, Ecclésiastique Ecossois, d'un mérite distingué.



REMAR-

REMARQUES DETACHÉES.

* * *

Honorez le Médecin, à cause de la necessité; car „c'est le Très-Haut qui l'a créé. Toute Médecine vient de Dieu, & elle recevra des présens du Roi. „La science du Médecin l'élevera en honneur, & il sera loué devant les Grands. C'est le Très-Haut qui „a produit de la terre tout ce qui guerit; & l'homme „sage n'en aura point d'éloignement. " Voyez *l'Ecclesiastique* Ch. 36. selon la traduction du P. *Calmet.* Il faut croire, pour l'honneur de *Moliere*, qu'il n'a jamais lû l'Ecclesiastique. Est-il permis de rendre aux Théatres les Médecins, les Apoticaires & toutes les Médecines aussi méprisables que ridicules? La Police devroit séverement punir le mauvais Citoyen, qui tâche d'inspirer au Public une aversion pour les Médecins & pour la Médecine. *Montagne*, en ses Essais, commit cette faute, & favorisa le Suïcide! *Rousseau*, en son *Emile*, commit cette faute, & favorisa le Suïcide, sans y penser.

* * *

Il est singulièrement risible, que dans toutes les Eglises chrêtiennes, on s'obstine religieusement à conserver le *Selah* hébraïque. On le revére avec dévotion, parce qu'on n'a pas l'honneur de le connoitre. De grands Théologiens ont crû, & bien de Théologiens supposent encore, que le Selah est une expéce de *Nota bene*, un avis de bien considerer, de péser mûrement certains Passages des Pseaumes. Preuve de cela, on pro-

prononce le mot, & on le prononce, en haussant la voix, d'un ton emphatique. On ne se donneroit point ce ridicule; on ne trouveroit plus le Selah dans les Pseaumes, si l'on sçavoit ce qu'il signifie. Il signifie ce que notre *Bis*, ce mot latin, signifie, c'est à dire *deux fois*. Les Hébreux se servoient en Musique du *Selah*, comme nous nous servons du *Bis*, pour marquer la repetition d'une Strophe ou d'un vers, qu'il faut chanter deux fois.

*
* *

Il est, ce me semble, remarquable, qu'*Heliodore*, Evêque de *Trica* en *Thessalie*, grand *Propagateur* de Romans, introduisit le premier la coûtume de déposer les Ecclésiastiques, qui auroient commerce avec *leurs* Femmes, depuis leur ordination. *Nicephore*, Historien gréc, rapporte, que dans un Synode, Heliodore fut déposé, non pour quelque Acte conjugal; mais parce qu'il ne voulut ni supprimer ni désavouer l'Histoire des Amours de *Théagéne* & de *Chariclée*, Roman fameux, qui a été traduit dans toutes les bonnes langues, & a fait naitre, Dieu sçait combien de mauvais Romans.

*
* *

„ Je n'ai point souvenance d'avoir entendu, que le „ Diable ait tenté manifestement le moindre hom„ me, en bonne compagnie; mais au desert, il tenta „ J. C." On lit cette reflexion, dans une Lettre du Cardinal d'*Ossat*, l'un des plus grands hommes de son Siècle. Les Religieux*, obligés par un vœu solemnel de

* Un Laquais étant revenu à demi fou de la Trape, la Marq. de Sevigné, manda à sa Fille cet événement. Je crainds, *ajouta-t-elle*, que cette Trape, qui veut surpasser

de vivre toujours en Solitaires, devroient bien armer leurs plumes solitaires contre la refléxion sanglante de ce célebre Cardinal, qui connoissoit si bien les Hommes & l'Eglise, dont il étoit Prince.

*
* *

*Montagne** donne des Régles à observer, en faisant éclater sa colére contre les Domestiques. Sur quoi le célebre *Coste*, en Commentateur intelligent, dit dans une petite Note: „Montagne m'a bien la „mine de lancer ici un petit trait en passant contre sa „femme &c.“ Il paroît effectivement, que *le Philosophe de Gascogne*, en donnant ces Regles, donna un coup de dent à Madame sa très-chére Epouse, fort sujette à criailler. Ne seroit-il point à souhaitter, que quelque Compilateur judicieux prît le soin de former un bon Recueil de Satyres & d'Epigrammes, contre ces Querelleuses & Grondeuses, qui désolent à tout propos leurs malheureux Domestiques, & en changent, comme les Coquettes changent de Galants? Si, pour mes pechés, j'avois à compiler un Recueil pareil, je ne manquerois point de l'enrichir d'une petite Pièce angloise, que le pauvre *Swift* composa, à l'occasion de sa triste surdité. Voici le morceau digne de Swift, dont la digne Epouse étoit bien éloignée d'avoir le deffaut en question.

Deaf, giddy, helpless, left alone,
To all my friends a burthen grown.
No more I hear my Church's bell,
Than if it rang out for my Knell:

At

passer l'humanité, ne devienne les Petites-Maisons. Tome I. Lett. 42.

* Voyez ses Essais L. II. Ch. XXXI. p. 131. T. IV. & quatr. Edit.

At thunder now no more I ſtart
Than at the rumbling of a Cart:
Nay, what's incredible alack!
I hardly hear my Wife's clack.

*
* *

Le Public poſſede déjà une honnête quantité d'Ouvrages, publiés en diverſes langues, ſur l'*Electricité*, qui fait réellement un honneur infini à notre Siècle. Mais, jusques ici, quel eſt l'heureux Ouvrage, au frontiſpice duquel on ne puiſſe mettre, en guiſe d'Epigraphe, les Mots avec lesquels un ancien Naturaliſte finit un Chapitre?

Omnia incerta ratione & in naturæ Majeſtate abdita.

Plin. Hiſt. Nat. L. II. C. XXXVII.

Toutes ces choſes ſont impénetrables à la Raiſon humaine, & cachées dans la Majeſté de la Nature. Cependant ne deſéſperons point de voir bientôt:

ELEMENTS
DE
L'ELECTRICITE,
mis à la portée de tout le monde.

*
* *

Sans être Pédant, on peut commettre aiſément une ſottiſe de Pédant, pour peu qu'on ſoit abſorbé dans quelque Science abſtruſe. Un habile Médecin, homme plein d'eſprit & homme du grand Monde, étoit en correſpondance avec un Prince, à l'occaſion d'une maladie. Le Prince, dans une lettre écrite de main propre,

pre, honora son Médecin d'un *Postscriptum*, dont voici la teneur.

P. S.

Connoissez-vous Algarotti? je vous prie de m'en dire quelque chose.

L'Esculape, enfoncé dans sa meditation, prit l'aimable Comte *Algarotti*, l'Auteur du *Newtonianisme pour les Dames*, pour la *Poudre* d'*Algaroth*, ou le *Mercure de vie*. L'Esculape en consequence, en fit un très-vilain portrait. L'*Algaroth*, dit-il, *est blanc, insipide & pésant, tout propre à faire vomir.* M. le Comte Algarotti est noir, spirituel & leger, tout propre à se faire goûter, chérir & estimer, par tous ceux qui le connoissent.

* * *

Des Gens d'esprit, de sçavoir & de goût, jugent quelquefois d'un grand Homme, en gens sans esprit, sans sçavoir & sans goût. M. le Chevalier de *Ramsay*, preuve de cela, dans une Lettre écrite en 1742. à feu L. *Racine**, a traité *Locke*, ce grand Homme, de *Génie superficiel*, qui a écrit les Elements de la Philosophie, plus-tôt que ses Principes approfondis. M. le Chevalier croyoit Locke *un Socinien decidé*. Qu'a repondu le bon Racine? „*Ce que vous* „*m'écrivez . . . fait voir que l'amour de la verité* „*est plus fort sur vous, que l'amour pour vos com-* „*patriotes, puisque vous ne dissimulez pas leurs* „*erreurs.*" Voilà donc Locke, ce Génie superficiel, un Socinien decidé, qui n'a écrit que les Elements de la Philosophie.

Angli-

* V. Oeuvr. de L. *Racine* T. III. Edit. fix. 1750. p. 200.

Angliviel de la Beaumelle, en ses *Pensées*, declare Pédant *Hugues Grotius*, ce grand Homme! Je n'en parlerois point, si certains Politiques ne reprochoient à Grotius son procedé hollandois, envers le Cardinal de *Richelieu*. Le Ministre Suedois dit-on, à la cour de France, n'auroit pas dû refuser son approbation aux Avortons dramatiques du Cardinal, tout puissant à Paris. On sçait aujourd'huy, que Grotius avoit, de sa Reine Christine, l'ordre précis d'humilier, en toute occasion, l'amour propre du Cardinal. M. J. J. *Rousseau* auroit pû se dispenser de mépriser Grotius; on est tout étonné de trouver ce nom dans *Emile*, & Grotius avili dans le *Contract social*.

*
* *

Souvent on voit des Spectacles, qui sans être ridicules, ne laissent pas de faire rire des gens d'ailleurs les plus graves. Aux représentations d'*Inés de Castro*, Tragédie de *la Motte*, qui ne rit point à la vuë de trois petits Marmots, conduits par leur Gouvernante, qui leur fait faire *serviteur* au Roi, pour obtenir de ce Grand Papa le moyen de cesser d'être des Batards? La Scéne est néantmoins touchante. Les gens les plus serieux ne sçauront s'empêcher de rire, à l'aspect de l'Ombre de *Ninus*, dont M. de *Voltaire*, si sage en sa *Henriade*, a fait son *Fac toton* dans la Tragédie de *Semiramis*. Bien de Scénes néantmoins y doivent être touchantes, pour ceux qui ne nient point absolument l'existence des Spectres, & l'apparition des Ombres des Morts, parmi les Vivants. Disons en tout autant de la Statuë au *Festin de Pierre*, Piéce à la fois touchante & risible, qu'il faut remettre au Théatre, si l'Ombre de Ninus y fait fortune. A la *Haye*, j'ai vû un Spectacle de toute une autre nature, Spectacle extrêmement touchant, & qui néant-
moins

moins fit rire la pluspart des Spectateurs. A la Haye, le Public fut averti, qu'un jeune Théologien, Africain de nation, precheroit un Sermon sur les verités de la Religion Chrêtienne après quoi il s'en retourneroit en sa patrie, dans l'espérance d'y bâptiser Père & Mère, Frères & Sœurs, Parents, Amis &c: Je ne fus pas des derniers, à me pourvoir d'une place à l'Eglise, où ce rare Theologien devoit precher. Il eut, à son honneur, un Auditoire magnifique. Mais cet Auditoire manqua d'éclater de rire, *à la vuë d'un Négre en chaire!* Personne n'ignoroit la couleur de celui qui devoit precher la parole de Dieu. La rareté du fait n'en fit pas moins rire d'abord & les Devots & les Devotes mêmes. Le Négre, nullement surpris de cét accueil riant, fit en Hollandois un Sermon si pathétique, qu'il rendit bientôt attentifs tous les Rieurs, qui oublierent la noirceur du visage en Chaire. Ce ne fut qu'en sortant de l'Eglise, qu'on se remit à rire. On auroit juré, que les rieurs sortoient d'un Spectacle très-divertissant, & très-comique même.

* * *

N'est-ce point* une honte, qu'en France, *Ovide*, tout digne d'avoir des Imitateurs, n'en a que dans *l'Art d'aimer*? Cette Imitation honorable au Beau-Sexe, ne fait pas trop l'éloge du nôtre. Quoi! pour plaire à nos Femelles, est-il besoin d'un Art d'aimer? *Quiconque sçait l'art d'aimer, est indigne du bonheur de plaire.* Voilà sans vanité, une maxime digne du Duc de la *Rochefoucault* & de la Dame *Sablière*. Si le Poëte Romain a bien voulu mettre en vers l'Art de seduire les Filles & les Femmes, (car enfin c'est là son art d'aimer) cet art me paroit incompatible avec l'art

* Les Journalistes asseurent, qu'enfin à Paris on va imprimer des *Heroïdes*, à l'imitation du Poëte Romain.

l'art d'être parfaitement honnête homme. Il est des Païs, où l'on pardonne à la Femme de farder son visage, dans la vuë de plaire. Il n'est point de Climat, où l'on ne doive detester tout Etre, qui dans la même vuë, se farde le Cœur. En fait d'Amour & d'Amitié, il faut penser comme le brave Orosmane:

L'art le plus innocent tient de la perfidie.
Zayre, Act. IV. Sc. II.

*
* *

„Les descendans des hommes de Loi ne sont point „encore reçus dans les Chapitres de l'Allemagne. „C'est un reste de l'ancienne barbarie, d'attacher de „l'avilissement à la plus belle fonction de l'humanité; „celle de rendre la justice." Ce Passage surprenant se trouve dans les *Essais sur l'Histoire Generale, Ch.* 72. Ouvrage de M. de *Voltaire.* J'en suis faché, pour l'amour de cet aimable Auteur, qui a fait plus d'un Voyage en Allemagne, & d'assez longs séjours en des Cours allemandes. Ces Voyages & ces séjours m'obligent de croire, que M. de V. n'a écrit qu'à la hâte le passage qu'on vient de voir. Ce n'est certes point en Allemagne, qu'on attache de l'avilissement à la belle fonction de rendre la Justice. Tout Gentilhomme allemand, dès qu'il se voue à l'étude, étudie le Droit civil, le Droit public, le Droit canon, & tout ce qu'il faut étudier, pour pouvoir rendre Justice, en habile Jurisconsulte.

Avec vingt mille Ecus & quatre mots Latins,
Un Sot s'assied, en France, au milieu des Dandins.*

Il

* Cela est si vrai, qu'en 1660. *Guy Patin* écrivit à un Ami: Hier fut venduë une charge de Conseiller de la Cour

Il n'en eſt pas de même, dans le St. Empire Romain, où les Loix & les Conſtitutions ne dependent point du BON PLAISIR d'une ſeule Tête. J'oſe demander, par quel *reſte d'ancienne barbarie*, *les Enfants des Perrins Dandins*, en France, ne ſont point encore reçus dans les Chapitres & dans les Ordres, qui exigent des Preuves de Nobleſſe? Que les Hommes de Loi, n'importe de quelle naiſſance, ſoient tous annoblis, par la noble fonction de rendre la juſtice; rien de plus juſte. Mais que leurs Enfants ne prétendent pas d'entrer dans tous les Chapitres, parce que leurs Pères ont été, ou ſont encore Hommes de Loi. C'eſt peut-être un malheur pour l'Europe, que la Nobleſſe y eſt héreditaire encore, *par un reſte d'ancienne barbarie*. Pour le bonheur de l'Europe & de ſon Commerce, il ſeroit à ſouhaitter, que dans tous les Couvents *, de toute eſpéce, on ne reçût que des gens en état de prouver, parchemins ſur table, leurs trente & deux Quartiers; & que la Nobleſſe ne s'aviſât plus d'attacher de l'aviliſſement aux belles fonctions des gros Negociants, qui font rouler, en Citoyens, ſoutiens de l'Etat, les richeſſes des deux mondes.

*
* *

Les Etourdis ſont prèsque par tout autant haïs, que réellement ils meritent de l'être **. Il ſeroit fâcheux pourtant, qu'on parvînt à les bannir de la République des Belles-Lettres. Ils y frappent ſouvent des

Cour 75 mille Ecus. C'eſt un Avocat, fils d'un Procureur de la Cour, qui en eſt l'achetteur; il faut avoir bien volé, pour avoir tant d'argent à mettre en fumée. Lettr. T. I. Lettr. CCXXIV.

* En 1759. la ville de Rome contenoit 3847 Moines, 1910 Religieuſes, & 2827 Prêtres ſeculiers.

** *Zenon* diſoit d'un Etourdi, que ſon Père l'avoit fait étant yvre.

Coups salutaires, qu'un Litterateur prudent sçait finement employer, sans s'en rendre responsable. Ce n'est pas tout: dans les conversations mêmes, l'usage permet de citer la pensée hardie d'un Ecrivain caustique, pourvû qu'on n'affecte point d'être de son sentiment. On peut faire semblant, au contraire, de condamner hautement la pensée citée, sans la priver de son venin malicieux. Pour prouver la chose par des faits, je ne suis plus assez étourdi. Il m'est permis cependant d'apprendre à mes Lecteurs, que le Livret intitulé: *Mes Pensées*, par exemple, est un de ces Pamphlets, dont on peut employer nombre de Pensées hardies, & les faire valoir à propos, sans les honorer de son approbation declarée. Je n'ai donc pas tort de souhaiter, que notre République si opprimée, aye de tems en tems quelques Ecrivains étourdis, gens propres à declarer tout net, qu' „en bien des païs les grands sont „plus petits que ne l'est le peuple de quelques païs, „même à considerer les choses avec les yeux du préjugé.“ Sans scrupule, je cite avec plaisir cette Pensée *beaumellienne*. Mais quand je serois Avoyer de *Berne*, ou Doge de Venise, je ne citerois point la Pensée . . . la Pensée CCCLXII. de l'Edit. sixième MDCCLII. faite à Londres, chez *Nourse*, à ce qu'on prétend.

* * *

Pour n'être jamais seul, evitez Compagnie,
Bûvez un coup de vin & songez à Silvie.

Mais ceux qui font l'éloge de la Solitude, oublient ordinairement de faire une remarque, qu'ils devroient faire par charité,

Le Monde a ses degoûts, la Rètraite a les siens.

Dans

Dans la solitude, on se trouve privé du moyen de reparer la perte des Amis, que la Mort nous enleve. C'est une verité bien triste, & qu'on ne doit point cacher à ceux qu'on exhorte d'abandonner le Monde, & de s'enterrer tout vivant, & de bonne heure. Ce n'est pas tout; on devroit encore avertir, que, pour certains Esprits, la solitude est extrêmement dangereuse. Il faut y porter un cœur bien vertuëux, sans quoi, en dépit du Proverbe, il vaut mieux d'être mal accompagné dans le grand Monde, que d'être seul dans une profonde Retraite. On conjure là-dessus, & en conscience, le Lecteur incredule de consulter le sage Abbé *Trublet*. Il faut lire, sur cet Article, le Tome III. de ses *Essais sur divers Sujets de Litterature & de Morale*. *Crates*, voyant un jeune homme se promener en solitaire, lui demanda ce qu'il faisoit là tout seul? Je parle avec moi-même, *répondit le jouvenceau*. Prends garde, *repartit Crates*, qu'en parlant à toi-même, tu ne parles à un mechant homme. *Senec. Ep.* X.

*
* *

L'Ecrivain, qui a debuté par malheur, à donner au Public des Satyres, & s'avise ensuite de lui offrir des ouvrages de pure Morale: peut faire fortune en l'autre monde; il ne fera point fortune en ce monde cy, quoique ce soit, à ce qu'on prétend, le meilleur de tous les mondes imaginables. Rien de plus injuste, & rien de plus naturel.

L'Ecrivain, qui a debuté par bonheur, à donner au Public des Ouvrages de pure Morale, & s'avise ensuite de lui offrir des Satyres: peut manquer sa fortune en l'autre monde; il fera fortune dans le monde litteraire, quoique ce soit, à ce qu'on prétend, le meil-

meilleur de tous les mondes litteraires. Rien de plus injuste, & rien de plus naturel.

*
* *

Lorsqu'un Esprit, fin & delicat, s'érige en Connoisseur de Pensées ingénieuses, & prétend que le Public doit admirer une Pensée nullement admirable: il est permis de donner un petit coup sur les doigts de ce Connoisseur. Donnons ce petit coup sur le petit doigt de la main droite du P. *Bouhours* d'ingénieuse memoire. Ce bon Père, decoré du Sobriquet d'*Empéseur des Muses*, parmi ses *Pensées ingenieuses*, fourra, on ne sçait comment, la fade pensée du docte *Ménage*, sur le Suïcide de la chaste *Lucrece*. Ménage prétend qu'une femme si chaste & si delicate sur l'honneur, devoit mourir de chagrin sans chercher nul autre secours *. Le P. Bouhours, qui étoit Jesuite, & par consequent ne connoissoit pas trop les Femmes, trouva cette pensée toute merveilleuse, à l'honneur éternel de son compatriote. Voyons d'abord, si la pensée, si vantée, meritoit tant de l'être. Elle est touchante, elle est frappante, dans *la Pharsale de Lucain* **. Mais Menage auroit-il dû voler si mésquinement Lucain, pour dire quelque chose de *nouveau*, contre l'antique Lucréce? Si la digne Romaine s'étoit fiée uniquement à son chagrin; elle n'en seroit morte peut-être, qu'au bout de six mois, qu'au bout de l'année, s'il est vrai que les femmes peuvent mourir de chagrin, & d'un chagrin pareil à celui de Lucréce. Elle connut les Romains. Elle se poignarda; & sur son coup de poignard, Rome chassa d'abord ses Rois, & devint République. Que devient maintenant la fine pensée

* *Fœmina, tam teneri consummatique pudoris,*
Debuerat solo victa dolore mori. — *Menag.*

** *Turpe mori post te solo non posse dolore!* — *Lucan.*

penſée de Ménage? Je ſuis pourtant bien eloigné de croire, qu'il vola en effect & ſi mal Lucain, lorſqu'il trouva à propos de s'égayer aux depens de Lucréce. Les gens de Lettres, & les gens de lecture ſçavent, que la *Reminiſcence* peut jouer de mauvais tours, aux plus heureux Génies. En veut-on voir un exemple étonnant, prèsque incroyable, & qui doit imprimer du reſpect à tous ces Cenſeurs téméraires, qui, ſur la moindre conformité, declarent Plagiaires impudents, des Eſprits qu'on appelle *Eſprits Créateurs* (c'eſt à dire Originaux) en France? Toujours voici un fait, précedé cependant par une ſuppoſition vraiſemblablement fondée.

Il eſt permis de ſuppoſer, que l'illuſtre Mr. de *Voltaire*, en travaillant à ſon immortelle *Henriade*, ne negligeoit point de lire avec attention tout ce qui s'étoit imprimé, & en Vers & en Proſe, par rapport à l'Hiſtoire de Henri IV.

Si cette ſuppoſition ſi naturelle eſt recevable en quelque Parlement, ou non; c'eſt de quoi je ne m'embarraſſe point ici. Pour prouver, ce que je voudrois prouver: ſuppoſons tout au contraire, que M. d. V. n'a jamais lû de ſa vie: *Henry le Grand, au Roi, Poëme.* Ce Poëme* de l'Abbé *Caſſagnes*, dans lequel il introduit Henry IV. donnant des inſtructions à Louis XIV. acquit à l'auteur les bonnes graces de *Colbert.* D'abord Caſſagne fait dire à Henri IV.

* Caſſagnes publia ce Poëme en 1661. à Paris. En 1664. à Amſterdam, le Libraire *Daniel Elzevier* donna une nouvelle Edition de l'Hiſtoire du Roi Henry le grand, par l'Archev. *Harduin de Perefixe.* A cette hiſtoire, le Libraire annéxa le Poëme de Caſſagne.

Lorsqu'après cent combats je possedday la France,
Et par droit de conqueste, & par droit de naissance.

M. de Voltaire commence sa superbe Henriade, par dire:

Je chante ce Héros, qui régna sur la France,
Et par droit de conquête, & par droit de naissance.

On m'avouera que le fait est des plus singuliers. Si la Reminiscence n'y a aucune part, ainsi que je le suppose: quel hazard étonnant, que le second vers de la Henriade, mot à mot, est un vers de l'Abbé Cassagne! Le plus impudent des ennemis de M. de V. ne l'accusera point d'avoir furtivement emprunté un vers si remarquable. Il est vrai, que selon le proverbe, les Beaux-Esprits se rencontrent, & que les deux Poëtes naturellement devoient se rencontrer, puis qu'en effect leur Héros régna par droit de conquête & par droit de naissance: Cela n'empêche point, que l'identité de ces deux vers, le choix égal de tous leurs mots, & le même arrangement de ces mots, ne soient extrêmement rares & dignes de remarque.

*
* *

La Nation la plus *débonnaire*, la *plus* douce, la plus humaine, la plus compatissante, & la plus sensible aux malheurs d'autrui; c'est précisement la Nation la plus sevére, la plus dure, la plus inhumaine, la plus cruëlle, & la plus barbare, envers ses Malfaiteurs, conformément à des Loix, dont la Reformation depend uniquement du *Bon Plaisir* d'une Majesté Très-Chrêtienne!

Il

Il Ciel, ſe taccio, il Re, ſe parlo, offendo.

Metaſtas: Demofoonte.
Atto I. *Sc.* II.

* * *

La Nation la plus auſtère, la plus ſevere, la plus infléxible, la plus inéxorable & la moins indulgente pour les malheurs d'autrui: c'eſt préciſement la Nation la plus *débonnaire*, la plus douce, la plus humaine, la plus compatiſſante & la plus indulgente, envers les Malfaiteurs; conformément à des Loix, dont la Reformation ne depend point uniquement de la juſtice d'un Monarque, Defenſeur de la Foi.

Tutto ſpiegar non oſo,
Tutto non ſo tacer.

Metaſtas: Semiramide.
Atto I. *Sc.* VI.



SUR

SUR
LA LITTERATURE.

La belle Litterature entre aujourd'huy, pour quelque chofe, dans la bonne Education des Enfans d'un certain calibre. Cette verité, fi généralement reconnuë, ne manque point de frapper déjà certains Pères de famille, qui mal élevés, ne commettent point la faute de leurs Parents. On fait en nos jours, une affez fotte figure, prèsque en toutes les focietés, lorsqu'on fe trouve reduit à garder le filence, au moment qu'il s'agit de Belles-Lettres. On difpenfe le galant Homme d'être favant, docte, érudit. En revenche on exige de lui certaines connoiffances, fans lesquelles il jouë un perfonnage muët, dans la bonne converfation. On la compare au jeu de paume, dont tout le plaifir confifte à fe renvoyer la bale, chaqu'un d'un coté different. Parcourrez l'Europe aujourd'huy: en toutes fes Capitales, en toutes fes grandes villes, vous verrez que les Habitants reffemblent aux anciens Athéniens. Les Difcours ordinairement ne roulent que fur les Nouvelles, ou fur les Livres qui ont la vogue *. Ignore-t-on ce qui fe paffe dans le monde politique, ou dans le monde litteraire: n'eft-on point en état de *tenir bien fon coin en ce jeu de paume:* on fe rend odieux & à charge, comme un être inutile, ufurpant une place, dont on eft abfolument indigne. Plus

* Ceux qui fe plaifent aux Livres italiens, écrits dans le goût du Siècle paffé, trouveront de quoi s'amufer, dans l'ouvrage intitulé: *Il Chiaro fcuro di Pittura morale, abbozzato dà Antonio Lupis. Venet.* 1679. En ce livret, déjà très-oublié, l'Auteur n'offre à fon Lecteur que des Babioles Italiennes. J'y ai lû, non fans plaifir, l'*Infelicita del non fapere*, & l'*Eccellenza del Letterato.*

Plus on eſt grand, plus on eſt reſpectable; & plus on devient choquant par ſon ignorance. La choſe eſt toute ſimple & naturelle, puisqu'on gate la converſation, en forçant la Compagnie de changer de propos, de diſcours & de matières favorites.

Graçes aux inventions de l'Imprimerie & des Poſtes, quiconque ſçait lire, ſçait aujourd'huy ſe mettre en état de figurer en nos Cercles & à nos bonnes Tables. Moyennant une legere rétribution, des Gazettiers de toute eſpéce nous fourniſſent les moyens de paroitre Politiques & Litterateurs. Je fus étrangement ſurpris, lorsqu'en Nord-Hollande, pour la premiere fois, j'entendis des Manants, non exceſſivement riches, commenter politiquement les Gazettes d'*Amſterdam* & de *Harlem*. Avec la même facilité, les Lecteurs des Gazettes ſavantes, des Journaux, des Bibliotheques &c. deviendroient gens propres au moins à hanter les Compagnies, où l'on parle de Belles-Lettres, où il faut connoitre grand nombre de morts, pour pouvoir plaire à nombre de vivants.

Que les Athéniens ſe ſeroient eſtimés heureux, s'ils euſſent eu, pour s'inſtruire, les moyens avantageux, dont le tems nous a pourvus! Nous avons un nombre prodigieux de Dictionnaires, Ouvrages d'un ſi grand ſécours, qu'en notre Siècle l'ignorance devroit être ignominieuſe, parmi les gens d'une certaine façon.

„Prèsque toutes les Sciences ſont aujourdhuy en „Dictionnaires; & pour être Savant, il ſuffit de con„noître l'ordre des lettres de l'Alphabet. On a beau „plaiſanter ſur cette invention moderne, il faut con„venir, qu'elle facilite les connoiſſances, qu'elle fixe „promptement les doutes, qu'elle favoriſe le progrès „des Sciences, qu'elle les met à la portée de tout le „monde, & leur épargne bien de recherches pe-

„nibles

„nibles*.“ En effect, nous sommes déjà si riches, que, suivant la remarque de bien de gens d'esprit, il nous conviendroit d'avoir *un Dictionnaire de Dictionnaires***. Que le juste Ciel bénisse & recompense le Sage, qui le premier s'avisa de nous fournir des Dictionnaires *portatifs!* Ils sont d'une utilité & d'une commodité admirable, pour les Vieillards & pour les gens infirmes, las de manier les gros Volumes in folio. Ces Colosses font encore peur aux Enfants, & ne semblent être compilés, que pour enrichir les Libraires. Malgré la multitude de ces Ouvrages de secours, il seroit à souhaitter, qu'au deffaut des Academies, une Societé de gens de Lettres voulût bien pourvoir le Public d'un bon *Dictionnaire de Litterature*. Les Negociants ont en françois celui de *Savary*, & en Anglois celui de *Postlethwayt*. Les Militaires ont le *Dict. milit. de Mr. de la Chenaye*. Les Comédiens, & les Amateurs du Théatre françois, ont les *Tablettes Dramatiques*. C'est une espèce de Dictionnaire, où sur une même ligne, & par ordre alphabetique, on trouve le titre d'une Pièce de Théatre, le nom de l'Auteur, le jour de la premiere représentation, le nombre des représentations & l'année de l'impression, avec l'Histoire *** des Auteurs

* Dit l'Abbé *Désfontaines*. V. le Tome VI. de ses *Observations* p. 341. ou l'*Esprit* de cet Abbé T. I. p. 377. Londres, c'est à dire, Paris 1757.

** Ne nous faudroit-il point aussi un Dictionnaire de Batailles?

*** On a vû une *Histoire du Théatre françois, depuis son origine jusqu'à présent, avec la vie des plus célebres Poëtes dramatiques, des Extraits exacts, & un Catalogue raisonné de leurs Pièces accompagnés de Notes hist. & critiq.* Amst. 1735. in 8. Mais il s'en faut bien, que l'ouvrage acquitte les promesses du titre. Sur quoi on vit: *Recherches sur les Théatres de France depuis l'année 1161. jusques à présent* par M. de *Beauchamps*, à Paris III. Vol. 1735. in 8. *Tantæ molis erat &c.*

teurs & des Acteurs. C'eſt Mr. le Chevalier de *Mouhi*, auquel on eſt redevable de ces Tablettes dramatiques.

Peut-on raiſonnablement enviſager ces Tablettes, ſans ſe demander: pourquoi l'Academie françoiſe ne fait point, au moins pour ſa République des Lettres, ce que le Chevalier de Mouhi a fait pour le Théatre françois? Les Encyclopediſtes diront ſans doute, qu'ils ſe chargent de fournir un Tréſor ſi deſirable. Je les crois tout propres & très portés à s'acquitter dignement d'une tâche ſi noble & ſi belle. Mais je ne crois pas notre Jeuneſſe toute propre, & très portée à s'acquerir le terrible Dictionnaire Encyclopedique. Le Proverbe trivial: *qui trop embraſſe, mal étreint,* ſera toujours nuiſible à la fortune de cet ouvrage immenſe. Quand cela ne ſeroit point, les ſimples Amateurs des Lettres, & les jeunes Demoiſelles n'achetteront point tant de Volumes effrayants, pour y pecher des connoiſſances litteraires. C'eſt un Dictionnaire portatif de pure Litterature, que je deſire de voir, en faveur de la Jeuneſſe de l'un & l'autre ſexe. Un Ouvrage de cette nature, & judicieuſement formé, *faciliteroit* effectivement *les connoiſſances, fixeroit promptement les doutes, favoriſeroit le progrès des ſciences, les mettroit à la portée de tout le monde, & épargneroit bien de recherches penibles,* mêmes à des Savants du premier ordre.

Le Nombre de nos Livres, & ſurtout des Livres, que les Auteurs anonimes & pſeudonimes font naitre, devient de jour en jour ſi prodigieux, que le Public ſans contredit a grand beſoin d'être bientôt regalé du Livre que je lui ſouhaitte. Il ne conteroit, à une Societé bien choiſie, que le ſoin de l'arrangement. La fatigue ne tomberoit, prèsque, que ſur des Ecrivains copiſtes, qui s'inſtruiroient & s'amuſeroient, en travaillant utilement pour le Public. Tout jeune hom-

homme devroit s'estimer heureux d'être employé de la sorte. En apprennant, sous un bon Guide, l'*Art d'extraire*, n'est-il pas payé richement de sa peine? Les Histoires des Savants & de leurs Ouvrages; les Journaux litteraires, les Memoires, les Bibliotheques, la République des Lettres, les Dictionnaires &c. offrent suffisamment de quoi bâtir le Temple, que je souhaitte de voir érigé. Que ne doit point l'Histoire litteraire au célebre *Montfaucon*, de la Congreg. de St. Maur? Que ne doit-elle point au célebre Père *Niceron?* Auteur des Memoires, pour servir à l'Histoire des Hommes illustres, dans la République des Lettres, avec un Catalogue raisonné de leurs Ouvrages, 42 Vol. in 12. Ce Religieux mourut à Paris en 1738. agé seulement de 53. ans.

Je conviens, que le P. Niceron n'a point été infaillible, n'ayant été que simple religieux.

Mais infailliblement il devroit enfin inspirer à l'Academie françoise le noble Projet de pourvoir la France d'un Dictionnaire de Litterature. Malgré les horreurs de nos guerres civiles, les Academies devroient, dans une union parfaite, devenir des *Provinces unies*, & former réellement une *République*, absolument sans Dictateur. Le travail, que je propose, est heureusement, je le repete, tout préparé, & déjà dans un si grand ordre, que rien ne lui manque, pour être achevé, dans une seule couple d'années pacifiques. L'Europe possedant une fois ce trésor litteraire, ce trésor s'augmenteroit annuëllement, sans le secours d'aucun puissant Génie.

Benisse encore le juste Ciel le Mortel inventif, qui le premier conçut l'heureux projet de fournir au monde savant des *Annales typographiques**, ou *Notice des*

* On imprime actuellement, Jul. 1763. à Paris un ouvrage,

des Connoiſſances humaines! Ces Annales (dont le premier Tome parut à Paris chez *Vincent* Janv. 1760. in 8.) préſentent une Notice de tous les Ouvrages qui paroiſſent dans l'Europe, en quelque langue qu'ils ſoient compoſés. Pourroit-on deſirer quelque moyen plus avantageux, plus propre à continuër un Dictionnaire de Litterature? La Societé des Gens de Lettres, qui à Paris, & non ſans bien de faux-frais, procurent au Public les Annales dont je parle, prouve inconteſtablement par ſon zéle, l'utilité du Dictionnaire que je demande. Je le demande, non tant pour la commodité des gens d'étude, que pour la néceſſité des gens du beau monde. J'ai déjà remarqué, comment on s'y rend ridicule, quand on s'y fourre ſans un certain ſçavoir. Confirmons le fait, en rapportant quelques petits Contes. Souvent ils font plus d'impreſſion, que les Exhortations les plus pathétiques.

Lorsqu'en 1741. les Gazettes annonçerent la mort du Cardinal de *Polignac*, on fit l'éloge de cet illuſtre Octogénaire, à la table d'un Souverain. Un Seigneur Eccleſiaſtique, pour ſon malheur à cette table, en conſcience ſe crût obligé de flétrir la memoire du Cardinal loué. „Je l'abhorre, *s'écria le Seigneur Ec-„cleſiaſtique*, je ſçai de bonne part, que Polignac a „fait un Poëme latin, intitulé: *Anti-Lucrece.*"

Le Seigneur Eccleſiaſtique, n'ayant pas l'honneur de connoitre *Lucrece*, le Chantre d'*Epicure*, s'imaginoit que le C. de Polignac avoit fait un Poëme latin, Satyre lubrique contre les Femmes chaſtes*.

Un

ge, ſous le titre de *Gazette Litteraire de l'Europe*, dont le *Proſpectus* me promet le plaiſir de voir mon attente accomplie. En Hollande on ne manquera point de rendre cet Ouvrage plus important.

* *Anti-Lucretia.*

Un Seigneur, retourné de Paris à la Cour de son Prince, parla beaucoup du Théatre Parisien. Interrogé, au soupé de ce Prince, si sur le Théatre. *Alzire* & *Zaïre* faisoient toujours la même fortune? „La même, *repondit le Voyageur*, elles ont toujours à leurs trousses de jeunes Anglois, qu'elles plument à merveilles.“

Dans une Compagnie, où des Dames parloient beaucoup de *Vadius* & de *Trissotin*, un Prince, très-bon Prince, confessa d'avoir ouï parler de ces deux Auteurs; mais sans avoir jamais lû aucun de leurs Ouvrages.

Un Seigneur Allemand soutenoit de bonne foi, que le Docteur *Mathanasius* avoit été à *Leide*, Professeur en Médecine, & en son tems très-célebre.

Aubert le Mire, Doyen de l'Eglise d'Anvers, & Auteur d'une Bibliothéque Ecclesiastique, prit le *Pastor fido de Guarini*, pour un Livre de pieté, croyant que c'étoit un Traité des Devoirs d'un Pasteur à son Trouppeau fidele.

On parla du Lord *Rochester*, & de sa Satyre sur l'Homme, & de son Eloge du *Rien*, en présence d'une Excellence, fraichement sortie de Londres. L'Excellence loua la pieté du Lord, digne Evêque.

La même Excellence donnoit de grands Eloges au brave Capitaine *Lemuel Gulliver*, connu dans toute la Grande Bretagne, pour un des meilleurs Officiers marins, & qui avoit fait le tour du monde.

Rapportons ici un fait, tout digne d'être rapporté, pour effrayer tous ceux, qui osent encore se moquer de la connoissance des Livres. Un homme d'esprit & de condition, possédant parfaitement quatre Langues vivantes & l'Histoire ancienne & l'Histoire moderne, con-

connut prèsque toutes les Cours, & son Siècle & tous ses Intrigues. Il n'étoit étranger que dans l'Histoire litteraire. Il s'avisa, pour ses pechés, de lire des livres italiens, & entre autres *l'Histoire du Concile de Trente, par Fra-Paolo Sarpi.* Ce livre frappa tellement son Lecteur, qu'il se mit soudain à le traduire en françois, *pour mieux le faire connoitre.* Il se gata les yeux, à force de traduire jour & nuit. La traduction étoit prèsque achevée, lorsque très à propos le Traducteur reçut chez lui un Ami de cœur, auquel il fit confidence de son travail. L'Ami de cœur tomba des nuës, à l'aspect des cahiers, qu'on lui offrit, pour être revus, corrigés & peut-être admirés encore.

L'Ami, Allemand rond & sincere, refusa de lire ces Cahiers. Il soutint fermement, que le Fra-Paoli étoit déjà si bien traduit, par *Amelot de la Houssaye,* & surtout par le Père *le Courayer*, qu'il faudroit radotter, pour donner une nouvelle traduction de l'histoire du Concile de Trente. A son tour, le nouveau Traducteur tomba des nuës, en apprennant une Nouvelle si foudroyante. Il trouva pourtant à propos de la revoquer en doute. Sur quoi on depecha un domestique vers un Libraire, qui sur le champ tira de son Magazin la traduction d'Amelot, & de la Boutique la traduction du P. le Courayer.

A *Milan* un Etranger, homme d'esprit & de sçavoir, se rendit ridicule, parce qu'il confondoit éternellement le *Tasse* avec le *Tassoni*, & le *Tassoni* avec le *Tasse.* Les Milanois sont cependant des gens d'une grande Politesse.

A *Paris* épargneroit-on un Etranger, qui confondroit éternellement les deux *Corneilles?* Cela arrive quelquefois; & je ne doute point, qu'avec le tems on ne confonde les deux *Racines*, Père & Fils.

Un jeune Richard, ayant fait ses Etudes à *Utrecht*, se disposa à quitter cette Academie, pour voir l'Allemagne, l'Italie, la Suisse & la France. Le jeune Savant prit congé de ses Compagnons d'Etudes, & surtout de deux Barons Allemands, auxquels il demanda des Lettres de recommandation, *pour Cologne*. Les Barons, gens officieux, lui donnerent des Lettres de recommandation, & de credit même, *en cas de besoin*. Ces Lettres, addressées à *Monsieur Monsieur Pierre Marteau, Libraire célebre à Cologne*, furent portées à Cologne, non sans une grande satisfaction de leur Porteur.

Que les Belles * ne se croyent point dispensées d'avoir quelque teinture des Belles-Lettres. Nos Belles, qui ne lavent point leur linge, comme autrefois les Princesses lavoient tous leurs vetements; nos Belles, qui sont aujourd'huy les Antipodes des antiques *Sabines*, cessent bientôt de nous plaire, lorsqu'à la brillante figure, elles n'ajoutent point l'Esprit de conversation. En depit de tous les *Molieres*, & de tous les *Despréaux*, les Femmes Savantes sont aujourd'huy pour nous des Femmes adorables, pourvû qu'elles n'affectent point d'être savantes. Quel homme de goût peut honorer de sa veneration une Femelle **, qui *Reine* par la prestance de son Corps, devient *Servante*, par la petitesse de son Esprit? *A Soubrette, Valet de Chambre*, dit un Seigneur ruiné, qu'on voulut engager à épouser une riche Héritiere, qui n'avoit pas la moindre lecture.

Egayons

* Que les Belles lisent, avec attention, la belle Epitre en prose de M. de *Voltaire*, à Madame sa Marq. *du Chastelet*, dans laquelle l'Auteur lui dedie sa belle *Alzire*.

** Rien n'est plus triste que la suite de la vie des Femmes, qui n'ont sçu qu'être belles, *dit la Marq. de Lambert, Lettr. sur la veritable Education* p. 120.

Egayons la Babiole, par l'Hiftoire d'une autre Belle de qualité. Orpheline auffi aimable que peu riche, & vertueufement élevée, elle eut beaucoup d'efprit, mais un efprit nullement orné, faute d'une Education convenable. Par bonheur, une Tante, Femme du monde, s'apperçut de ce deffaut, & prit la Nièce auprès d'elle. Elle l'engagea infenfiblement, & pour fe défennuyer, à lire tout haut les meilleures Comédies, &, peu à peu, certaines Tragédies de *Racine*. La Tante ne manqua point de commenter les Scenes intéreffantes, & d'interroger, fur les fituations, fa chère Ecolière. Cet amufement, fi frivole en apparence, porta l'efprit de la Nièce à l'amour de la Lecture. La Nièce y prit du goût, fous la direction de la Tante, & bientôt tant d'appetit, que mêmes les Ouvrages les plus ferieux furent lûs & relûs, fans la moindre repugnance. Que ne lût-on point? On lût, *dit-on*, jusqu'à des livres, qu'on peut lire, mais fans fe vanter de les avoir lûs.

La Tante ne manqua point d'en avertir la Nièce. La Tante lui apprit, qu'une Fille de condition doit lire & bien lire un certain nombre de livres, pour en pouvoir parler à propos; & connoitre les titres de certains Livres, pour affecter une parfaite indifference, en cas qu'on s'avifât d'en faire mention. De cette façon, la Tante fit de la Nièce une veritable Perfonne de qualité. Elle époufa un des plus gros Seigneurs de fon Païs. Elle a été admirée & eftimée en bien de grandes Cours, où l'on revere encore le merite folide de Son Excell. Md. la Comteffe de . . .

Nous naiffons tous avec une bonne dofe de curiofité. Il n'eft donc pas difficile d'infpirer aux Enfants l'ardeur de lire. S'agit-il de faire aimer les Livres, à des gens, qui pafferent leur enfance abfolument fans livres? Il faut s'y prendre finement, & fe fervir de

bien des ruses differentes, selon les goûts & les humeurs des Malades qu'on traite. Un beau Genie très-connu dans la République des Lettres, quoique assez Philosophe, ne laissa point d'enlever & d'épouser une aimable Demoiselle, douée de très-belles qualités, mais qui avoit une horreur pour la Lecture. Voici comment l'Epoux parvint à vaincre cette aversion, pour lui si odieuse.

Tendrement aimé de sa chère moitié, il la conjura de ne point se mêler servilement du menage, & de ne jamais travailler en sa présence. Elle obeït, & l'ennui s'empara d'elle. L'ennui l'obligea de prêter l'oreille aux divertissantes Historiettes, que le Mari lisoit tout haut, en lecteur habile. Cet amusement, faute d'autre, eut le bonheur de plaire. On commençoit à s'ennuyer, dès que le Mari lisoit tout bas, & pour lui seul; & cela ne paroissoit pas bien juste. Par politesse le Mari lisoit donc tout haut, & lisoit des Avantures & des Anecdotes curieuses, qu'il n'achevoit jamais, parce qu'il avoit toujours des Lettres à écrire. Le desir naturel de sçavoir la fin d'une Avanture, dont le commencement étoit si interessant, engageoit peu à peu l'Epouse, à prendre en main le livret de son Epoux. On y lisoit cinq ou six lignes, & le remettoit sur la table. On le reprenoit ensuite, & on y lisoit jusqu'à dix & douze lignes mêmes. On continuoit ce bel exercice, & à force de reprises, on apprenoit enfin la fin de chaque Histoire, non sans quelque plaisir touchant & d'heureuse consequence.

Insensiblement la Belle perdit son horreur pour les livres, en s'appercevant, qu'on y pouvoit goûter les charmes d'une bonne conversation. Le Philosophe marié & charmé de l'être, s'appercevant d'un progrès de si grand augure, n'oublia rien pour arriver à son but. Il entamoit conjointement avec son *Eve*, les Li-

vres les plus attachants, & bientôt, sous quelque prétexte plausible, il quittoit la partie. Il s'en fioit à notre curiosité innée, qui, bravement secondée par l'Ennui, & par la honte de l'ignorance, fit naitre, avec le tems, l'amour de la Lecture, dans l'esprit d'une Femelle, qui maudissoit encore la Lecture, en entrant dans le lit conjugal de son Epoux savant & Philosophe!

Que ne m'est-il permis de nommer ici les Masques! Les Loix sacrées de l'amitié ne me le permettent point, ayant été le confident *oculaire* & *auriculaire* de cette conversion surprennante.

J'ose néantmoins en étoffer mes Guenilles litteraires. J'ose avancer hardiment, qu'avec beaucoup de patience & un peu de soin, l'Homme judicieux, en se faisant aimer de la Femme qu'il aime, la portera sans faute à cherir la Lecture *.

Comme ce n'est pas le tout: je prends la liberté d'avertir le Beau-Sexe, que les Italiens ont un Proverbe, que toutes les Nations devroient avoir. Les Italiens disent:

Leggere e non intendere,
E cacciare e non prendere.

* L'illustre Marquise de *Lambert*, douée de bien de belles dispositions, n'avoit aucun penchant pour la Lecture. Son Beau-Père, M. de *Bachaumont* l'engagea finement à lire des livres ingénieux. Elle y prit tant de goût, qu'enfin elle écrivit elle même des Livres ingénieux.



CONNOISSANCES EXPERIMENTALES.

De grace, que les belles Perſonnes ne liſent point cette Babiole, pour elles toute exorbitante! Je ſupplie, en revenche, tous les Viſages non trop gracieux, à péſer mûrement les Connoiſſances experimentales, que je m'imagine de poſſéder. Il s'agit de juſtifier un certain goût, nullement litteraire, je l'avouë, mais à coup ſeur extrêmement ſujet à l'examen rigoureux d'une ſevére Critique, puisqu'il a été preché à Paris, en plein Théatre, & donné enſuite au Public, par la voye heureuſe de l'impreſſion.

L'illuſtre Auteur de *Nanine*, Auteur qui ſe connoit très-aſſeurément en belles Femmes, & peut-être, ou plustôt ſans doute, auſſi en Laides affables, a fait dire à un Perſonnage théatral:

Je prefère
Laideur affable à Beauté rude & fière.

Des Belles à Paris * (& il y en a de plus de trois cent, que je pourrois compter, & saluër) declarent hautement, que ce goût eſt un goût baroque, peut-être Suiſſe,

* Pour douter un moment du Bon-Goût, régnant parmi les Dames à Paris, il faut ne point avoir lû les *Lettres Pariſiennes*. On y lit, dans une Note: „Depuis que Mr. *Dargenville* nous a donné en François „des Traités des Pierres & des Coquilles, nous avons „vu beaucoup de Dames reſpectables, inſtruites de „l'Hiſt. natur. ramaſſer les plus belles Collections. Il „ſuffit de nommer Md. du *Boisjourdain*, *de Bandeville*, „*de la Vigne* (pour les Papillons & Inſectes) de *Bure*, „de *Rochonart*, de *Courtagnion*, *le Cat* &c." p. 88 & 89.

Suiſſe, nullement françois, & par conſéquent contre nature.

Heureuſement pour M. de *Voltaire*, je me trouve dans un endroit, où l'on ne voit point de belles Femelles. Je me trouve ſans le moindre eſpoir d'en revoir jamais; & je me trouve dans un âge, où l'on eſt bien heureux de ne plus rencontrer des Belles.

Je me trouve ainſi tout propre à prendre la deffenſe de la *Laideur affable*. On voudroit lui diſputer, non ſeulement le droit, mais encore la poſſibilité phyſique de plaire à des Etres doués de bon-goût. Lorsque le Dictionnaire Encyclopedique ſera bien achevé, & à ſa troiſieme Edition, faite en Hollande ou en Angleterre, les François ſçauront, à peu près, quelles idées on doit attacher à *Beauté**, à *Laideur*, au *Bon-goût*. Je publierai alors, dans le goût allemand, une Diatribe, où je prouverai, en Metaphyſicien, que *la Laideur affable, en gagnant ſur l'Ame humaine le pouvoir d'agir, agit naturellement ſur elle, plus long tems que la Beauté, qui ne ſçauroit agir, que pendant ſa durée.* On ſentira bien, qu'avant que d'en venir à cette preuve, j'établirai ſolidement, qu'on ne ſçauroit reprocher aucun mauvais goût *à l'Ame*. Elle doit bien ſe fier aveuglément aux ſens, qui ſont ſes Miniſtres & ſes Rapporteurs. Si ces ſens par malheur ſont des ſots dupés, dont elle eſt mal ſervie, elle n'y perd abſolument rien; elle n'exige que d'être continuëllement ſervie, bien ou mal, n'importe à elle. Suppoſons que mes yeux fuſſent aſſez ſots, pour rapporter à mon ame, que la laide *Gaudrillon* eſt la créature la plus charmante. Suppoſons que mon néz fut aſſez vilain, pour oſer vanter à mon ame, la mau-

F 5 vaiſe

* *Bion* appelloit le Beauté, *le Bien d'autruy*, parce qu'on n'eſt pas proprement beau pour ſoy, mais pour les autres.

vaise odeur que la Gaudrillon exhale. Suppofons que mes oreilles fuffent affez bêtes, pour affeurer mon ame, que la glapiffante Gaudrillon chante, qu'un Ange ne fçauroit mieux chanter. Suppofons que ma bouche fut affez affamée, affez goulue, pour jurer à mon ame, que les mains jaunes & maigres de la féche Gaudrillon, font delicieufes à être favoureufement baifées; mon ame, féduite par tant de faux rapports, ne fçauroit que fe prévenir, en faveur de la Gaudrillon. Vainement on reprocheroit tous ces faux rapports à mes yeux, à mon nez, à ma bouche. Ma bouche fe mocqueroit de ces calomnies. Elle foutiendroit que tous les Sens font des Juges intégres. Que fi trompés, par les objets ou par les fujets, ils font des rapports, non conformes au Vrai: ils ne laiffent point pour cela d'être des juges pleins de probité. Ils ne trompent point, dans le deffein de tromper. Ils font bien éloignés de fe croire capables de precher des Erreurs. Ils s'eftiment infaillibles, & chacun d'eux a pour Devife, un fuperbe Miroir, avec ces mots: *Reddo non facio:* Devife (foit dit en paffant) que les bons Gazettiers & les braves Hiftoriens devroient adopter, pour écrire en conféquence.

Tarare, repondront les beaux Perfonnages. *Quiconque aime le Laid, eft d'un goût depravé.*

Soit, je confens à paffer, aux yeux d'un chacun, pour homme de mauvais goût, pourvû que je contente ce mauvais goût, étant le mien. „Il n'eft point „vrai qu'on foit fi content de fon efprit, ni même de „fon cœur: mais on l'eft toujours de fon goût," dit l'aimable Abbé *Trublet* *, fans doute avec connoiffance experimentale de caufe.

On

* Effais de litterat. & de Mor. T. III. p. 180. Edit. d'Amft.

On développera tout cela, comme je l'ai promis, après la troisième Edition du Dictionnaire Encyclopedique. Je tiendrai certainement parole au Public, à moins qu'en secret quelque Belle ne m'engage à jetter ma plume au feu. Hâtons nous ainsi d'apprendre à nos Lecteurs que l'Histoire ancienne, n'étant plus assez intéressante, l'Histoire de notre Siècle suffit à me fournir des preuves, au-dessus de toutes les Chicanes, pour établir mon assertion.

J'étois jeune Garçon encore, lorsque la Gouvernante de deux jeunes Demoiselles du voisinage (remarquons ici que cette Gouvernante avoit été jeune, mais jamais belle, elle étoit *quasi* françoise de nation) eut la charité de m'avertir souvent, que les jeunes & belles Dames rendoient communément les Hommes malheureux. Que les Dames, non plus jeunes, non plus belles, étoient précisement les Personnes les plus propres à nous élever au rang des *Grands Hommes*. Pour me prouver cette verité, dont je doutois, on devinera bien pourquoi, la Matrone m'apprit, que Louis XIV, Roi de France, disposoit naturellement de toutes les Femelles de son Royaume. Que d'abord le Roi eut le malheur de se livrer à des Sirenes brillantes & dans le printems de l'âge. Que le Roi, revenu de son erreur, congédia les jeunes Belles; & pour les mortifier, se jetta dans les bras d'une Femme surannée. Qu'il épousa même en secret, au sçû de mille gens de sa Cour, cette vieille, veuve d'un certain *Scarron*, Poëte burlesque. Qu'alors Louis XIV. obtint, de tout le genre humain, le surnom de *Louis le Grand!*

O qu'on est mechant Fou, tant qu'on est jeune encore! j'aurois cedé à un ennemi mortel, les Royaumes de France & de Navarre, pour baiser un petit doigt à la Cadette des Demoiselles, que la Gouvernante élévoit admirablement bien, contre les interêts de mon

mon petit cœur gauche. La Laideur de la Gouvernante étoit affable; oui, & même trop affable. Je lui préferois néantmoins la Beauté rude & fière de la petite fille: Je m'imaginois, qu'il valoit mieux, pour un Particulier, d'être

Petit Garçon heureux, que Grand Homme affadi.

Parvenu à l'âge de voyager, je vis, comme on doit voir, aux depens de la bourse paternelle,

Je vis de hauts Clochers, des Palais, des Chateaux,
Des Aqueducs, des Ponts, des Jardins, des Tombeaux.

Ce Devoir, si sacré par l'Usage, ne m'empêcha point de voir, en même tems le Beau-Sexe, & dans les Cours & dans les grandes villes. Quel ne fut point mon étonnement, en decouvrant sans peine, comme quoi en Europe les Sultanes Favorites étoient . . . lâchons le mot, étoient laides, & n'étoient affables que pour leurs Sultans, & pour leurs Favoris.

Ce sont des Verités, dont la Posterité doit être instruite, & dont nos Voyagistes ne parlent point, par pure bêtise. Ils craignent d'offenser grievement un Souverain en publiant de sa Maitresse un Portrait nullement flatteur. Si j'avois la maladie non rare d'être l'adulateur d'un grand Monarque, j'apprendrois à tout son peuple, que la Sultane Favorite est laide & très-laide même. Plus le peuple en feroit surpris & plus il feroit persuadé, que son Dieu mortel, méprisant l'exterieur, ne s'attache qu'à l'interieur solide. Que le Prince, sagement aveugle, vis à vis de tous les beaux visages, n'adore que le Cœur, le plus beau de tous les Cœurs de sa connoissance.

L'Amour

L'Amour propre de la Sultane en ſuppoſition, d'abord contre moi armeroit tous les Tonnerres de ſon Jupiter. J'en rirois en homme de Cour. Je ferois ſentir à la Belle, qu'en lui prettant un peu de laideur, je lui donne réellement, aux yeux du peuple, un Mérite capable de la faire adorer par le peuple, qui communement deteſte toutes les Concubines de ſon Souverain.

Une Venus, qui attache à ſon Char une Legion d'Adorateurs, ne prouve que l'effect & la force de ſes charmes impoſants, ſur des Foux mépriſables peut-être.

Une Minerve, qui ne voit à ſes pieds qu'un petit nombre de Philoſophes, prouve l'effect & la force de ſa ſageſſe trïomphante.

Faut-il que j'explique à mes Lecteurs, pourquoi la Mythologie donne deux Pigeons à Venus, & ne donne qu'un Hibou à Minerve?

Que les deux Sexes ſe défient également des Conquêtes, qui ne ſont duës qu'à la belle figure. Rarement ces conquêtes ſont d'une longue durée. L'œil humain eſt doublement dupe de l'habitude. A force de voir le *Laid*, on ne le trouve plus laid. A force de voir le *Beau;* on ceſſe de le trouver beau. Tout Etre, qui ſentira ces deux verités palpables, ſe defiera des conquêtes, qu'il ne doit qu'à ſa figure. Le bon-ſens ne permet point à une Belle, de compter ſur la fidelité des Eſclaves de ſa Beauté. Le bon-ſens exhorte une Laide, à compter ſur la fidelité des Eſclaves de ſon mérite.

Les Belles ne donnent que des liens de fleurs. Les Laides nous donnent des chaines de fer. Tant mieux pour elles, tant mieux pour nous.

Mau-

Maudissons à jamais les Chaines les plus belles,
Que la tendre Amitié ne rend point éternelles!

Hazardons ici une Réflexion paradoxale: „Le „Genre humain seroit plus heureux, qu'il n'est, si „les Femmes étoient moins belles & les hommes „moins beaux *.

Certainement ce n'est point à un Bagatellier, à un Babioliste, à dechiffrer une proposition si delicate & si spéculative. Que les *Rochefoucaults* du Siècle s'en chargent. Ce n'est point dans un seul Aphorisme moral, qu'ils nous développeront le Mistére. Il est, dans la Nature des choses, *une Optique métaphysique*, toute digne d'occuper nos *Lockes* vivants. J'ai, en attendant, l'honneur d'en avertir le Siècle. Il ne m'appartient point d'en dire d'avantage; il m'est permis de croire, que si le silence modeste, que je garde ici, ne me fait point un honneur singulier, je joue de malheur.

Quoi qu'il arrive, ne parlons que de mes connoissances experimentales. Un Savant de ma connoissance tomba subitement amoureux d'une Grisette. Comme les Passions bizarres sont ordinairement d'une grande véhemence: le Savant brûla d'abord d'une flamme si pure, qu'il parla d'épouser *l'Objet de son amour.* Les amis instruits du noble projet, se mirent tous en devoir de *le* faire avorter. Ils apprirent au docte Celadon trois ou quatre Avantures galantes de la Donzelle, dans l'esperance de la rendre méprisable à tout jamais. Le Savant sçavoit son *Horace* par cœur.

Non

* Le Public connoit *le Jaloux desabusé*, bonne Comédie. Le Jaloux y fait la réflexion suivante:

Il est tant de Guenons: que n'en ai-je prise une!

Non ego paucis
Offendar maculis: quas aut incuria fudit,
Aut humana parum cavit natura.

Je ne m'offencerai point, *dit-il*, de quelque peu de taches, qui viennent d'une negligence, ou de l'infirmité de la nature humaine. Une declaration si précise ferma la bouche, sur cet article, aux Orateurs étrangement surpris *. Ils se jettérent donc sur la figure de la grisette, & la traitérent de *miserable Laidron.*

Par cette sanglante Invective, l'Erudit se trouva offensé en son honneur. En effect, c'est affronter un homme de bien, que de lui reprocher un mauvais goût, quand il se pique de passer pour Connoisseur, & bon Critique dans la République des Lettres. Pour prouver la justesse de son goût, le Litterateur tira de sa Bibliothéque le *Traité du Beau*, par le celebre M. de *Crousaz*. Ce Professeur en Philosophie & en Mathématiques, ayant prouvé „qu'un objet mérite le nom „de *Beau*, quand il renferme des *diversitez*, qui se „reduisent à quelque *unité*, & qui par là occupent „l'esprit sans le fatiguer. Que les *proportions*, quand „elles se soûtiennent, offrent à la Raison *quelque cho-„se qui doit plaire.* Que tout ce qui rend une chose „plus *propre à remplir sa destination*, lui donne de „la beauté **.“ Le Litterateur prouva que *l'objet de son amour* meritoit le nom de *Beau*, puisque ses *diversitez* se reduisoient à une certaine *unité*, & ses *proportions*, *bien soûtenuës*, offroient à la Raison *une chose qui doit plaire.* Le Litterateur alla plus loin encore. Il prouva finalement, qu'en épousant l'ob-

* C'étoient tous des gens raisonnables. Or on sçait, que *La Raison connoit peu les interêts du Cœur.*

** Traité du Beau T. I. Ch. VII. §. 1.

l'objet de son amour, il lui donneroit de la beauté, le mariage étant une chose, qui rendroit cette fillette plus propre à remplir sa destination.

L'Erudition n'est pas toujours trïomphante. Les Amis se túrent, oui; mais en leur silence, ils haussérent les épaules. „Je vous comprends, *s'écria alors* „*l'Amant courroucé:* L'authorité du sage Crousaz vous „paroit suspecte, parce qu'il étoit Calviniste. Je m'en „vais donc vous chercher l'*Essai sur le Beau*, par le „Rev. Père *André*, Jesuite." On n'y voulut point consentir. Pour sçavoir, *dit-on*, si une simple Grisette est laide ou non laide, il ne faut point consulter des Jesuites. En matières de cette nature, ce sont des Juges incompétants, faute de connoissances experimentales. Là-dessus on abandonna le Savant à sa destinée.

En son Essai sur le Beau, le P. *André* fait voir, en homme d'esprit & de jugement, que l'Ordre*, la Verité, l'Utile & le Decent, le tout decoré des Graces, constituënt essentiellement le *Beau*. Par conséquent il est facile à deviner, ce qui constituë essentiellement le *Laid*. Mais ce qu'il y a de bien plus vrai encore, c'est qu'on ne consulte point les Livres, pour declarer beau ou laid, l'objet qui charme nos yeux. Il nous determine bientôt à decider la question, des le moment que le cœur s'y trouve intéressé. On a beau nous vanter les *Graces:* ne sont elles point, prèsque toujours, arbitraires? Je les decouvre, où mon voisin ne sçait point les decouvrir. Mon voisin les decouvre, où je ne les decouvrirois jamais, malgré les recherches les plus subtiles. Plaignons l'Etre doué d'un goût difficile & delicat. La Belle qui ne me plait point, pour moi, n'est pas une Belle. La Laide, qui me

* L'Ordre, *dit Pope*, est la grandé Loi du Ciel: *Order is Heav'n's great Law.*

me plait, pour moi, n'est pas une Laide. Si j'ose la declarer telle, c'est pour me conformer au goût regnant, & nullement au mien. Sans vanité, je puis dire d'avoir lû tout ce qui, sur ce sujet, a été imprimé, dans les langues que je possede. J'ai vû comment tous les Partisans du bon goût enfilent des routes diverses, pour chasser le mauvais goût de ce monde, où le mauvais goût fait le bonheur de la plus grande partie des habitants. *Le Temple du goût* érigé par M. de *Voltaire*, est bâti, dit-on, dans un mauvais goût, quoique l'Architecte soit homme de bon goût.

Suivant la juste remarque de M. de *Crousaz*, „un „Auteur s'expose à déplaire, & peut aisement se fai„re du tort, quand il ne veut rien laisser à dire." Je laisserai donc à mes Lecteurs beaucoup à dire. Je les supplie seulement de considérer, si, sans ces goûts, auxquels on donne les Epithétes de mauvais, de singulier, de bizarre, de rustique, de gothique, de baroque & de barbare méme, ce monde ne fourmilleroit point d'êtres infortunés & d'êtres misérables? Je sçai, graces à mes connoissances experimentales, que bien d'êtres fortunés auroient tort de souhaitter le bannissement du mauvais goût; il faut qu'il régne, Il régnera.

Pour ton bonheur, ô monde! je préfere
Goût bienfaisant à goût qui ne l'est guere.



SUR
LE DROIT
DE
CUISSAGE.

Un Gentilhomme d'Allemagne, excessivement curieux & jaloux des Droits & des Privileges de la Noblesse, devint Chanoine d'une Eglise Cathedrale, fondée par Charle-magne. A peine avoit-il mis le pié dans le Chapitre, qu'il se mit à fouiller dans les Archives du Chapitre. Le nouveau Chanoine Jurisconsulte (ainsi que tous les Gentilshommes allemands, qui frequentent des Universités, qu'on appelle, on ne sçait pourquoi, *Académies*) après quelques penibles recherches, decouvrit un large Parchemin du dixième Siècle. D'abord il se douta bien, d'avoir deterré un vrai trésor Ecclesiastique; mais certes il n'en devina point la nature. Sur elle il consulta tous les Vicaires de sa Cathedrale. Ces braves gens journellement *aboyent le Parchemin*, sans apprendre pour cela le secret de dechiffrer les Documents antiques. Il fallut donc consulter bien d'autres Savants, & rester encore dans une odieuse ignorance. Un celebre Bouquineur, instruit du fait, demanda à voir l'ancien Document. Il le garda, pendant une quinzaine de jours, & le renvoya accompagné d'une Lettre latine. Par cette Lettre on apprit enfin, que les Chanoines de cette Eglise avoient, sur le peuple de tout le Diocése, le *Jus luxandæ coxæ*.

Le Chanoine, traduisant litteralement ces trois mots latins, s'écria: A Dieu ne plaise, que je rende au

Cha-

Chapitre le *Droit de disloquer les Cuisses* aux pauvres Manants de l'Evêché ! Le Parchemin fut jetté au feu avec la Lettre latine, & l'Interprete instamment conjuré, de garder sur l'article un secret inviolable.

Comme j'écris pour tous les Sexes, & que d'ailleurs on peut être bon Chanoine & grand Jurisconsulte, & n'avoir point une juste idée du Droit ecclesiastique dont il s'agit, donnons en une juste idée. Ce Droit très-ancien, qu'en Latin on appelloit *Jus luxandæ coxæ*, en François *Droit de Cuissage*, *est le Droit de tenir la place d'un nouveau Marié, la premiere nuit des Nôces.*

Que les Prudes & les Devotes ne s'effarouchent point à la Lecture de cette Definition, *à la portée de tout le monde.* Pourquoi ne ferois-je pas entrer ce Droit en mes Balivernes litteraires, quand il est connu, que mon illustre Ami & Maître, le célebre *Barbeirac*, l'a fait entrer dans un grave Discours *, prononcé devant une Assemblée encore plus grave ? Sans le cher Barbeirac, peut-être m'imaginerois-je aussi, que *Coxam luxare* veut dire, au pié de la lettre, disloquer, deboiter, demettre, oter de sa place, faire changer de place, mouvoir ou remuër une Cuisse, un haut de la Cuisse, ou une Hanche. C'est aumoins ainsi que d'habiles Traducteurs se blousent quelquefois, quoiqu'ils entendent les langues, & qu'ils ayent, pour Aides de Camp, tous les meilleurs Dictionnaires.

Entrons maintenant en matière. Indubitablement il est à présumer, qu'anciennement tous les Chanoines des Eglises Cathédrales, dans l'étenduë de leurs Diocéses respectifs, jouïrent du Droit de Cuissage. Cette présomption probable est fondée canoniquement sur

* Sur le Benefice des Loix, prononcé aux Promotions publiques du College de *Lauzanne* le 13 de Mai. 1716. & imprimé pour la seconde fois à Amst. en 1717. avec des Notes.

les Droits de l'Eglise Cathedrale de *St. Jean de Lyon.* On ne prouvera jamais, que cette Cathedrale ait été extraordinairement favorisée, & privilegiée préferablement à toutes les autres Cathedrales de la Chrêtienté *. Je n'ai donc qu'à demontrer, que les Chanoines de Lyon, (Prêtres ou non Prêtres) exercérent jadis le Droit de Cuissage, pour prouver en même tems, que tous les Chanoines de toutes les autres Cathedrales, (*Canonici non deterioris conditionis*) jouïrent du même droit, selon toutes les vraisemblances.

Doutez-vous, Laïques Pyrrhoniens! doutez-vous de ce qu'on avance ici à l'honneur de la Cathedrale de Lyon? Brûlez donc tous vos Historiens, comme autant d'Imposteurs méprisables.

J'invite mes Lecteurs sceptiques, à bien examiner les Auteurs & les Livres, citez au bas de cette Page*. Ils se convaincront alors, que l'Amour de la Verité guide uniquement ma bonne plume. Je n'ai pas le moindre sujet de flatter les Chanoines de Lyon, que je n'ai pas l'honneur de connoitre. Je connois trop l'esprit des Chapitres, pour me promettre la moindre recompense de celui de Lyon. Quand il seroit porté à reconnoitre mon zéle: comment parviendroit-il à decou-

* Au contraire, les Chanoines de Lyon sont encore obligés de faire preuve de 16 Quartiers de noblesse, 8. du côté du Père, & 8. du côté de la Mère. Il n'en est pas de même, en toutes les autres Cathedrales françoises.

** Pour se convaincre, que les Chanoines de Lyon, & avant eux les Comtes, jouïrent du droit de cuissage, on n'a qu'à consulter *Choppin ad* leg. *And.* Lib. I. *de Jurisd. Andegav.* C. XXXI. num. 8. *& de sacra Polit. Lib.* II. *Tit.* VII. *num.* 4. *Camil. Borell. Cons.* I. *num.* 150. *apud Mart. Kemp. de Osculis. Differt.* XIV. §. 17. & *Nicol. Henel. Otii Vratislav. Cap.* XLVII. Ce Sieur Henel n'étoit point grand ami de Chanoines. Il donne au *Jus luxandæ Coxæ* encore un autre nom, mais dont je ne salirai point cette Note.

decouvrir le nom & le domicile de l'Auteur des Babioles litteraires?

Mais quand *Jacques le Long* * même vivroit encore; malgré toutes ses connoissances historiques de la France, je le defierois de me contenter sur la question suivante:

Par quel pouvoir déspotique ou par quelle Fatalité, le Chapitre de Lyon perdit-il son ancien droit de Cuissage?

L'Academie des Sciences & des Belles-Lettres, établie l'an 1700. en cette belle ville, seroit sans doute en état de repandre quelque lumière, sur une question si couverte de tenebres. Mais ce n'est point, au Cœur de la Patrie, qu'une Societé laïque voudroit favoriser quelques Membres de la Cathedrale, aux dépens de tous les bons Diocésains.

Les Chanoines de St. Jean de Lyon ne prouveront jamais qu'ils perdirent leur Droit par quelque coup fatal, par quelque Catastrophe. L'Oubli du Devoir est communement le Demon secret, qui peu à peu mange les Privilèges, comme un *Cancer* mange les tetons d'une Femme! c'est d'un Seigneur anglois que j'emprunte cette comparaison. Les Chanoines des Cathedrales, où il faut prouver 16. quartiers de Noblesse **, ordinairement ont tant de privilèges, qu'il n'est pas étonnant que le tems en diminuë le nombre. Je pourrois citer vingt Communautés, qui perdirent leurs Droits de Chasse, parce que tous les Membres

G 3 de

* Prêtre de l'Oratoire, qui entre autres doctes Ouvr. publia une Bibliotheque Historique de la France à Paris *in folio* 1719. On y trouve un Catalogue raisonné de 18 mille Ecrits, touchant la seule Histoire de la France. Le Long mourut à Paris en 1721. agé de 56 ans.

** En latin: *Heroïcum equestre sacerdotum genus.*

de ces Communautés abhorroient les fatigues de la chasse, & n'aimoient plus le gibier, dont ils s'étoient degoutés, dans la jeunesse.

Que penser vous, cher Lecteur! Serois-je trop hardi en conjectures, si je présumois, que les Chapitres des Cathedrales perdirent leurs Droits de Cuissage, comme les susdites Communautés perdirent leurs Droits de chasse, faute d'exercer ces Droits?

Figurez-vous quelque ancien Chapitre de quarante Prébendiers, de vingt vieux & de vingt jeunes Chanoines. Dix ou douze Fiancées, non trop jolies, non trop appetissantes, conformément à leur servitude, se présentent à la porte du Chapitre. Chaque Fiancée, avec un empressement naturel, demande un Chanoine, pour passer avec lui *la premiere nuit des nôces*. Les vieux Chanoines, pour lesquels ce Droit n'a plus les agréments de la nouveauté, pensent tous comme *Henri* IV. *. Les jeunes ne pensent pas tous de même. Mais les uns ont des Concubines ** trop attachantes, pour qu'on puisse les affliger par la moindre infidélité. Les autres ont de tendres engagements ou d'autres fonctions si reglées, qu'ils n'ont point de nuits à donner aux Fiancées de leurs Manants. Les dix ou douze Fiancées s'en retournent ainsi en leurs cabanes, sans sçavoir, si, ou quand, & quels Chanoines, viendront lever

* Henri IV. ne se seroit jamais chargé du Droit de Cuissage. Il l'auroit renvoyé aux Crocheteurs, selon certain dicton, qu'on lui prette peut-être.

** Pendant bien des Siècles, prèsque tous les Chanoines étoient Concubinaires, & le Concubinage une espéce de Mariage, non legitime, & non scandaleux. Bien des Chanoines avoient des Epouses legitimes. A Zurich on lit encore l'Epitaphe que voici: *Anno Domini* 1450. *obiit D. Jacobus Schwarzmurer, Canonicus Capituli hujus Ecclesiæ. Item Agnes, uxor legitima prædicti Domini Jacobi.* Ce Monument se trouve dans le grand Temple, autrefois Eglise Cathedrale de *Zurich*.

lever le Droit de Cuissage. Les Fiancés, non moins ardents à consommer leurs mariages, maudissent encore naturellement la negligence des Chanoines. Ils la prennent pour une marque de mépris, & les Fiancées les confirment en ce soupçon legitime, & voilà comment. . .

J'aurois tort de pousser plus loin ce Tableau chimérique. Au Lecteur je laisse le soin de l'achever. Il comprendra alors sans peine, de quelle façon les Eglises Cathedrales perdirent peu à peu un Droit, qui malgré l'usage & la coûtume ne pouvoit qu'être tédieux au bon peuple. Or il est constant que tout bon peuple (*tractu temporis*) à la durée, se lasse de porter un joug, dont il a lieu de se lasser, sans manquer à sa conscience.

Plus que le joug est dur, moin ce joug est durable.

Avec le tems, à quoi ne parvient point un peuple trop outragé, lorsque les Femelles irritées se mêlent de la sedition? Les Filles sont filles par tout. Elles écoutent la voix de la Nature, & detestent un Chapitre, qui s'arroge un Droit sur des Virginités, & neglige le devoir de s'en saisir.

Il faut cependant excuser tous ces Chanoines*, en considerant, que chez la Nation la plus fiere, le Roi, comme le Corps Laïque de la Noblesse, perdit le Droit de Cuissage, établi par une Loi fondamentale du Royaume.

G 4 *Eve-*

* On prétend, que ces bons Ecclesiastiques se degouterent de leur Droit, à force d'être vilainement trompés en leur attente. Convaincus d'avoir eu des Précurseurs, ils furent intimidés, & se repentirent quelquefois d'avoir usé du Privilège.

Evenus III. Roi d'Ecosse, fit, au rapport de *Buchanan**, la Loi fondamentale, que les Rois d'Ecosse enleveroient la Virginité aux Filles nobles & fiancées; & que les Nobles enleveroient la Virginité aux Fiancées plebeïennes: que les Femmes des Plebeïens seroient communes, à l'usage de la Noblesse.

En parlant de cette Loi, le cher *Barbeirac* ne sçût s'il devoit la declarer *infame ou burlesque!* Il faut être bien Republicain, pour se figurer, que la Loi d'un Monarque puisse être susceptible de l'une ou l'autre Epithéte. Dans toute l'Ecosse, chose assez rare, chacun paroissoit satisfait. Les Demoiselles de Qualité, par modestie, ne dirent rien. Mais la serenité, qui regnoit sur leurs visages, annonçoit de reste, que ces Belles esperoient de passer bientôt par les mains royales. Les Plebejennes, par modestie, ne dirent rien. Mais la gaieté, qui regnoit sur leurs visages, annonçoit de reste, que ces Femelles comptoient de recevoir bientôt quelque teinture de Noblesse. Les Nobles, charmés du Droit acquis sur toutes les Roturieres n'envioient point au Roi une legère Prérogative, dont sa Majesté ne profiteroit guere, vû le grand nombre de Filles nobles du Païs**. Les Roturiers étoient bien aises de se faufiler avec les Nobles du Royaume, & de vivre avec eux en frères & compagnons, fruit naturel du Droit de Cuissage.

Examinons maintenant, quel étoit *l'Esprit de la Loi.* L'Esprit de Libertinage, diront certains Philosophes

* Rapportons les propres paroles de l'Historien: *Ut Rex ante nuptias sponsarum Nobilium, Nobiles Plebejarum prælibarent pudicitiam: Ut Plebejorum uxores cum Nobilitate communes essent. Buchan. Hist. Scot. Libr.* IV. fol. 37. *Edit. Edimb.* 1582.

** *J. César* auroit été bien embarassé, si le Senat Romain, ainsi qu'on l'avoit projetté, lui auroit decerné le Droit de jouissance sur toutes les Dames Romaines.

ſophes myopes, ſur la foi des Hiſtoriens. Je conviens qu'Evenus III, Succeſſeur *d'Ederon*, & ſeizième Roi d'Ecoſſe, aimoit le Sexe à toute outrance, & avoit des vices qu'il ne faut point avoir, quand on eſt aſſis ſur un Trône. Je ne conviendrai jamais, que l'impudicité eut la moindre part à la promulgation de la Loi. Le Roi entretenoit, pour ſes menus plaiſirs, cent Concubines bien comptées. Ainſi on auroit grand tort d'imputer à la laſcivité du Prince l'introduction du Droit de Cuiſſage. Dans toute une autre vuë & digne d'un ſage Legislateur (non chrêtien) Even établit ce Droit des Nobles ſur les Plebeïens. Voici quel étoit ſans doute le but du Legislateur royal: Il ſe flattoit, qu'au moyen de la Loi, avec le tems, tous les Nobles penſeroient en vrais Rois, & tous les Plebeïens penſeroient en braves Gentils-hommes. Peut-on donner trop de louanges à une vuë ſi ſuperbe?

Il faut abſolument, que la Nation ſe ſoit apperçue de ce but du Prince, ou du veritable *Eſprit de la Loi*, puisqu'elle ne fut point abolie, à la cataſtrophe du Legislateur. Even s'étant érigé en Deſpote: les Nobles lui firent la guerre; battirent ſes Trouppes; le jetterent du haut de ſon Trône dans un Cachot, où il fut étranglé, par un Particulier, que la Nobleſſe fit pendre, comme un Régicide de propre authorité.

Dans la ſeptième année de ſon régne, neuf ou dix mois avant la naiſſance du Sauveur, Even, notez *ſeizième* Roi d'Ecoſſe, ſubit une fin ſi miſérable. Auroit-on manqué d'abolir ſa loi, ſi elle n'eut exiſtée, que par la lubricité d'un Tyran étranglé en priſon? On la trouva ſi bien imaginée, ſi judicieuſe, & ſi convenable, qu'elle ſe ſoutint en vigueur, jusqu'au beau milieu de ſon onzieme Siècle! Si la longue durée d'une Loi peut, comme on le prétend, prouver l'authorité & l'utilité de cette Loi: quels Eloges ne doit-on point donner à celle dont je parle?

Milcolumb III. ou *Malcolme* III. monta fur le Trône d'Ecoſſe, en *quatre vingt ſixième* Roi, l'an* 1057. A l'inſtigation d'une *Marguerite*, ſon Epouſe royale (*Regina e Donna Maritezza*) Milcolumb ſe vit forcé d'abolir une Loi, maintenuë par ſoixante & dix Rois, ſes illuſtres Prédeceſſeurs ſur le Trône d'Ecoſſe! La Reine Marguerite, préferant le quart d'un Marc d'argent, à tous les privilèges d'autrui, obligea ſon Mari couronné (ſon très-humble & très-obeïſſant ſerviteur, Prince d'ailleurs brave comme ſon épée) à convertir le Droit de Cuiſſage en Impôt d'argent monnoyé**.

L'Argent comptant étant encore rare en Ecoſſe, dans le onzième Siècle, les vieux Gentilshommes ne s'oppoſoient guere à l'Economie de la Reine régnante. Ses Emiſſaires firent accroire aux Plebeïens, qu'on ne pouvoit acquerir trop cherement la Virginité de ſa propre Fiancée. Le Beau-Sexe n'oſoit point ſe revolter contre la Reine, prude vindicative. Le Clergé, jaloux de la Nobleſſe, pour ne pas dire envieux, appuyoit ſous main la Reine. La Reine, à force de caballer, parvint à ſon but. On permit aux nouveaux Mariés de racheter la premiere nuit des Noces, en payant un demi marc d'argent! Ce Tribut s'appelle encore, *dit-on*, *Marchet* ou *Maiden-rents*, ſelon le Gloſſaire de *Du Cang*, au mot *Marcheta*.

J'invite derechef mes Lecteurs ſceptiques, à conſulter les Auteurs & les Livres cités au bas de cette page.

* Au ſiege d'une Bicoque, ce brave Prince, par une trahiſon infame, fut tué en 1093.

** „En Ecoſſe les Pucelages de toutes les filles appartenoient au Seigneur du Lieu: le Roi d'Ecoſſe Malcolme III, abolit ce droit honteux, & ordonna qu'il ſeroit racheté par un cens," dit l'Auteur du *Traité de l'Opinion*, T. III. Liv. III. part. 2. p. 537. Ed. quart. à Paris 1758.

ge*. Que les François se mocquent, tant qu'ils voudront, des Ecrivains, prodigues de citations instructives. Les François devroient imiter les bons Exemples, & ne pas debiter au Public des faits historiques, sans indiquer les sources, où ils ont sçû puiser. Le cel. *Helvetius*, par exemple, en son livre intitulé: *L'esprit*, dans une note, rapporte un trait magnifique de *Malicorne***, autre Roi d'Ecosse, sans dire à son Lecteur, de quel Historien il tient l'Anecdote qu'il rapporte.

Qu'on pardonne encore cet écart épisodique, à un Bagatellier, qui tout bagatellier qu'il est, se legitime, comme les Historiens les plus graves devroient tous se legitimer.

Revenons au Droit de Cuissage; j'ai fait voir, ce me semble, qu'anciennement tous les Chapitres des Eglises Cathédrales l'exerçoient sur les Païsannes de leurs Diocéses.

J'ai fait voir, comment, même avant le premier Siècle, ce Droit s'établit en Ecosse, avec un applaudissement si général, qu'il se soutint jusqu'en son *onzième* Siècle.

J'ai fait voir enfin, comment ce Droit fut enfin converti honteusement en Tribut, par le manége royal d'une

* *Milcolumbus — uxoris precibus dedisse fertur, ut primam novæ nuptæ noctem, quæ Proceribus per gradus quosdam, lege Regis Eugenii* †, *debebatur, sponsus dimidiata argenti marca redimere posset: quam pensionem adhuc Marchetas mulierum vocant. Buchan.* L. VII. fol. 74. *Polydor. Virgil. Hist. Angl.* L. X. *Hect. Boëthius Hist. Scot.*

** Le Lecteur, s'il veut bien, relira dans la derniere Babiole du IV. Tome l'Heroïsme du Roi *Malicorne*, mis en vers, sur la foi de M. *Helvetius*. Je n'ai pû parvenir à l'honneur de connoitre ce Roi, malgré bien de recherches.

† *Sive Evenii.*

d'une Reine, ennemie des Privilèges & non de la Monnoye d'autrui.

De grace, qu'on ne me ſoupçonne point pour cela, que je ſonge à faire revivre un Droït ſi bien enſeveli. Je proteſte, que je n'y ſonge point, n'étant point gagé, ni engagé, par des promeſſes, à ramener des fardeaux ſecoüés, à la charge de qui que ce ſoit.

Litterateur & Critique de mon metier, contre tous les Hiſtoriens de l'Ecoſſe, j'ai voulu ſauver l'honneur d'*Evenus* III. ou d'*Eugene* III. ſeizième Roi d'Ecoſſe. Il aimoit le Sexe en Monarque agiſſant: j'aime le Sexe en Babioliſte ſpéculatif. Je ne me compare point à ce Roi Ecoſſois. Mais je voudrois, à ſon exemple, porter tous les Gentilshommes à penſer en vrais Rois; & porter tous les Plebeïens à penſer en braves Gentilshommes. Ainſi ſoit il?



SUR

SUR
LA LANGUE ITALIENNE.

Pour les Langues, quoiqu'une Femme doive se con„tenter de parler celle de son Païs, je ne m'op„poserois pas à l'inclination que l'on pourroit avoir „pour le Latin: c'est la Langue de l'Eglise: elle vous „ouvre la porte à toutes les Sciences: elle vous met „en societé avec ce qu'il y a de meilleur dans tous les „Siècles. Les Femmes apprennent volontiers l'Italien; „qui me paroit dangereux: c'est la Langue de l'Amour; „les Auteurs Italiens sont peu châtiés: il régne dans „leurs ouvrages un jeu de mots, une imagination sans „regle, qui s'oppose à la justesse de l'Esprit."

C'est l'illustre, la sage & ingenieuse Marquise de *Lambert*, qui s'exprime ainsi dans *l'Avis d'une Mère à sa Fille**. Je respecte, autant qu'on doit & qu'on peut respecter, la memoire de cette Dame, si digne d'être à jamais reverée. Néant-moins je prends la liberté de supposer, qu'elle a eu tort, & grand tort même, par rapport à la bonne Langue italienne.

Je confesse que la Marquise a sçû rendre justice au Langage des anciens Romains. Il faut dire cependant, que notre Siècle n'est point encore assez victorieux des Préjugez enracinés, pour qu'on ose exhorter le Beau-Sexe d'apprendre le Latin. Mille & mille jeunes

* Voyez les Oeuvres de M. la Marq. de *Lambert* &c. Edit. de Lausanne in 8. 1747. p. 81. Lisez aussi les pages 194. 213. vous verrez que cette Dame y prêche l'Amour Platonique.

nes Gens auroient peur d'épouser des Belles, qui se plairoient à lire en Original *Ciceron*, *Tite-Live*, *Virgile*, *Tacite* & *Perse* même. Il faut être un *Dacier*, diroient-ils, pour épouser une *Anne le Fevre*. En effect, je ne conseillerois point, au plus aimable des Adonis ignorants, de choisir, pour sa Moitié, une Demoiselle du Païs Latin. Quoiqu'on soit déjà revenu de l'impertinence du Siècle de *Moliere*, & quoiqu'on ne se plaise plus aux représentations de ses *Femmes savantes*: nous n'accordons point encore à nos jeunes Beautés, le privilège d'entendre quelque Langue morte, quelque bien qu'il en puisse resulter. Nous voyons, en revenche, avec plaisir & admiration, que nos Femelles chérissent le Sçavoir, honorent les Arts & les Sciences, & s'appliquent à faire de bonnes Lectures, en des Langues diverses.

Une Dame, qui entendroit le Latin, & n'apprendroit pas l'Italien, agiroit bien mal envers elle même. J'ose dire, que je m'étonne, de ce que les Dames françoises cultivent si peu une Langue, qu'elles pourroient se rendre familiere, sans fatiguer l'esprit ou la memoire. Pour detourner son Sexe d'une acquisition si belle & si facile à faire, Me. la Marq. de Lambert avertit, que la Langue italienne est *la Langue de l'Amour*.

Eh! de grace, dites nous, Marquises de France!
Quelle Langue n'est point la Langue de l'Amour?

Quand une Angloise diroit à sa Fille: n'apprennez point le François, c'est *la Langue de la Coquetterie*; je ne condamnerois pas trop cette Mère angloise. Je me rappellerois ce que *Sarasin* dit de la Capitale de la France:

L'Inde a moins d'or, & moins de Perroquets,
Que Paris de Coquets.

Je

Je conseillerois néantmoins à la Fille, d'apprendre le François au plus vite, afin de s'augmenter les agréments de la vie. Où est-il écrit, qu'une Femme doit se contenter de parler la Langue de son Païs*? Je dirai à toutes mes Amies: apprennez l'Italien, *c'est la Langue du Pape.* A moins que vous ne sçachiez parler sa Langue, vous n'aurez jamais la consolation d'entretenir le Saint Père. La Langue de l'Amour c'est la Langue maternelle de prèsque tous les Chefs de l'Eglise. On la parle très-bien au Vatican, où, quelquefois on parle d'assez mauvais Latin. La Langue morte de l'Eglise vivante s'est étrangement corrompuë**. Ainsi je ne la recommande point. Je recommande la Langue Romaine, *per ben parlare Italiano, bisogna parlare Romano*, dit le Proverbe, & il a raison.

La M. de *Lambert* prétend que l'Italien est dangereux, parce que les Auteurs italiens sont peu châtiés. Je demande, si tous les Auteurs françois sont si bien châtiés, que sans le moindre danger, ils pourroient être lûs par toutes les Filles? Il n'est prèsque plus de Peuple civilisé, chez lequel on ne trouve des Livres impies, sales, scandaleux. Il faut abhorrer ou mépriser le Langage de l'Ecrivain blamable, & lire toutefois ses Ecrits, lorsqu'on est homme fait, & en état de supporter des Lectures pareilles. Pour étudier l'Homme, il faut connoitre les horreurs & les fureurs, dont il est capable. La Femme peut & doit se dispenser d'honorer de ses regards l'Ouvrage, qui n'en est pas digne. N'en inferons point, qu'il faut declarer dange-

* Si Madame la Dauphine ne sçavoit parler que son Saxon; elle ne feroit point les Delices de la Cour de France.

** C'est ce qu'on a prouvé dans une Babiole sur la Langue latine T. III. *des Bab.* p. 67. &c.

dangereuſe la belle Langue d'une Nation, riche en vilains livres.

Selon la M. de Lambert, dans les Ouvrages des Auteurs italiens, il regne un jeu de mots, une imagination ſans regle, qui s'oppoſe à la juſteſſe de l'Eſprit.

Il faut convenir, qu'on peut reprocher ces deffauts à nombre d'Auteurs italiens. Ne reproche-t-on point les mêmes deffauts à nombre d'Auteurs françois? Le célebre P. *Mallebranche* ne ſe laſſoit point à crïer contre les écarts de l'Imagination françoiſe, & ſon Imagination ne ceſſoit pas de s'écarter, juſqu'à ſe perdre dans les nües. Ce Père voyoit tout en Dieu, hormis les bornes de l'Entendement humain.

Quant au Jeu de Mots, les François en ſont revenus, & les Italiens en reviennent. C'eſt une eſpéce de Miracle, operé par le Dieu du Goût. La Nation italienne eſt l'unique, à laquelle il faudroit permettre les jeux de Mots, ſi le Bon-ſens y pouvoit conſentir. Faute de ce conſentement, les *Giuochi di parole* ont été bannis, non de l'Italie entière, mais de tous les Ouvrages modernes de ce beau Climat. Des Ecrivains, auſſi reſpectés que reſpectables (comme, entre autres, *Apoſtolo Zeno*, *Gravina*, *Muratori*, le Marq. *Maffei*, l'Abbé *Antonini*) ſe firent un honneur & un devoir de mettre au grand jour les beautés de leur Langue épurée, & ſur tout de la venger de certains Critiqueurs françois.

Par malheur, tous ces braves Quintiliens, tous ces nobles deffenſeurs de la Langue italienne, n'ont travaillé, que pour des Lecteurs, qui entendent parfaitement l'Italien. Ces Lecteurs n'ont pas beſoin d'être plus clairement inſtruits. Il s'agit d'inſtruire des Ignorants, & de déſabuſer des gens préoccupés. Il feroit donc à ſouhaitter, qu'une excellente plume françoiſe, comme, par exemple, celle de M. du *Perron de Caſtera*,

ſtera, voulut bien tirer la Quinteſſence des bons Ouvrages italiens, publiés à l'honneur de leur Langue. Ceux qui ſont prévenus contre elle, ou ne ſe ſoucient guere d'elle, n'achettent point le Dictionnaire Italien, Latin & François de M. *Antonini* *, & par conſequent ne liſent point ſa belle Préface du premier Tome de ce Dictionnaire. Quiconque ſe chargeroit de fournir au Public la Quinteſſence, dont je viens de parler, n'oublieroit pas de fouiller dans les deux Tomes, qu'un Juriſconſulte Italien **, établi en Allemagne, y a fait imprimer, en brave Avocat de ſa Langue maternelle. Elle continuë à faire fortune dans le St. Empire Romain, quoique deſolé par les Guerres ***. On voit même que des gens ſans Lettres, & ſans aucune envie d'étudier les Auteurs, font des efforts prodigieux, uniquement pour parler une Langue, qui ſurpaſſe toutes les Langues, par la delicateſſe de ſes expreſſions, & par les préſtiges de ſon Euphonie. Cette delicateſſe & ces préſtiges determinent aiſément les jeunes

* Cet Abbé, ſavant Litterateur & Poëte, établi à Paris, y publia en 1731, une nouvelle Edition d'un Recueil de 599. Sonnets, ſous le titre de *Rime de' piu illuſtri Poeti Italiani, ſcelte dell' Abbate Antonini, parte prima, parte ſeconda.* Aux François, il ne faut pas offrir tant de Sonnets à la fois; leur nombre effraye un Allemand même.

** *Vincenzio Gaudio.* Il publia: *Scelta di varii Pezzi de' più claſſici Autori, con alcune annotazioni e giunte per la Lingua e Letteratura Italiana*, à *Göttingue* en 2 T. in 8. 1757. & 1758.

*** Quoique l'Allemagne ne manque point de Dict. Ital. quoique celui qui porte le titre: *La Fontana della Cruſca, ovvero il Dizion. Ital. Tedeſco. e Ted. Ital. del Nic. di Caſtelli*, publié par *Charl. Coutelle* in 4. à Leipſic en 1749. ſoit excellent: à Leipſic on vient d'imprimer in 4. en guiſe de Dict. portatif, celui de l'Abbé *Annibal Antonini*, mis en allemand, & rectifié encore, *par Jean Auguſte Lehninger* 1763. Des Journaliſtes en font un grand Eloge.

nes Demoiselles allemandes à s'adonner à l'Etude de la Langue italienne. Pourroient-elles ignorer, qu'en augmentant son sçavoir, on augmente son mérite? Elles s'apperçoivent bientôt, dans les conversations générales & particulieres, qu'une Belle, qui à propos s'exprime nettement en Italien, donne un poids charmant à ses réponses, à ses repliques. Cette Observation anime, & fait faire d'heureux & de prompts progrès.

Je me souviens, qu'une aimable *Agnès*, vivement pressée de dire la verité, je ne sçai plus sur quel sujet, se dispensa de blesser la charité, en disant d'un air mortifié:

Qualche volta è virtù, tacere il vero.

Ce Vers unique du célebre *Metastasio*, sorti de la bouche de l'Agnés, lui attira les regards & l'admiration de la compagnie. On donna à l'Agnés des loüanges, qui l'engagérent à apprendre bientôt par cœur, tous les vers sententieux de son cher Metastase.

La Langue françoise, étant déjà presque une seconde Langue maternelle, on compte pour peu de chose, ou plustôt pour rien, le mince mérite de la posseder. Il n'est point de Mortel sensé & homme du monde, qui ne cherisse, dans une Femelle, non Italienne, le mérite de posseder l'Italien.

Au rapport de Madame la Marq. de Lambert*, Madame de *Courcelles* jouissoit de la perte de sa reputation. Que je jouisse ici, pendant un moment, de la perte de ma Jeunesse; qu'on me permette de radoter.

Je crois que je resisterois aux flatteries d'une belle Allemande, qui en bon françois m'appelleroit son petit

* En ses Oeuvres p. 198.

tit Vieillard, son petit Grison, son petit *Barbon*. J'ignore si je resisterois de même aux Diminutifs de caresse d'une belle Allemande, qui, en bon italien, m'appelleroit finement, selon les occasions & les circonstances, son *caro Vecchio* ou *Vecchietto*, un autre jour son *Vecchiarello* ou *Vecchieriello*, ou *Vecchierellino*. *Vecchiàccio* ou *Vecchionàccio*. Ensuite son *Vecchione* ou *Vecchietino*, *Vecchiuzzo*, ou *caro Vecchiotto!* Je crois qu'alors mon Amour propre résusciteroit mon Amour physique, dans mon Etre metaphysique, avec si peu de politique, que dans une yvresse anacréontique, je perdrois mon Caractère philosophique.

Raillerie à part, un fait, dont tous les Juges competants des Langues usitées en Europe, tombent unanimement d'accord, c'est que „les Italiens ont cela de „*particulier* dans leur langue, qu'ils peuvent agran„dir, grossir ou diminuer la signification des Noms, „en ajoutant seulement quelques Sillabes, qu'on ap„pelle *Augmentifs* ou *Diminutifs*, à la fin de ces „mots, sans blesser la Pompe & sans gater l'Euphonie „de la Langue*.“

Qu'on me dise, d'où vient que de toutes les Langues vivantes, l'Italienne est l'unique, veritablement propre, à fournir des Ames aux Corps de nos devises? Je sens que l'Espagnol pourroit & voudroit aspirer au même honneur. Mais l'Espagnol n'est guere connu, & ne se prette guere au genre absolument gracieux, badin, rejouïssant ou satyrique. L'Italien se prette à tout.

* Dans la Langue hollandoise, la beauté des Diminutifs est très-sensible à la verité; mais uniquement pour ceux qui possedent cette Langue, comme on possède sa Langue maternelle.

Qu'on me dise, d'où vient que de toutes les Langues, l'Italienne est l'unique veritablement propre, à faire goûter l'OPERA à toutes les Nations de l'Europe?

On se rit du François, qui, par une prédilection nationale, préfére son *Opera*, dont on ne veut point dans le reste du monde. En revenche on y rend justice aux Tragédies, comme aux Comédies françoises. Les Amateurs & Connoisseurs du Chant & de la Musique, depuis Lisbonne jusqu'à St. Petersbourg, seroient-ils tous, sur le même ton, également d'un goût baroque, tandis que le Dieu du goût musical n'auroit d'autre Autel, que le Théatre de l'Opera françois!

Je suis bien éloigné de mépriser toute Musique non italienne. J'ai, sans vanité, l'oreille trop juste & trop ouverte, pour offencer si brutalement le Dieu de l'Harmonie. En fait de Musique, je suis ce Déspote oriental, qui cherit toutes les Sultanes de son Harem, & ne declare Sultane Favorite, que celle qui s'empare de son cœur, sous quelque Ciel qu'elle soit née.

Mais de grace, qu'on consulte sur l'article les Compositeurs en Musique, non François, (*Anche io sono Pittore*) ces Compositeurs se feront un plaisir de mettre en Musique la Cantate italienne, la moins interessante, par rapport à son sujet. Ils témoigneront de la repugnance à mettre en musique la Cantate la plus touchante du célebre *Rousseau*.

En mon enfance, j'ai eu le bonheur d'être disciple du fameux *Hendel**. Tout le monde musicien connoit

* Les Connoisseurs liront avec plaisirs: *Memoirs of the life of the late George Frederic Handel*, avec un Catalogue de ses Ouvrages, & des Remarq. là-dessus, in 8. Londr. 1760. Ces Memoires, assés fautifs, ont été tra-

noit les Ouvrages de cet Orphée allemand. Au printems de ses jours, travaillant pour l'Opera allemand de *Hambourg*, avant que d'avoir vû l'Italie, il surprit tout le monde Musicien. Reste à sçavoir, que sur ce Théatre allemand, *& pour cause*, on ne chantoit que des *Airs* italiens, & des Récitatifs allemands; & ces Récitatifs, au tems dont je parle, ne s'attiroient point l'attention du Public. Hendel parvint enfin à briller à Londres, où les Connoisseurs reconnurent son rare mérite. L'Orphée allemand cessoit d'être vrai Orphée, dès qu'il s'agissoit de mettre en chant des Airs anglois, quoiqu'il possedoit la Langue angloise, & à merveille même. Il redevenoit Orphée dans tous les Opera italiens; & je n'en dirai pas d'avantage, quoique j'aurois quelque chose à dire encore à l'honneur de mon ancien Maitre, mort à Londres en 1759. Mâ,

Qualche volta è virtù, tacere il vero.

Saint *Jerome* se fit limer les dents, pour mieux prononcer l'Hebreu. Pour bien prononcer l'Italien, il ne faut qu'une oreille attentive au *Parler* de ceux qui prononcent bien. Un autre Proverbe, au sujet de la prononciation dit: *Lingua Toscana in bocca Romana.* Apprend-on sans Maitre: il faut souvent promener sa vuë sur les Feuillets du Dictionnaire de l'Abbé Antonini. Dans ce Dictionnaire, qui a des avantages sur celui de la Crusca, on trouve les accents marqués sur chaque mot. Je veux un bien infini à l'habile Traducteur des *Lettres d'une Peruvienne.* Quiconque desire d'apprendre l'Italien, ne regrettera point le tems, qu'il donnera à l'Ouvrage que j'indique

traduits en Allem. & bien corrigés, par le cel. *Mathefon* à *Hamb.* Auteur lui même de 86. Ouvr. de Musique.

que ici*. Le Traducteur, ayant accentué tous les mots de sa traduction, facilite extrêmement le moyen d'apprendre la Prosodie italienne. De plus j'ose me persuader, que tout Juge competant, non François, non Italien, lira avec plus de plaisir les Lettres italiennes, que les Lettres françoises. Ces dernieres sont très-bien écrites, & très-dignes de l'excellente Plume de feu Md. de *Graffigni*. Mais la douceur & la delicatesse de l'Idiome ultramontain**, font pancher la balance, du côté de la Copie. Le Traducteur, en galant homme, n'a pas manqué de dedier sa traduction à l'illustre Auteur des Lettres. „Vous sçavez, „Madame, *dit le Traducteur en sa Langue*, que „l'Italien est le Langage de l'Amour & des Graces: „Un grand Monarque, qui avoit fait des Conquêtes „dans plus d'un genre, le decida autrefois ainsi, en „disant, que c'étoit la Langue dont il falloit se ser„vir, pour faire sa cour au Sexe, dont vous êtes „l'ornement.“

Tenons nous en au Jugement sans Appel de l'Empereur *Charlequint*. Apprennons le Langage de l'Amour & des Graces, *la Favella dell' Amore e delle Grazie*, pour faire notre cour au Sexe, *per corteggiar il Sesso*.

On

* *Lettere d'una Peruviana tradotte dal Francese in Italiano* &c. dal Sig. *Deodati* T. 2. in *Parigi* 1759. le François a côté de l'Italien.

** Qu'on lise, du premier livre de l'Iliade, les diverses Traductions, celle de Me. *Dacier* en prose françoise; celle de *Pope* en vers anglois & rimés; celle de M. *Griess* en vers allemands & rimés. Qu'on lise ensuite la traduction du Marq. *Maffei* en vers italiens & *non* rimés: on trouvera, que cette derniere, quoique très-fidelle, l'emporte sur toutes les autres, par la douceur & par la delicatesse de l'Idiome ultramontain. Mais pour faire cet examen, il faut être Juge competant & nullement partial.

On sentira bien, j'espere, que je n'écris point ceci, en qualité d'Avocat de l'Amour. Il y a long tems que je ne plaide plus ses Causes. Ce n'est que la verité, qui éxige que j'approuve le goût & le choix de Charlequint. Je supplie mes Lecteurs, gens d'experience, de vouloir bien considerer & approfondir une Remarque de ma façon, qui mérite, peut-être, d'être mûrement pesée:

„J'ai remarqué que de jeunes gens, mal élevés, impolis & rudes mêmes, se corrigeoient de leurs défauts, à mesure qu'ils avançoient dans la connoissance de la Langue italienne.

J'aurois attribué au tems une conversion si surprennante, si ces jeunes Brutaux eussent eu la force de se bien comporter, lorsqu'ils s'exprimoient en leurs Patois. Mais en cessant de parler le Toscan, ils cessoient aussi de parler en gens de quelque chose. Ils me prouvoient par là, que le Langage, dont on se sert, a beaucoup d'influence sur les façons de penser & d'agir en compagnie. L'Anglois, qui en sa Langue damne son ame & souvent le sang d'autrui, ne damne plus rien, dès qu'en Italien il s'explique. L'Allemand, qui en sa langue, à tout bout de champ, se fait emporter par le Diable, ou écraser par le Tonnerre, ne songe plus ni au Diable, ni au Tonnerre, dès qu'en Italien, il s'énonce. Ce n'est point que l'Italie* manque de gens mal élevés, impolis & rudes. L'Italien, quand il s'y met, est grand jureur même, *Giuratore e Giuracchiatore.* Accoutumé à la douceur, à la delicatesse de son Idiome, il n'y est guere sensible. C'est l'Etranger, qui se polit par la douceur & par la

H 4 deli-

* *Edouard Holdsworth*, Poëte anglois, avoit une haine, une aversion invincible pour tous les Italiens. Contre eux il écrivit le Poëme intitule: *Muscipula, or the Mouse-Trap*, Satyre épouvantable.

delicatesse de l'Italien. Les Italiens, jadis grands diseurs de *Concetti*, ne pouvoient pas l'être, sans donner dans ce qu'on appelle en François le *Précieux*. Quelque ridicule que soit ce *Précieux*, il a cela de bon, qu'il éloigne & qu'il écarte le *Grossier*, l'*Impoli*, le *Brutal*. Le Bon-sens préfere aux Rustres & aux Rustauds, ces Génies faux brillants, qui mettent leur esprit à l'alambic, selon l'expression d'un Italien * même, Auteur d'un Discours *della distillatione del Cervello*.

Achevons l'Eloge de la Langue italienne, par une espèce d'Axiome philologique: Plus un Langage est réellement *affable*, plus ce Langage doit être cher à l'Humanité **.

Ajoutons, que l'infortunée *Marie Stuart*, Reine de France & d'Ecosse, outre le Latin, sçavoit cinq autres Langues, & cherissoit le plus la Langue italienne; Que la grande *Elisabeth*, Reine d'Angleterre, qui possedoit deux Langues mortes & quatre vivantes, donnoit la préference à l'Italienne.

* *Vincenzo Gravigna*, cité par le P. *Bouhours*, dans sa maniere de bien penser dans les Ouvrages d'Esprit, trois. Dialogue.

** Les Discours polis s'attirent des Amis; & la Langue gracieuse des civilités. *Eccli. 5. 6.*



SAL-

SALMIGONDIS.

*
* *

Quand de petites Pièces de Poësie, tant soit peu gaillardes, avec decence sont ingenieusement mises en œuvres: l'Homme raisonnable, à quelque âge qu'il soit parvenu, continuë à sourire aux petites Pièces de ce genre, dont son esprit s'est diverti dans le bel âge. J'ose braver la severité de tous nos Moralistes, en soutenant cet Axiome litteraire. Sans rougir, je confesse que mon esprit a ri de bon cœur, en lisant pour la premiere fois l'Idylle qu'on va lire.

Theocriti Idyllium XIX.

Melleos haustus sitiens Cupido
Cereas cellas spoliat dolosus:
It, redit; sed, post iterata furta,
Læsus abibat.

Tunc manus sufflans, pedibusque pulsans,
Exilit, matri properans relatum,
Mî dedit plagam fera quam pusilla
Quantula quantam!

Illa subridens, similis feræque
Nonne tu, fili? quoties puella,
Dulce post furtum, tumefacta clamat;
Tantula tantum!

Memoirs of the Society of Grubstreet 1730. T. I. p. 145.

Vieillards! si vous connoissez les beautés de la Langue latine, & si vous n'êtes point vieillis, dans l'Antre de *Trophonius*, est-il possible, que, sans sourire, votre esprit puisse analyser l'Idylle que vous venez de voir? Sexagénaire, j'aime l'Idylle, aimée à trente ans. *Tantula tantum!*

Traducteurs! eussiez vous à vos gages, Minerve, Apollon & toutes les Muses: on vous deffie de traduire, en quelque langue que ce soit, l'Idylle latine, sans la dépouiller de ses graces.

*
* *

O qu'il est triste de s'appercevoir, à la honte d'un Siècle éclairé, que de bons Ouvrages tombent dans l'oubli, parce qu'ils n'ont point le mérite d'un certain Brillant, conforme au goût à la mode. On ne connoit prèsque plus l'*Apologie des Bestes, Ouvrage en vers par M. Morfouace de Beaumont* *. J'avouë que la Muse de M. Morfouace n'est pas une Enchanteresse, toute propre à charmer les Amateurs de la belle Poësie; Mais les Poëmes didactiques, par le Bon sens même, sont dispensés de flatter continuëllement l'oreille d'un Lecteur raisonnable. A quiconque est de ce sentiment, j'ose vanter l'Apologie des Bêtes **. C'est un Poëme dans un goût singulier, où toutes les Preuves, en faveur des Bêtes, contre le Systême de *Descartes*, amuseront les Cartesiens mêmes, les

* Apologie des Bestes ou leur connoissance & raisonnement prouvés contre le Systême des Philosophes Cartesiens, qui prétendent que les Brutes ne sont que des Machines Automates. Ouvrage en vers par M. Morfouace de Beaumont, à Paris chez Pierre Prault 1732. grand in 8.

** Je recommande encore aux Anti-Cartésiens le *Traité de l'Opinion* T. II. Ch. VII. Edit. 1758. Paris p. 513.

les plus prévenus & les plus opiniâtres. Selon eux, les Preuves du Poëte ne prouveront rien. Cela n'empêche point, que ces Preuves ne soient des Histoires étonnantes, & toutes dignes d'être luës & admirées, par toût Etre, qui connoit l'Automatisme de Descartes. Quand l'Abbé *Desfontaines* declare* que l'Opinion Cartésienne est *la plus insigne extravagance de l'esprit humain:* il decide & ne prouve rien. Dans le Poëme, dont je parle, les Bêtes ne decident point; mais ils montrent des connoissances & des raisonnements d'une nature à faire rougir les Partisans de l'Automatisme. D'où vient donc que ce bon Ouvrage n'a point fait fortune à Paris, & que mille & mille Litterateurs ignorent son existence?

Pour répondre quelque chose à cette question, hazardons une conjecture. L'Apologie des Bêtes, Ouvrage en vers d'un Poëte, dont le nom ne prévenoit personne, parut à Paris en 1732. Dans le même tems, reparut à Paris l'illustre Cardinal de *Polignac*, Archevêque d'Auch, Membre de l'Academie françoise, Membre de l'Academie des Sciences, Membre de l'Academie des Belles-Lettres. Tout le monde savant sçavoit, que ce Prince de l'Eglise étoit excellent Poëte latin, & Philosophe Cartésien, à toute outrance**. On

* Lettre 128.

** En quoi on se trompoit néantmoins. Le Cardinal, sur les Couleurs, adopta le Systême de *Newton*, & celui de *Boerhaven* sur la Nature du Feu. Le Cardinal admettoit des Tourbillons, mais très-differents de ceux de Descartes. Tout cela s'est developpé dans l'*Anti-Lucréce* imprimée. Ce Poëme, sans doute immortel, feroit, ce me semble, plus superbe encore, si l'Auteur s'étoit encore éloigné de Descartes, en certain endroits. Un Père Jesuite, estimant peu l'Antilucréce, demanda: quel étoit le Vers le plus beau de ce Poëme? On lui cita le v. 835. du Livre III.

Egregium Numen cultra quod scindere possis!

On sçavoit de plus, que ce grand Cardinal avoit refuté *Epicure* & son Chantre, dans un *Anti-Lucréce*, où tous les Systêmes de Descartes brilleroient, par la Majesté de la Poësie latine.

Il est croyable, que le Cardinal, qui lisoit tout, pour ainsi dire, lût aussi l'Apologie des Bêtes, & méprisa hautement l'Apologie de ces pures Machines. J'ose présumer tout cela, sans choquer la vraisemblance. Je ne m'étonne donc plus de l'infortune du Poëme en question, imprimé à Paris en 1732. après le retour du Cardinal en cette Capitale. Or, c'est sur le ton des Académies de Paris, que tous les Savants communément chantent en France. Neglige-t-on, en France même, un Poëme françois imprimé à Paris: il tombe tout doucement dans un oubli honteux, dont on ne le tire point, faute de courage.

L'Homme d'esprit, qui auroit le cœur de corriger certains passages mal reüssis dans l'Apologie des Bêtes, & en feroit une nouvelle Edition, avec de petites notes, obligeroit tous les gens de lecture, puisque la difficulté de concilier la misére des Brûtes & la commiseration divine*, soutiendra long-tems encore l'Automatisme contre la Raison.

* * *

„L'Imperatrice de Russie, pour engager Mr. d'*A-*
„*lembert* à la simple inspection de l'éducation du
„Grand Duc, son Fils, pendant six ans, lui a offert
„un

* Pour conciler la misericorde divine, & la misére des Bœufs & des Chevaux, le P. *Mallebranche* doit avoir dit, que peut-être ces Animaux avoient *mangé du foin deffendu*. Ce bon mot, tant admiré, est bien prophane, sur tout dans la bouche d'un Père de l'Oratorie.

„un traitement pareil à celui des Ambaſſadeurs à ſa „Cour, un Hôtel magnifique, & 100 mille Livres de „rentes, dont les Fonds, au bout de ces 6 ans, de„voient lui être aſſûrés à perpétuité, en Maiſons ou „autres Effets à ſon choix, que l'on achetteroit en „France; mais Mr. d'Alembert, préferant à tout les „agréments de la vie privée, n'a pû ſe reſoudre à l'ac„cepter."

C'eſt en ces termes, que le ſage Gazettier * de *Leide* annonça au Public un fait ſi extraordinaire & ſi glorieux, qu'il doit, à l'honneur de notre Siècle, briller également dans l'Hiſtoire politique & dans l'Hiſtoire litteraire.

Ceux qui écriront un jour la vie de *Catharine* II. s'ils entendent leur metier, inſtruiront la Poſterité plus particulierement du fait dont je parle, & qui, abſolument ſans exemple, ne ſçauroit recevoir aſſez de louanges. J'ignore de quelle façon Philippe de Macedoine ** recompenſa Ariſtote, pour avoir été, pendant huit ans, Précepteur d'Alexandre le Grand; je ſçai qu'au bout de ce terme, Ariſtote ſe retira doucement à Athénes, où il établit ſon Ecole, & qu'il n'eut point de Maiſons, point de Fonds de terre, autour de Stagyre, ſon lieu natal. Je ſçai que le célebre *Arſenne*, Gouverneur & Précepteur d'*Arcadius* & de *Honorius* ſe rétira dans le deſert de *Scethé*, & y vecût pendant un demi Siècle, tandis que ſes deux Eleves

* *Etienne Luzac* (Père du ſavant Libraire *Elia Luzac*) annonça ce fait *extraordinaire* dans le ſupplement aux Nouvelles *extraordinaires* de Leide, le 11 de Fevrier 1763.

** En Roi il écrivit au Philoſophe: Ce n'eſt point de m'avoir donné un fils, dont je rends graces aux Dieux; c'eſt de l'avoir fait naitre de votre vivant. J'eſpere que vous le rendrez digne de vous & de moi; ainſi je vous charge de ſon éducation.

Eleves étoient les Maitres du monde, le premier Empereur d'Orient, & le second Empereur d'Occident. Après quoi j'ose douter, que pour la *simple inspection de l'éducation d'un seul Prince*, on ait jamais offert à quelque Philosophe, ce qui a été offert au Philosophe françois*. Après quoi j'ose soutenir, que l'offre superbe de Sa Majesté Russienne suffit, pour rendre à jamais vénerable la Memoire de cette Autocratrice, Mère Auguste & de son Fils, & de tous les sujets de son vaste Empire.

Mais ici, ne faut-il pas dire aussi un mot de l'illustre d'Alembert? L'Histoire litteraire doit apprendre à la Posterité, que ce vrai Philosophe n'accepta point l'offre imperiale de cent mille Livres de rentes à perpétuité, à la charge de quitter sa vie philosophique, pour veiller pendant six ans, sur l'éducation d'un Prince, futur Empereur de la Russie. La simple proposition de se charger d'une Inspection, de si grande consequence, fait un honneur infini à ce Savant-Geometre. Pour lui, quelle gloire d'avoir refusé un Emploi si glorieux! Quand bien loin d'être si lucratif, il auroit été encore penible; il auroit eu mille charmes attrayants, pour bien de *Seneques*, Philosophes opulents, Philosophes de parade. Le noble desintéressement & la genereuse indifférence pour les honneurs & pour les richesses mondaines, que M. d'Alembert a fait voir en cette brillante occasion, doivent rendre à jamais venerables & le nom & la memoire de M. d'Alembert. Ses Antagonistes mêmes se feront un plaisir de lui rendre justice sur cet Article, si digne d'attention. Avec quelle volupté ne pourroit-il point se reciter

* Je doute de même, que jamais tête couronnée fasse une proposition pareille à M. J. J. *Rousseau*, citoyen de Geneve, malgré son Emile ou son Traité sur l'Education. L'Auteur a declaré, qu'il ne veut point élever des Princes.

reciter l'Ode supérbe de *Racine*, qui commence par la Strophe suivante:

Charmé de mon loisir & de ma solitude,
Que les Grands à l'envi m'appellent auprès d'eux:
On ne me verra point chercher la servitude,
Lorsque je suis heureux *.

Avec tout le respect, dû à la memoire de l'illustre Racine, en recitant ce dernier vers, je le change tant soit peu; voici comment:

Libre, je suis heureux.

* * *

En notre Siècle, on pousse loin la fureur de mettre au jour des Anecdotes, que la Charité voudroit ensevelir dans la nuit la plus profonde. Si les Amis & les Admirateurs du célebre Dr. *Swift* ne virent point sans peine, que dans toute la Grande Bretagne, des *Lettres du Comte d'Orrery* ** faisoient fortune, & sur cela furent traduites en François & en Allemand: ces Amis & ces Admirateurs s'indignerent horriblement, à la Lecture de bien d'autres Anecdotes. Quel Litterateur ignore aujourd'huy, que *Swift* *** fut le fils naturel du fameux Chevalier *Temple*? Ce fut en sa Retraite, à la Campagne, que Swift vit, pour la premiere fois, l'objet de ses tendres & chastes Amours,

* Oeuvr. de L. Racine T. IV. p. 151. Edit. six. d'Amst. 1750.

** On a fait déjà mention de ces Lettres, dans les Remarq. detachées p. 51. & 52. du T. II. des Babiol. & à la p. 88. ces Lettres ont été pourvuës d'une Epigraphe, mais d'une Epigraphe très-moderée.

*** On lit, dans le Dict. port. de *Ladvocat* Edit. de la Haye, que ce fait est faux: & ce fait n'est que trop vrai, par malheur.

Amours, *Miss Johnson*, qui y demeuroit avec sa Mère, veuve, *disoit-on*, d'un *Johnson*, Marchand ruiné & mort en Hollande. Cette Femme étoit la Maitresse du Chev. Temple, avec tant de précautions, que Swift ne s'apperçut jamais de cette Intrigue. Il s'apperçut en recompense de tous les charmes de l'adorable Fille, qu'on appelloit Miss *Esther* ou *Stella*, agée de 14 ans. Sa beauté étoit parfaite, & son esprit, bien cultivé, répondoit exactement à la beauté de son corps. Le Chev. Temple & la Dame Johnson engagerent Swift, partant pour *Dublin*, à y conduire la belle Stella, & de s'y charger du reste de son Education. Swift s'acquitta de ce devoir avec tant de succès, que son aimable Ecoliere l'honora d'un Poëme admirable, pour le féliciter sur le jour de sa Naissance. Ce Poëme, aussi flatteur qu'ingenieux, triompha de la Philosophie du Docteur & Doyen de S. Patrice à Dublin. Eperdûment amoureux de sa chere *Stella*, il s'en fit éperdûment aimer. Il n'en fit aucun mistère. Quoique déjà agé de quarante & neuf bonnes années, il épousa, selon les Lettres du Comte d'Orrery même, en 1716. à Dublin*, son incomparable Stella. Il vecût d'abord avec elle dans la plus delicieuse harmonie. L'Irlande entière approuva une union si rare & si édifiante. Helas! elle ne dura guere. Au milieu de sa felicité conjugale, l'Epoux reçût une Lettre assommante, qui lui enleva la tranquilité de son Esprit enjoué, & le plongea dans la tristesse la plus noire & la plus bilieuse. L'Epouse perdit en même tems toutes les forces de son Esprit mâle & philosophique; ses graces naturelles l'abandonnerent tout d'un coup, & elle tomba dans

* Les Partisans du Dr. Swift revoquent ce fait en doute, apparemment parce qu'ils voudroient qu'il ne fut pas vrai. La Probité, & les sentiments de Swift, donnent tout le poids imaginable à l'assertion du Comte d'Orrery, sans parler de la vertu de la Stella.

dans une mélancolie inexprimable. La ville de Dublin en fut toute frappée, lorsqu'elle apprit que cette Dame s'étoit refugiée dans une solitude affreuse, & absolument incompatible avec son humeur sociable & son affabilité innée. L'étonnante désunion d'un Couple si estimable choquoit le Public. Il en rejettoit la faute sur l'orgueil & la bizarrerie du Doyen, qui en effect de jour en jour devenoit inconcevable, & insupportable même. Swift, separé de sa tendre Epouse, qu'il adoroit & abhorroit alternativement, lui écrivoit tantôt les Lettres les plus tendres, & tantôt les Lettres les plus fulminantes. Swift, en sa desolation, fit mille extravagances, malgré son caractère; & pour s'étourdir sur son chagrin, il composoit tous ces Ouvrages singuliers *, connus dans le Monde litteraire. Les Politiques eurent la bonté d'attribuër cette espèce de derangement à l'avenement du Roi George I. au Trône de la Gr. Bretagne. Comme Swift y perdit l'esperance d'une belle Fortune, on debitoit qu'il y avoit perdu le jugement. Sans se deshonorer, pouvoit-on deraisonner de la sorte? Le digne Doyen, bon Econome & peu avide d'argent, ne merita jamais de s'attirer un soupçon pareil. Navré & rongé par bien d'autres soucis, il succomba, malgré sa Philosophie enjouée, au Cancer moral qui lui mangea le cœur. Il tomba dans un pitoyable délire, & privé de l'usage de la raison, pendant plusieurs années, il mourut en cet état le 19 d'Oct. v. st. en 1745.

Qu'on sçache tout cela. Qu'on lise tout cela dans les Dictionnaires historiques. En faut-il d'avantage aux Amateurs de l'Histoire litteraire? Contre toutes les Loix de l'Humanité, on a eu la demangeaison criminelle d'apprendre au Public, que le Dr. *Swift*, ne devint

* Qui lui valurent, quoique à grand tort, le titre de *Rabelais* d'*Angleterre*.

devint extravagant, misantrope & enfin imbecile, que parce qu'étant Batard du Chevalier *Temple*, il avoit eu l'horrible malheur d'épouser sa sœur *Stella*, Bâtarde du Chevalier *Temple.* J'ai le cœur trop saisi, pour en dire d'avantage. Le fait étant connu, qu'on n'abhorre que la Memoire du malheureux Chevalier *Temple*, qui à son fils confia l'éducation de sa sœur avec tant d'imprudence, que Père d'un Bâtard & Père d'une Bâtarde, par un mistére abominable, il engagea ses enfants illegitimes à se marier legitimement, en gens incestuëux & nullement coupables! J'ai cependant de la répugnance à croire, que le Chevalier, comme on ose l'asseurer, favorisoit l'étroite intelligence qui regnoit entre son fils & sa fille. On prétend, qu'en prèsque toutes ses Lettres, le Père exhortoit Swift d'aimer tendrement son écoliere, & enjoignoit à la Stella de se montrer docile à toutes les intentions du Doyen.

Quand on produiroit des Lettres pareilles, il n'en resulteroit point, que le Chevalier méditoit ou fomentoit, entre ses enfants, quelque liaison exécrable. On ne sçauroit reprocher au Chevalier, que la faute impardonnable, de s'être laissé mourir le 5 de Fevrier 1699. sans reléver à ses enfants le secret de leur naissance. Dans une ignorance invincible, & dans une innocence digne de compassion, ce Couple infortuné se maria en 1716. par conséquent 17. ans après la mort du Chev. Temple, qui certes ne prévit jamais ce Mariage incestuëux.

Qu'on me pardonne la longueur de cette tirade. Quand il s'agit de sauver l'honneur de qui que ce soit, il est permis d'être diffus, sans doute; on cesse alors d'être Babïoliste.

A-t-on

* *
* *

A-t-on soutenu vivement quelque Thése intéressante: on ne se lasse point de l'appuyer en quelque occasion qui se présente. J'ai taché de rendre *justice aux Muses*, à deux reprises*. Ici je reviens à la charge, en Avocat zelé & incapable de commettre un crime d'omission, par nonchalance ou par paresse.

„M. de *Voltaire* ne s'occupant que des moyens pro„pres à faire du bien aux malheureux, ayant appellé, „il y a 3 ou 4 ans, auprès de lui Madlle. *Corneille*, „petite Nièce du grand *Corneille*, & n'ayant rien épar„gné pour élever cette jeune Demoiselle, suivant le „nom qu'elle porte, ce Bienfaiteur, voulant donner „un établissement honorable à celle que ses bienfaits „ont formé dans la vertu; il marie cette Demoiselle avec „M. *Dupuy* Gentilhomme françois de la Province de „*Gaix* & Capitaine d'une Compagnie d'Infanterie Fran„çoise; & pour mettre le comble à la mesure de ces „bienfaits, il a doté cette Orpheline de 50 mille livres „tournois, fait tous les fraix des nôces, & loge chez „lui à *Tournais* le futur & la future Epouse, après „que la benediction du mariage leur sera donnée. „C'est une Leçon, que donne cet incomparable Savant „aux personnes riches & opulentes, qui meurent en „adorant leurs trésors, sans en savoir apprécier pour„quoi ils les ont; il faut pour en savoir faire usage, „qu'ils viennent prendre des Leçons chez le Bienfai„teur de Mademoiselle *Corneille*.

C'est en ces termes, que la Gazette** de *Cologne* annonça au Public un fait si extraordinaire & si glo-

* Tom. IV.

** Du 25 de Fevr. 1763. Article Suisse, de Geneve, le 16 Fevr. 1763. N. XVI. La même Gazette du 25 de Mars N. XXIV.

rieux, qu'il doit, à l'honneur de notre Siècle, briller à jamais dans l'Histoire litteraire. Une Gazette allemande * rapporte le même fait, mais autrement, & de la façon suivante:

„Il y a quelques années, comme on sçait, que M. „de *Voltaire* prit chez lui une pauvre Arrière-peti„te-fille du grand Corneille, à laquelle il donna, „avec l'aide de sa Nièce Madame *Denis*, une éduca„tion, qu'elle n'auroit point reçuë, dans la maison „de son Père. M. de V. vient de la marier à un Gen„tilhomme, qui a dix jusqu'à douze mille Livres de „rente. M. de V. donne à Mlle. *Corneille* 20 mille „Livres, sans compter 1400 Livres de rentes vïage„res, dont ce magnanime Bienfaiteur la pourvût, il „n'y a pas long tems. A cela se joint une Souscription „pour une Edition nouvelle des Oeuvres de *Corneille*, „dont Mr. de Voltaire s'est chargé, en l'enrichissant „de Notes ou de Remarques. Aux Parents (*c'est à dire, sans doute, au Père & à la Mère de la nouvelle Mariée*) „une Pension considerable a été assignée sur „cette nouvelle Edition. Les Nouveaux Mariés de„meurent actuëllement chez M. de Voltaire."

Le Tems** developpera les veritables circonstances d'une Action si belle, si genereuse, si honorable au

N. XXIV. confirmant le fait, apprit encore que M. d. V. fit le Lundi gras benir dans la Chapelle de son Château de *Tournay* le Mariage mentionné.

* La Gazette ou le *Mercure d'Altona*, N. 33. du 28 de Fevr. 1763. Article de Geneve, du 9 Fevr. 1763.

** Le Tems est un Dieu, fort sujet à ensevelir les belles Actions des Particuliers. Preuve de cela, le Tems n'a jamais developpé tout le merite du Sieur *Demeuves*, Banquier à Paris, qui dans le tems des Actions se signala. Il repandit deux Millions pour delivrer des Prisonniers détenus pour dettes. V. Cour. polit. & gal. du 3 de Juin 1720. En 1735 *Cochet de St. Vallier* laissa un fonds de 1000. livres de rente, pour marier chaque

au Parnaſſe François. En attendant il ſera permis d'admirer toujours l'Idée ſuperbe & magnifique d'élever & de doter richement, ſoit la petite Nièce, ou ſoit l'Arrière-petite-fille du grand Corneille. Il auroit été à ſouhaitter, que l'illuſtre *Fontenelle*, au commencement de *ſon* ſecond Siècle, eut eu la conſolation inouïe de voir, que la Muſe de *Pierre Corneille*, ſon Oncle ſi cheri, & mort depuis ſoixante & dix neuf ans, fit l'heureuſe & riante fortune d'une aimable Deſcendante du grand *Corneille!* Fontenelle eut été le Mortel le plus propre à mettre, en tout ſon jour, cet Acte également brillant & ſolide. Je confeſſe volontiers, que je n'ai pas une plume aſſez delicate, pour exprimer les Sentiments de mon Cœur, ſur une munificence pareille, de la part d'un Particulier, tel que l'illuſtre Voltaire. Ce grand Poëte, malgré la beauté de ſon Génie, & malgré la force de ſon Pinceau, ſeroit peut-être embaraſſé lui même, s'il avoit à peindre au juſte, toute la nobleſſe d'un procedé, ſemblable au ſien, envers la Demoiſelle Corneille. En ce moment le cœur me dicte entre autres ces

SOUHAITS.

Puiſſe naitre de Toi, Couple uni par Voltaire!
Un Fils, digne du Nom qui décore ſa Mère!
Que ce Fils chante un jour le Chantre de Bourbon,
Pour prix de ſes Bienfaits, rajeuni comme Eſon!

que année une Demoiſelle noble de Provence, à perpétuité. V. le Dict. port. de *Ladvocat Art. Cochet* Edit. de la Haye.



SUITE
DE
PIECES FUGITIVES.

L'ANGLOISE.

ODE.

Vous qui pleurez des Infidélles,
  Amants trahis! vennez à moi.
Vennez me fervir de modélles,
  En mon défaftre, en mon effroi.
Se plaindre, c'eft, je le confeffe,
Dévoiler fa propre foibleffe,
  Je veux, n'importe, en mon horreur,
Tenir du cœur le vrai langage,
Et non imiter ce faux Sage,
  Qui fouffre & cache fa douleur.

Déjà vous tremblez pour ma gloire,
  Chèrs Confidents! nobles Amis!
Vous qui fçavez ma trifte hiftoire,
  Et quels font mes fiers Ennemis.
Vous craignez, que las du filence,
Je ne demente ma conftance;
  Raffeurez vous: je fçai fouffrir.
Mon deuil eft jufte, eft légitime;
Tout digne encor de votre eftime,
  Je puis me plaindre, & non rougir.

Quoi!

Quoi! direz-vous, ce Philoſophe,
Qui pour affronter ſes Tyrans,
De Cataſtrophe en Cataſtrophe,
Soutint cent révers atterrants;
Quoi! ce Mortel inaltérable,
Pour la Fortune invulnérable,
S'abbaiſſe jusqu'à murmurer;
Eh! quelle eſt donc cette disgrace,
Qui le corrompt, qui le terraſſe,
Jusques à le déshonorer?

Détrompez vous. En cette vie,
L'Homme eſt ſujet à tant d'horreurs,
Qu'au ſein de ſa Philoſophie,
Le Sage peut verſer des pleurs.
Poëte, & Philoſophe encore,
Petrarque oſa pleurer ſa Laure;
L'illuſtre Chantre de Bourbon,
Au bord de la joyeuſe Seine,
Pleura ſa tendre Melpoméne,
Mal miſe, ô Terre! en ton giron.

Je bénis Petrarque & Voltaire,
Et ne veux point pleurer comme eux.
Je veux tonner, loin de me taire,
Ecoutez moi, cœurs genereux!
Diſſipez votre injuſte crainte,
Je puis, ſans honte, ouvrir ma plainte,

Amis! daignez la recevoir:
A quelque excès que je m'afflige,
Ne croyez jamais que j'exige
D'autre ſecours, d'autre devoir.

De Londres ſortit une Belle,
Qui, malgré ſa legéreté,
Pendant vingt ans me fut fidelle,
Le croira-tu, Poſterité!
Je l'adorai. Ciel! qu'il eſt rude,
De revéler la turpitude
D'un objet qu'on a dû louër.
Tranchons le mot qui me déſole;
L'Angloiſe n'eſt plus mon Idole,
Non . . . ſa Vertu vient d'échouër!

De mes regards l'Angloiſe indigne,
Me trompe à chaque inſtant du jour.
Ce n'eſt qu'une Fauſſaire inſigne,
Qui rompt avec moi ſans retour.
Cependant, quelle eſt ma foibleſſe!
Je voudrois tirer la Traitreſſe
De ſon égarement hideux:
Ainſi que le cher Metaſtaſe
A ſçû, par ſes chants pleins d'emphaſe,
Redreſſer Nice, en chantre heureux.

Tachons

Tachons d'imiter l'artifice
Du grand Poëte né Romain.
Mon Angloise, ainsi que la Nice,
Déjà retourne au bon chemin.
Si ma Folle, en vieille coquette,
Galoppe encore en ma pochette,
C'est l'effect d'un deffaut leger.
Toutes les nuits, sur une chaise,
La Belle, posée à son aise,
Me marque l'heure du Berger.

Pour ôter à la Calomnie le moyen de faire quelque application injurieuse, hâtons nous de nommer l'Héroïne de l'Ode. C'est une Angloise, née à Londres même; mais peut-être d'un Père Allemand naturalisé. Son nom favorise au moins cette conjecture. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'Heroïne est la deux mille huitième fille de *Sir Jnº Bushman*, mort à Londres, en bonne réputation.

En faveur de ceux qui plaident, sans trouver le moyen de faire parler l'Oracle, donnons

LE PLAIDEUR, PRETENDU FOU.

Certain Vieillard Plaideur, & Plaideur à regret,
Contre certain Midas, Moqueur de tout Arrêt,
De Thémis vainement invoquant l'assistance,
Par un trait, que l'on prit pour un trait de demence,
Fit, dans un beau Salon, placer tous les Portraits
De ses Juges, pour lui non moins sourds que muëts.

A cet honneur d'abord fenfibles,
Les Juges s'affemblerent tous,
Un jour, chez le Vieillard, qu'on crût le Roi des Foux,
Ces Dandins n'étant point des Dandins infaillibles.
Sur l'excès d'un fi rare honneur
On interrogea le Plaideur,
On fit cent queftions indues.
Le Plaideur repondit: Chers Juges! deformais
Je vais implorer vos Portraits,
Ainfi que Diogéne imploroit les Statues.

Pour comprendre ce trait fatirique, il faut fçavoir que Diogéne demandoit l'aumône à des Statuës. Interrogé pourquoi? il repondit, que c'étoit pour s'accoutumer aux durs refus des Hommes, auffi infenfibles que les Statuës.

Ainfi que les anciens Hiftoriens prettoient des Harangues à leurs Héros, les Poëtes ofent pretter des Difcours à leurs Héroïnes. En ce goût, voici des

STANCES D'ISMENE, AUX ROSSIGNOLS DE SON JARDIN.

Je fuis fourde aux foupirs de l'Amant le plus tendre,
J'ai vû couler fes pleurs: il n'a fçû m'attendrir.
Mais lorsque vous chantez: que j'aime à vous entendre,
Chantez, beaux Roffignols! chantez pour me ravir.

A l'A-

A l'Amour, votre Dieu, quand vous rendez hommage,
Par vos concerts touchants, par vos tons langoureux,
J'aime à me rappeller le douloureux langage
De l'Amant, qu'à jamais je rendis malheureux.

Ah! si vous connoissez cet Amant qui m'adore,
Qui, banni de mes yeux, gémit si loin de nous,
Dites lui, chers Oiseaux! que je le plainds encore,
Et que, n'osant l'aimer, je n'aimerai que vous.

Ces trois Couplets ne valent pas trop l'honneur d'être lûs. Au clair de Lune, dans un jardin, tendrement chantés aux Rossignols, *sur le ton langoureux de ces Chantres si touchants*, les trois Couplets deviennent quelque chose *. Je ne les rapporte, que pour remarquer, qu'une Musique bien composée & bien executée, nous fait valoir les Paroles les moins interessantes. On supplie les Connoisseurs d'examiner ces Couplets, vers à vers & mot pour mot. Ils trouveront, je pense, que tous ces mots ont été artistement choisis, pour mettre un *Virtuoso* en état d'imiter parfaitement les chants variés de la plaintive Philomele.

CONVERSION INOPINE'E.

Criquet, abandonné de son vieux Médecin,
Consentant à mourir, à mourir sans foiblesse,
Envoya proméner un grave Capucin,
Qui, pour le convertir, parloit du Ciel sans cesse.

Cri-

* J'ai eu le plaisir de les entendre ainsi chanter,
Che la dolcezza ancor dentro mi suona,
dit le *Dante*.

Criquet, plein de bile & de fiel,
Jura qu'il renonçoit au Ciel . . .
Tais toi, vil Apoftat! s'écria le bon Père,
A Satan livre toi, fans me remplir d'horreur:
Va rejoindre aux Enfers ta Femme, ta Megère,
Que j'ai dû voir créver, comme un Monftre en fureur...
Que dites vous? Père Pancrace!
S'écria le mourant, en fe croifant les bras,
Prions Dieu qu'il me faffe grace,
Pour éviter fa Femme, Ah! que ne fait-on pas!

Ce Conte (car il faut bien efperer, que c'en eft un) fi je ne me trompe, eft anglois d'origine. Toujours je le préfére à celui d'un Poëte, non anglois. Ayant mené jufqu'à la Porte du Ciel un Veuf, il le fait rebrouffer chemin, fur l'avis, que dans le Paradis, il pourroit bien être placé, à coté de fa femme. Cependant on ne liroit point la Converfion inopinée de *Criquet*, fi je ne fçavois pas que le Beau-Sexe entend raillerie. En tous cas, reparons la faute au plus vite, à l'honneur de l'Hymenée.

PENSE'ES INSPIRE'ES PAR UN PORTRAIT.

Ouï, c'eft là le Portrait fidelle
De celle qui reçut ma foi.
Quand le Ciel la forma fi belle,
Le Ciel daigna fonger à moi.

De

De la Nature ce Visage
Est le Chéf d'œuvre gracieux,
De traits charmants quel assemblage!
Quel coup d'œil plus delicieux!

O mon Esprit! si tu sçais peindre,
Peins la noblesse de son Cœur;
Il sçait sentir, sans sçavoir feindre,
Genre humain! il te fait honneur.

Quel tour d'esprit! quel don de plaire!
Quelle adorable probité!
Que de vertus! quel caractère!
Quels fonds pour ma felicité!

O mon Déstin! quand reverrai-je
L'Original de ce Portrait?
O quand, ô quand rebaiserai-je
Le Présent que le Ciel m'a fait?

Bientôt, bientôt, dit l'Esperance,
L'Hymen imite les Amours:
A chaque juste & dure absence,
Il acquiert de nouveaux Atours.

Les Philosophes Célibataires, & les jeunes Libertins, (qu'on me pardonne cette association peut-être encore inouie) sans doute trouveront ces Stances *du dernier insipide;* c'est un terme en vogue. Qu'ils daignent considerer, que les Compilateurs des Morceaux, non encore imprimés, depuis un tems immémorial, sont en droit d'offrir des Marchandises *melées.* Le Jouaillier le plus considerable ne rougit point d'offrir,

frir, à un Monarque même, une petite bague de peu de prix, pourvû qu'elle soit bien enchassée.

Présentons maintenant au cher Lecteur, de quelque goût qu'il soit, une Pièce veritablement si solide, que je commettrois un crime de Léze-Morale, si je la supprimois, pour m'épargner la peine de la transcrire. Je n'en vante point la versification; je ne louë que la moderation du Poëte.

INVOCATIONS PHILOSOPHIQUES.

Fortune! par un bon caprice,
Repare tes forfaits passés.
Sçache obeïr à la justice,
Mais jamais trop, toujours assez.

A chanter dignement la Gloire
Des mes Amis, chers Trépassés,
Aidez moi, Filles de Memoire!
Mais jamais trop, toujours assez.

O jeux! ¦ô Ris! & vous ô Graces!
Rechauffez bien mes sens glacés,
Et badinez tous sur mes traces,
Mais jamais trop, toujours assez.

Régle, Comus! régle ma Table:
Que tes Ministres, bien dressés,
Rendent ton Autel délectable,
Mais jamais trop, toujours assez.

Dieu

Dieu des Raisins! donne à tes Cygnes
Des tous les vins les plus prisés.
Que je boive un Nectar des Vignes,
Mais jamais trop, toujours assez.

Mère d'Amours! rendez Silvie
Docile à mes voeux empressés.
Que sa Beauté me vivifie,
Mais jamais trop, toujours assez.

Il faut l'apprendre au Public: le Beau-Sexe commence à devenir si consciencieux, qu'à sa delicatesse, on ne sçauroit donner assez de loüanges. Une Belle fit demander à un Franc-Maçon la permission de devenir l'Amante de l'Ami du Franc-Maçon. La Belle reçut la Reponse suivante:

A

L'AMANTE DE MON AMI.

Que mon Ami soit votre Amant!
Qu'il soit aimé de vous, Belle! autant que je l'aime.
Vous m'aimerez alors en cet autre moi-même,
Et ce Trio sera charmant.
Vous aurez, sans être blamable,
Deux Amants aimés à la fois,
Qui, sans être rivaux, heureux par votre choix,
Ne vous en trouveront que d'autant plus aimable.

La Fable des deux Coqs, qui rompirent leur paix,
Une Poule étant survenuë,
Ne me fait point trembler; non, charmante Inconnuë!
Voûs serrerez les nœuds de deux Amis parfaits.
Notre triple Union vous voudra mille Eloges;
Et, par votre équité, vous porterez, un jour,
Les Sages, Francs-Maçons, à convertir leurs Loges,
En Temples de l'Amour.

Finissons par une trentaine de Quatrains, qu'il ne faut pas lire tout de suite. Leur caractère étant simple & grave, on se rassasie bientôt de Réflexions morales, mises en vers françois. Si les Quatrains de *Pibrac* en 1574. firent une étonnante fortune, la nouveauté y contribüa. On ne lit prèsque plus les Quatrains de *Godeau* & de *Demarais*, tandis qu'on se plait toujours à la Lecture des Réflexions ou Sentences & Maximes morales de la *Rochefoucault*, écrites en prose. Il ne faut pas pour cela mépriser les bons Quatrains moraux. Ils ont sur la prose l'avantage d'entrer plus facilement dans la memoire, & de s'y maintenir de même. Sur cette considération, voici des

QUATRAINS DETACHE'S.

*
* *

Nous naissons pour mourir. Nul de nous ne l'ignore,
Le prix de notre mort, c'est l'Immortalité.
Et l'Homme toutefois, à sa derniere Aurore,
Désirant d'être heureux, craind son Eternité.

L'Hon-

*
* *

L'Honneur eſt un Tyran, connu pour un Fantôme,
Et l'Homme, eſclave & libre, obeït à ſa voix.
L'Honneur, ce fanfaron, impoſe à l'honnête homme,
La Loi d'offenſer Dieu, le Bon-ſens & les Loix.

*
* *

Combien d'heureux Mortels, attachés à la vie,
Du tumulte ennemis, amoureux du répos,
S'achettent néantmoins l'honneur & la folie
D'expirer en Martyrs ſur le lit des Héros!

*
* *

Aimons la Solitude. O bien heureux qui l'aime,
Qui porte un Monde aimable en ſon cher Cabinet!
N'y ſçait-on point trouver ſon compte avec ſoi même:
Qu'on ſorte du Déſert, c'eſt un Enfer ſecret.

*
* *

C'eſt un cri general: les grands Hommes ſont rares.
Grands Hommes! eſt-ce un fait, qu'on vous pourroit prouver?
Peut-être vos Chercheurs ſont des Chercheurs ignares,
Le Grand Homme eſt par tout non facile à trouver.

*
* *

Eſt-on impunément ou grand ou beau Génie?
N'oſez point l'eſpérer, Eſprits judicieux!
Payez tous le tribût, que l'on doit à l'Envie,
Heureux! qui s'eſt acquis d'illuſtres Envieux.

*
* *

Lorsqu'à tort un Ami n'eſt qu'à demi ſincére,
Ne depoſe en mon ſein un Secret qu'à moitié:
Le jour que je pourrois devoiler le Miſtère,
J'en parlerois tout haut, ſans ma tendre Amitié.

*
* *

Tel ſe fit mépriſer, tant qu'il n'eut qu'un ſeul vice,
En gagnant un ſecond, il ſe fit encenſer:
Aux Ladres on pardonne ainſi leur Avarice,
Auſſitôt que l'orgueil les force à depenſer.

*
* *

Toujours par quelque endroit déjà l'enfant eſt Homme,
Par quelque endroit toujours l'Homme eſt encore enfant *.
Sur ces deux verités, il faut être Econome,
Et de ſon Miel flatteur & de ſon Sel piquant.

* *
*

Les Grands & les Petits ſe vantent d'être juſtes,
Chacun de Préjugés croit s'être garanti:
Quel orgueil! quand on voit les Corps les plus auguſtes
Honteuſement én priſe à l'Eſprit de Parti.

*
* *

Defiez vous de ceux, qui, bien nés, par leurs fautes,
Sont, ou des gens ſans goût, ou d'un goût depravé:
Quand ils poſſederoient les Vertus les plus hautes,
Le manque de Juſteſſe eſt un deffaut prouvé.

D'un

* Réflexion de *Houd. de la Motte.*

*
* *

D'un Mondain, plein d'esprit, quand je suis la victime,
Je ne suis point en droit de m'en trop étonner.
Mais quand, pour mes pechés, c'est un Sot qui m'opprime,
O que j'ai de la peine à me le pardonner!

*
* *

Grands Hommes! autrefois accusés de Magie,
Vous êtes tous absous *, célebres Devanciers!
Quel Sage un jour fera l'heureuse Apologie
De ceux, que nous blâmons de n'être pas Sorciers?

*
* *

Plus les tems sont affreux: plus les Muses sont belles;
Plus les Talents sont chers, plus les Beaux-arts sont beaux.
On vit, dans les horreurs de ses transes mortelles,
Sur l'espoir de survivre à ses propres bourreaux.

*
* *

En depit du Déstin, le Sage persevère
Dans le juste parti, comme un autre Samson.
Sous le poids des Révers, où chaqu'un désespère,
Qu'il est beau d'espérer contre toute raison!

*
* *

A quels Evénements ne peut-on point s'attendre,
L'Histoire de l'Europe étant entre nos mains!
L'Histoire de nos jours suffit pour nous apprendre,
Que les yeux des Argus sont plus nombreux que fins.

* Par le docte *Naudé*, Auteur d'une Apologie des Grands Hommes accusés de Magie.

*
* *

On peut trop abhorrer le Démon de la Guerre,
Et faire par pitié les plus triſtes ſouhaits.
Quand le manque des nerfs rend le calme à la Terre,
Le Sage tremble, en Sage, au retour de la Paix.

*
* *

Pour jouër, nous dit-on, un Rôle remarquable,
Il faut être grand homme, & né tel à propos.
Le fait eſt-il conſtant, eſt-il incontéſtable?
Qu'on ne reproche rien à des Grands non Héros.

*
* *

Le Livre le plus beau, celui de la Nature,
Quoique tout attrayant, n'a que peu de Lecteurs.
Tous les Livres ſacrés de la ſainte Ecriture
Ont, quel malheur pour nous! trop de Commentateurs.

*
* *

Le Monde ſeroit bien, s'il avoit moins de Maîtres,
S'il étoit plus peuplé de braves Citoyens.
Le Monde ſeroit mieux, s'il avoit moins de Prêtres,
S'il étoit plus peuplé d'obeïſſants Chrétiens.

*
* *

Le Roi Perſécuteur eſt toujours haïſſable,
C'eſt un Aveugle ſourd, que l'on doit reſpecter.
Le Prêtre intolérant eſt l'Etre intolérable,
Qu'on ne ſçauroit par tout aſſez perſécuter.

Le

*
* *

Le Méchant vent vous voir devenir sa Copie.
En ses excès le Fou songe à vous entrainer.
L'Impie, en Esprit fort, cherche à vous rendre impie;
Voyez comme on travaille à vous faire damner!

*
* *

Aux Plaisirs innocents quiconque est insensible,
Nous montre trop d'humeurs, deffauts de son Esprit.
Peutêtre devrons nous rendre un compte terrible
Du mépris des plaisirs, que le Ciel nous offrit.

*
* *

Les bésoins de nos Corps; sources de nos Delices,
Sont autant de présents, des dons du Créateur.
Que fait-on de ces Dons? Des sources de cent-Vices,
Tant, même le Bon-sens, trompé, devient trompeur!

*
* *

L'Homme, qui foule aux pieds les Voluptés mondaines,
Ne fait que son devoir, en Mortel éclairé.
L'Homme, qui foule aux pieds les Passions humaines,
Fait plus que son devoir, agit en Sage outré.

*
* *

Aux depens de l'Hymen, quel Sot ne sçait pas rire?
Les plus vils Histrions mettent l'Hymen en jeu.
Contre le Celibat, l'Auteur d'une Satyre
Seroit, par le Clergé, maudit au nom de Dieu,

*
* *

Pourquoi, jusqu'en nos jours, inventons nous des Fables?
 Pour dire au Genre humain plus d'une Verité.
Pourquoi controuve-t-on tant d'Histoires croyables?
 Pour tromper notre Siécle & la Posterité.

*
* *

Les Foux, s'ils connoissoient la Fortune du Sage,
 Travailleroient sans doute à cesser d'être foux;
Si le Sage sçavoit combien le Fou partage
 Avec lui des plaisirs, il en seroit jaloux.

*
* *

Pour bâtir à son goût des Châteaux en Espagne,
 Tout homme est Architecte, & sçait trouver les frais.
Osons risquer en l'air des maisons de campagne,
 Ne nous abîmons point à bâtir des Palais.

*
* *

Quel Dieu mortel obtient tout ce qu'il se souhaite?
 Apprends, Chrêtien! apprends l'art de te modérer.
Méprise la Fortune, & ta Fortune est faite.
 Veux tu jouïr de tout? ose tout espérer.



TABLE
DES
BABIOLES.



FAU-

FAUTES A CORRIGER

DANS

LE QUATRIEME TOME.

	FAUTES.	CORRECTIONS.
Page 6 ligne 31	au	du
P. 10. l. 16 & 17	Si quelquefois l'Esprit malin	Dans le goût de Saint Augustin
	Dans le goût de Saint Augustin.	Si quelquefois l'Esprit malin,
P. 39 l. 1	etudia les Anciens	Il etudia &c.
40 1	toutes familles	toutes les familles
73 1	estimables	estimable
84 10	gracieux	gracieuse
89 5	peigner	peignez
97 14	n'operoit	n'opereroit
99 20	par delicatesse	par la delicatesse.
109 8	concurrir	concourrir
109 12	concurrir	concourrir
119 30	Bodin de ses Préventions	Bodin dupe de ses &c.
128 9	mais ne sois chez toi	mais ne sois plus chez toi